

internationale situationniste

La Véritable Scission

Librairie Arthème Fayard

**La Véritable Scission
dans l'Internationale**

Écrits de Antonio Poveda

On lira
à la Librairie Arthème Fayard

Internationale Situationniste, 1997.

Guy Debord, *Panegyrique*, tome second, 1997.

Internationale situationniste

La Véritable Scission dans l'Internationale

édition augmentée

Librairie Arthème Fayard

La première édition de cet ouvrage a paru aux Éditions Champ Libre en 1972. Le texte qu'on lira ici est celui de l'édition originale, augmenté de documents inédits regroupés dans les annexes supplémentaires.

Responsable d'édition :
Patrick Mosconi

© Librairie Arthème Fayard, 1998

« Un parti se prouve comme le parti vainqueur seulement parce qu'il se scinde à son tour en deux partis. En effet, il montre par là qu'il possède en lui-même le principe qu'il combattait auparavant et a supprimé l'unilatéralité avec laquelle il entrait d'abord en scène. L'intérêt qui se morcelait en premier lieu entre lui et l'autre s'adresse maintenant entièrement à lui, et oublie l'autre, puisque cet intérêt trouve en lui seul l'opposition qui l'absorbait. Cependant en même temps l'opposition a été élevée dans l'élément supérieur victorieux et s'y présente sous une forme clarifiée. De cette façon, le schisme naissant dans un parti, qui semble une infortune, manifeste plutôt sa fortune. »

Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*.

Table des matières

- 11 Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps, par Guy Debord et Gianfranco Sanguinetti

Annexes

- 85 1. Notes pour servir à l'histoire de l'I.S. de 1969 à 1971
101 2. Sur la décomposition de nos ennemis
127 3. Rapport de Guy Debord à la VII^e Conférence de l'I.S. à Paris (extraits)
139 4. Lettre de démission de Raoul Vaneigem
143 5. Communiqué de l'I.S. à propos de Vaneigem

Annexes supplémentaires

- 165 6. Déclaration du 11 novembre 1970
169 7. Statuts adoptés à la Conférence de Venise le 30 septembre 1969 (extrait)
171 8. Les détournements dans les *Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps*
175 9. Le détournement comme négation et comme prélude (Guy Debord in *I.S.*, n° 3, extrait)

Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps

1

L'Internationale situationniste s'est imposée dans un moment de l'histoire universelle comme la pensée *de l'effondrement d'un monde* ; effondrement qui a maintenant commencé sous nos yeux.

2

Le ministre de l'Intérieur en France et les anarchistes fédérés d'Italie en ressentent la même colère : jamais projet si extrémiste, se déclarant dans une époque qui paraissait lui être si hostile, n'avait affirmé en si peu de temps son hégémonie dans la lutte des idées, produit de l'histoire des luttes de classes. La théorie, le style, l'exemple de l'I.S. sont adoptés aujourd'hui par des milliers de révolutionnaires dans les principaux pays avancés mais, bien plus profondément, c'est l'ensemble de la société moderne qui paraît s'être convaincue de la vérité des perspectives situationnistes, soit pour les réaliser, soit pour les combattre. Livres et textes de l'I.S. sont partout traduits et commentés. Ses exigences sont affichées dans les usines de Milan comme dans l'université de Coimbra. Ses principales thèses, de la Californie à la Calabre, d'Écosse en Espagne, de Belfast à Leningrad, s'infiltrèrent

dans la clandestinité ou sont proclamées dans des luttes ouvertes. Les intellectuels soumis qui sont actuellement au début de leur carrière se voient de leur côté obligés de se déguiser en situationnistes modérés ou demi-situationnistes, rien que pour démontrer qu'ils sont aptes à comprendre le dernier moment du système qui les emploie. Si l'on peut dénoncer partout l'influence diffuse de l'I.S., c'est parce que l'I.S. n'est elle-même que l'expression concentrée d'une subversion historique qui est partout.

3

Ce que l'on appelle « les idées situationnistes » ne sont rien d'autre que les premières idées de la période de réapparition du mouvement révolutionnaire moderne. Ce qui, en elles, est radicalement nouveau correspond précisément aux caractères nouveaux de la société de classes, au développement réel de ses réussites passagères, de ses contradictions, de son oppression. Pour tout le reste, c'est évidemment la pensée révolutionnaire née dans les deux derniers siècles, la pensée de l'histoire, revenue dans les conditions présentes *comme chez elle* ; non pas « révisée » à partir de ses propres positions anciennes léguées comme un problème aux idéologues, mais *transformée* par l'histoire actuelle. L'I.S. a réussi simplement en ceci qu'elle a exprimé « le mouvement réel qui supprime les conditions existantes » et qu'elle *a su l'exprimer* : c'est-à-dire qu'elle a su commencer à faire entendre à la partie subjectivement négative du processus, à son « mauvais côté », sa propre théorie

inconnue^(a), celle que ce côté de la pratique sociale crée, et que d'abord il ne connaît pas. L'I.S. appartenait elle-même à ce « mauvais côté ». Finalement, il ne s'agit donc pas d'une théorie *de l'I.S.*, mais de *la théorie du prolétariat*.

4

Chaque moment de ce processus historique de la société moderne qui accomplit et abolit le monde de la marchandise, et qui contient aussi le moment anti-historique de la société *constituée en spectacle*, a conduit l'I.S. à être *tout ce qu'elle pouvait être*. Dans ce que devient la pratique sociale, dans le moment qui se manifeste maintenant comme une nouvelle époque, l'I.S. doit reconnaître toujours plus sa vérité ; savoir ce qu'elle a voulu et ce qu'elle a fait, et *comment* elle l'a fait.

5

L'I.S. n'a pas seulement vu venir la subversion prolétarienne moderne ; elle est *venue avec elle*.

a. « Chotard ! Comprends-tu maintenant que tu es un con et un nabot de politique ? [...] Comprendras-tu qu'il n'y a de théorie et de pratique que du prolétariat lui-même ; qu'une théorie est situationniste dans la mesure où des situationnistes en exposent les moments et les données ? [...] Ceux qui pensent que la théorie est un assemblage de concepts, les leurs, ne peuvent que s'opposer aux "concepts" des autres. Leur propagande et leur mensonge réussiraient-ils sur les masses, ils se demanderaient toujours comment un tel phénomène a pu se produire. Ils ne sauraient jamais à qui attribuer leur succès, ni même ce qu'est ce succès. [...] Nul ne s'étonnera que le prolétariat réalise la théorie si cela veut dire pour lui transformer le monde, et le savoir. Chotard ne s'en étonnera pas sans doute, à la limite. Mais ce qui l'effraye, c'est que le prolétariat réalise la théorie situationniste, et non la sienne. »

Juvénal Quillet et Schumacher, *Histoire du Conseil de Nantes* (Nantes, juin 1970).

Elle ne l'a pas annoncée comme un phénomène extérieur, par l'extrapolation glacée du calcul scientifique : elle était allée à sa rencontre. Nous n'avons pas mis « dans toutes les têtes » nos idées, par une influence étrangère, comme seul peut le faire, sans succès durable, le spectacle bourgeois ou bureaucratique-totalitaire. Nous avons dit les idées *qui étaient forcément déjà* dans ces têtes prolétariennes, et en les disant nous avons contribué à rendre actives de telles idées, ainsi qu'à rendre la critique en actes plus théoricienne, et décidée à faire du temps son temps. Ce qui d'abord est *censuré* dans l'esprit des gens est naturellement aussi censuré par le spectacle, quand cela a pu en venir à s'exprimer socialement. Cette censure s'exerce encore assurément aujourd'hui sur la presque totalité du projet révolutionnaire et du *désir* révolutionnaire dans les masses. Mais déjà la théorie et la critique en actes ont créé une inoubliable brèche dans la censure spectaculaire. Le *refoulé* de la critique prolétarienne est venu au jour ; il a acquis une mémoire et un langage. Il a entrepris le *jugement du monde* et, les conditions dominantes n'ayant rien pour plaider leur cause, la sentence ne pose que le problème qu'elle peut résoudre : celui de son exécution.

6

Comme il était advenu en général dans les moments pré-révolutionnaires des temps modernes, l'I.S. a proclamé ouvertement ses buts, et presque tous ont voulu croire que c'était une plaisanterie. Le silence entretenu à ce propos par les spécialistes de l'observation sociale et les idéologues de l'aliénation ouvrière pendant une dizaine

d'années — période fort courte à l'échelle de tels événements —, quoique troublé vers la fin par le retentissement de quelques scandales, considérés à tort comme périphériques et sans lendemain, n'avait pas préparé la fausse conscience de l'intelligentsia soumise à prévoir ni à comprendre ce qui a éclaté en France en mai 1968, et depuis n'a fait que s'approfondir et s'étendre^(b). C'est alors que la démonstration apportée par l'histoire, et non certes l'éloquence situationniste, a renversé, sur ce point et bien d'autres, les conditions d'ignorance et de sécurité factice entretenues par l'organisation spectaculaire des apparences. On ne peut prouver dialectiquement que l'on a raison d'aucune autre manière qu'en se manifestant dans *le moment de la raison* dialectique. Le mouvement des occupations, de même qu'il a levé aussitôt ses partisans dans les usines de tous les pays, est sur l'instant apparu aux maîtres de la société et à leurs exécutants intellectuels comme aussi incompréhensible que terrifiant. Les classes propriétaires en tremblent encore, mais le comprennent mieux. À la conscience obscurcie des spécialistes du pouvoir, cette crise révolutionnaire s'est d'emblée présentée seulement sous la figure de la pure négation sans pensée. Le projet qu'elle énonçait, le langage qu'elle tenait n'étaient

b. « Au début de l'année 1968, un critique, traitant de la théorie situationniste, évoquait, en se moquant, une "petite lueur qui se promène vaguement de Copenhague à New York". Hélas, la petite lueur est devenue, la même année, un incendie, qui a surgi dans toutes les citadelles du vieux monde. [...] Les situationnistes ont dégagé la théorie du mouvement souterrain qui travaille l'époque moderne. Alors que les pseudo-héritiers du marxisme oubliaient, dans un monde bouffi de positivité, la part du négatif, et du même coup mettaient la dialectique chez l'antiquaire, les situationnistes annonçaient la résurgence de ce même négatif et discernaient la réalité de cette même dialectique, dont ils retrouvaient le langage, "le style insurrectionnel" (Debord). »

François Bott, « Les situationnistes et l'économie cannibale » (*Les Temps modernes*, n^{os} 299-300, juin 1971).

pas traduisibles pour eux, les gérants de la *pensée sans négation*, appauvrie à la dernière extrémité par plusieurs décennies de monologue machinal ; où l'insuffisance s'en impose à elle-même en tant que *nec plus ultra* ; où le mensonge en est venu à ne plus croire qu'en lui-même. À qui règne par le spectacle et dans le spectacle, c'est-à-dire avec la puissance pratique du mode de production qui « s'est détachée d'elle-même, et s'est édifié un empire indépendant dans le spectacle », le mouvement réel qui est resté extérieur au spectacle, et qui pour la première fois vient l'interrompre, se présente comme l'irréalité même, réalisée. Mais ce qui a parlé si haut en France à ce moment n'était que ce même mouvement révolutionnaire qui avait commencé à se manifester sourdement partout ailleurs. La branche française de la Sainte-Alliance des possesseurs de la société a vu d'abord dans ce cauchemar sa mort imminente ; ensuite elle s'est crue définitivement sauvée ; puis elle est revenue de ces deux erreurs^(c). Pour elle comme pour ses associés, *un autre temps* a commencé. On y découvre que le mouvement des occupations avait malheureusement quelques idées, et que c'étaient des idées situationnistes : ceux même qui les ignorent semblent déterminer leurs positions à par-

c. « Prise de conscience (et de parole) qui prend sa source dans les activités intellectuelles (et pratiques aussi) d'une minorité de contestataires insolents mais lucides : l'Internationale situationniste. Or, par un paradoxe apparent dont l'histoire a le secret, pendant dix ans et des poussières, l'I.S. est restée pratiquement inconnue dans notre pays. Voilà qui pourrait justifier cette réflexion de Hegel : "Toutes les révolutions importantes et qui sautent aux yeux doivent être précédées dans l'esprit de l'époque d'une révolution secrète, qui n'est pas visible pour tous, et encore moins observable par les contemporains et qu'il est aussi difficile d'exprimer par des mots que de comprendre." »

Pierre Hahn, « Les situationnistes » (*Le Nouveau Planète*, n° 22, mai 1971).

tir d'elles. Les exploiters comptent bien encore les contenir, mais désespèrent de les oublier.

7

Le mouvement des occupations a été l'ébauche d'une révolution « situationniste », mais il n'en a été que l'ébauche, et en tant que pratique d'une révolution, et en tant que conscience situationniste de l'histoire. C'est à ce moment qu'une génération, internationalement, a commencé à être situationniste.

8

La nouvelle époque est profondément révolutionnaire, et *elle sait qu'elle l'est*. À tous les niveaux de la société mondiale, *on ne peut plus* et *on ne veut plus* continuer comme avant. En haut, on ne peut plus gérer paisiblement le cours des choses, parce que l'on y découvre que les prémices du *dépassement de l'économie* ne sont pas seulement mûres : elles ont commencé à pourrir. À la base, on ne veut plus subir ce qui advient, et c'est l'exigence *de la vie* qui est à présent devenue un programme révolutionnaire. La résolution de faire soi-même son histoire, voilà le secret de toutes les « sauvages » et « incompréhensibles » négations qui bafouent l'ordre ancien.

Le monde de la marchandise, qui était *essentiellement* inhabitable, l'est devenu *visiblement*. Cette connaissance est produite par deux mouvements qui réagissent l'un sur l'autre. D'une part le prolétariat veut posséder toute sa vie, et la posséder *comme vie*, comme la totalité de sa réalisation possible. D'autre part la science dominante, la science de la domination, *calcule* désormais avec exactitude la croissance toujours accélérée des contradictions internes qui suppriment *les conditions générales de survie* dans la société de la dépossession.

10

Les symptômes de la crise révolutionnaire s'accumulent par milliers, et ils sont d'une telle gravité que le spectacle est maintenant *obligé de parler de sa propre ruine*. Son faux langage évoque ses ennemis réels et son désastre réel^(d).

11

Le langage du pouvoir est devenu furieusement réformiste. Il ne montrait que le bonheur partout en vitrine et partout vendu au meilleur prix ; il dénonce les défauts omniprésents de son système. Les possesseurs de la société ont soudain découvert

d. « *La Société du Spectacle* [...] a nourri les discussions de toute l'ultra-gauche depuis sa publication en 1967. Cet ouvrage, qui prédisait Mai 1968, est considéré par certains comme *Le Capital* de la nouvelle génération. »

Le Nouvel Observateur, 8 novembre 1971.

que tout y est à changer sans délai, l'enseignement comme l'urbanisme, la manière dont est vécu le travail aussi bien que les orientations de la technologie. Bref, ce monde a perdu la confiance de tous ses gouvernements ; ils se proposent donc de le dissoudre et d'en constituer un autre. Ils font seulement observer qu'ils sont plus qualifiés que les révolutionnaires pour entreprendre un bouleversement qui exige tant d'expérience et de si grands moyens ; que justement ils détiennent et dont ils ont l'habitude. Voilà donc, le cœur sur la main, les ordinateurs qui prennent l'engagement de programmer le qualitatif, et les *managers* de la pollution qui se donnent pour première tâche de conduire la lutte contre leur propre pollution. Mais le capitalisme moderne se présentait déjà antérieurement, face aux échecs anciens de la révolution, comme un réformisme *qui avait réussi*. Il se flattait d'avoir fait cette liberté et ce bonheur de la marchandise. Il devait un jour achever de délivrer ses esclaves salariés, sinon du salariat, au moins des abondants résidus de privations et inégalités excessives héritées de sa période de formation — ou plus exactement de celles de ces privations qu'il jugeait lui-même devoir reconnaître en tant que telles. Il promet aujourd'hui de les délivrer, en plus, de tous les périls et déplaisirs nouveaux qu'il est précisément en train de produire massivement, comme caractéristique essentielle de la marchandise *la plus moderne* prise dans son ensemble ; et c'est la même production en expansion, tant vantée jusqu'ici comme le correctif dernier de tout, qui va devoir se corriger elle-même, toujours sous le contrôle exclusif des mêmes patrons. La déconfiture du vieux monde apparaît pleinement dans ce ridicule langage de *la domination décomposée*^(e).

e. « Ce qui me frappe dans la publicité d'aujourd'hui, c'est à

Les mœurs s'améliorent. Le sens des mots y participe. Partout *le respect de l'aliénation s'est perdu*. La jeunesse, les ouvriers, les gens de couleur, les homosexuels, les femmes et les enfants s'avisent de vouloir tout ce qui leur était *défendu* ; en même temps qu'ils refusent la majeure partie des misérables résultats que l'ancienne organisation de la société de classes *permettait* d'obtenir et de supporter. Ils ne veulent plus de chefs, plus de famille, plus d'État. Ils critiquent l'architecture et ils apprennent à se parler. Et en se dressant contre cent oppressions particulières, ils contestent en fait le travail aliéné. Ce qui vient maintenant à l'ordre du jour, c'est *l'abolition du salariat*. Chaque lieu d'un espace social qui est de plus en plus directement façonné par la production aliénée et ses planificateurs devient donc un nouveau terrain de lutte, de l'école primaire aux transports en commun, jusqu'aux asiles psychiatriques et aux prisons. Toutes les Églises se décomposent. Sur la vieille tragédie de l'expropriation des révolutions ouvrières par la classe bureaucratique, qui s'est rejouée dans les vingt années précédentes en

quel point le langage qu'elle utilise est dépassé. Il date d'avant la grande cassure qui depuis 1968, plus ou moins dissimulée sous les ronces, traverse en zig-zag la société. [...] Il faut que la publicité intègre les problèmes de civilisation si elle veut être vraiment rentable, c'est-à-dire ne pas se contenter de vendre à court terme, mais, à moyen et à long terme, fortifier le consommateur. [...] Les enquêtes de motivation — j'ai été le premier à les introduire en France — nous ont donné les moyens d'une solide connaissance du consommateur ; mais elles ne sont utilisées en général que pour construire un discours qui est encore à sens unique. La publicité de demain sera obligée d'entrer dans la voie de la véritable communication, où chacun des deux interlocuteurs reçoit l'influence de l'autre et en tient compte, dans un dialogue à armes autant que possible égales. »

Marcel Bleustein-Blanchet (*Le Monde*, 9 décembre 1971).

simple comédie exotique, le rideau tombe dans un éclat de rire général. Les pitres font leurs adieux dans leur style. Castro est devenu réformiste au Chili, tout en mettant en scène chez lui la parodie des procès de Moscou, après avoir en 1968 condamné le mouvement des occupations et la révolte mexicaine, mais hautement approuvé l'action des tanks russes à Prague ; le burlesque gang bicéphale de Mao et de Lin Piao, au moment même où ses derniers fidèles spectateurs occidentaux, bourgeois et gauchistes, signalaient enfin le parachèvement de son triomphe dans la longue lutte qui divise les exploiters de la Chine^(f), retombe dans le désordre terroriste de cette bureaucratie cassée en morceaux (il ne s'agissait nullement de traiter ou de refuser de traiter avec les États-Unis, mais seulement de savoir *qui* recevrait à Pékin Nixon, et ses secours). Si l'humanité peut ainsi se séparer joyeusement de son passé, c'est parce que *le sérieux* est revenu dans le monde avec l'histoire elle-même, qui le réunit dans sa vérité. Sans doute la crise de la bureaucratie totalitaire, en tant que partie de la crise générale du capitalisme, revêt-elle des caractères qui lui sont spécifiques, tant par les modes socio-juridiques particuliers d'appropriation de la société par la bureaucratie constituée en classe qu'en raison de son évident *retard* dans le développement de la production des marchandises. La bureaucratie tient sa place dans la crise de la société

f. « Ce sont déjà les *Seigneurs de la Guerre* qui reparaissent sous l'uniforme de généraux "communistes" indépendants, traitant directement avec le pouvoir central, et menant leur propre politique, particulièrement dans les régions périphériques. [...] C'est la dislocation mondiale de l'*Internationale bureaucratique* qui se reproduit en ce moment à l'échelle chinoise, dans la fragmentation du pouvoir en provinces indépendantes. [...] Le *Mandat du Ciel prolétarien* est épuisé. »

Internationale Situationniste (n° 11, octobre 1967).

moderne principalement du fait que c'est également le prolétariat qui va l'abattre. La menace de la révolution prolétarienne, qui depuis trois ans en Italie domine toute la politique de la bourgeoisie et du stalinisme, et entraîne l'association ouverte de leurs intérêts communs, pèse au même moment sur la bureaucratie dite soviétique ; retarder l'heure du soulèvement des ouvriers de Russie est *le seul véritable souci* de sa stratégie mondiale — qui redoutait tout du processus tchécoslovaque et rien de l'indépendance de la bureaucratie roumaine —, comme de ses policiers et de ses psychiatres. Déjà, au long des côtes de la Baltique, les marins et les dockers ont recommencé à se communiquer leurs expériences et leur projet. En Pologne, par la grève insurrectionnelle de décembre 1970, les ouvriers ont réussi à ébranler la bureaucratie et à réduire encore la marge de manœuvre de ses économistes : l'augmentation des prix a été retirée, les salaires ont augmenté, le gouvernement est tombé, l'agitation est restée^(g). Mais la société américaine se décompose tout aussi bien, jusque dans son armée

g. « Camarades, juste une remarque. J'espère que le camarade Gierk nous annonce vraiment un renouveau. Dans ce cas il faut le soutenir. Comment ? En parlant. Car notre seule arme est de dire la vérité. Les mensonges ne nous servent à rien. Il faut continuer à orienter la discussion dans cette direction. Les travailleurs savent bien que deux courants se sont formés dans nos classes dirigeantes. Toutes les deux se bouffent le nez. Si le courant qui menait l'ancienne politique regagne du terrain, alors, nous qui avons fait la grève, nous irons tous en taule. »

« Je voudrais répondre au camarade Gierk quand il dit que nous devons économiser l'argent, que l'argent chez nous est précieux. Nous en sommes conscients. C'est notre sang à nous qui est là-dedans. Mais nous pouvons tirer de l'argent de ceux qui vivent trop bien. Camarades, je dirai tout net : notre société se divise en classes. »

Interventions de deux délégués de départements des chantiers navals « A. Warski » à Szczecin, le 24 janvier 1971 (publiées dans *Gierk face aux grévistes de Szczecin*, Éditions S.E.L.I.O., Paris, 1971).

au Vietnam, devenue « l'armée de la drogue », qu'il faut retirer parce que ses soldats ne veulent plus se battre ; et ils se battront aux États-Unis. Les grèves sauvages passent à travers l'Europe, de Suède en Espagne, et ce sont maintenant les chefs d'industrie ou leurs journaux qui font la leçon aux ouvriers pour tenter de les persuader de l'utilité du syndicalisme. Dans ces « bacchanales de la vérité où personne ne reste sobre », la révolution prolétarienne britannique ne manquera pas cette fois au rendez-vous : elle pourra s'abreuver à la source de la guerre civile qui dès à présent marque le retour de *la question irlandaise*.

13

Chez les exploiters, et chez beaucoup de leurs victimes qui ont définitivement renoncé à leur propre vie en donnant à l'ordre régnant un acquiescement névrotique, le déclin et la chute de cet ordre sont ressentis dans l'angoisse et la fureur. Ces émotions se traduisent au premier plan par une peur et une haine de la jeunesse, qui poussées à une telle dimension n'ont pas de précédent. Mais au fond, ils n'ont peur que de la révolution. Ce n'est pas la jeunesse, en tant qu'état passager, qui menace l'ordre social ; c'est la critique révolutionnaire moderne, en actes et en théorie, qui s'amplifie chaque année, à partir d'un point de départ historique que nous venons de vivre. Elle commence dans la jeunesse d'un moment, *mais elle ne vieillira pas*. Le phénomène n'est en rien cyclique ; il est cumulatif. La jeunesse récemment n'effrayait personne, quand son agitation paraissait encore limitée au milieu étudiant ; et c'est là en effet que se recrute le gauchisme néo-bureaucratique, qui n'est que la *nur-*

sery du vieux monde, où l'on se déguise avec la panoplie de quelques héros-pères, qui comptent en fait parmi les fondateurs de la société existante. La jeunesse est devenue redoutable quand on a constaté que la subversion avait gagné la masse des jeunes travailleurs ; et que l'idéologie hiérarchique du gauchisme ne la récupérerait pas. C'est cette jeunesse que l'on met en prison ; et qui se révolte dans les prisons. C'est un fait que la jeunesse, quoiqu'il lui reste beaucoup à comprendre et à inventer, et qu'elle conserve, surtout parmi les différentes sortes d'apprentis révolutionnaires-professionnels, nombre d'arriérations, n'a jamais été *si intelligente*, ni si résolue à détruire la société établie (la *poésie* qui est dans l'I.S. peut être lue maintenant par une jeune fille de quatorze ans, sur ce point le souhait de Lautréamont est comblé). Ceux qui répriment la jeunesse veulent en réalité se défendre contre la subversion prolétarienne à laquelle elle s'identifie largement, et qu'ils y identifient plus encore ; et ceux-là mêmes qui font cet amalgame sentent combien il les condamne. La panique devant la jeunesse, que l'on veut masquer sous tant d'analyses ineptes et d'exhortations pompeuses, est fondée sur ce simple calcul : d'ici douze à quinze ans seulement, les jeunes seront adultes, les adultes seront vieux, les vieux seront morts. Les responsables de la classe au pouvoir ont donc absolument besoin de renverser en peu d'années *la baisse tendancielle de leur taux de contrôle sur la société* ; et ils ont tout lieu de croire qu'ils ne la renverseront pas.

Tandis que le monde de la marchandise est contesté par les prolétaires à un degré de profon-

deur que leur critique n'avait jamais atteint, et qui est justement le seul qui convenait à leurs fins — une critique de la totalité —, le fonctionnement du système économique est lui-même entré, de son propre mouvement, dans la voie de l'auto-destruction. La crise *de l'économie*, c'est-à-dire du phénomène économique tout entier, crise de plus en plus patente dans les récentes décennies, vient de franchir un seuil qualitatif. Même l'ancienne forme de la simple *crise économique*, que le système avait réussi à surmonter, on sait comment, pendant la même période, reparaît comme une possibilité de l'avenir proche. Ceci est l'effet d'un double processus. D'une part les prolétaires, pas seulement en Pologne, mais aussi bien en Angleterre^(h) ou en Italie, sous la figure des ouvriers qui échappent à l'encadrement syndical, imposent des revendications de salaire et des conditions de travail qui déjà perturbent gravement les prévisions et les décisions des économistes étatiques qui gèrent la bonne marche du capitalisme concentré. Le refus de l'actuelle organisation du travail dans l'usine est déjà un refus direct de la société qui se fonde sur cette organisation, et dans ce sens quelques grèves ita-

h. « Il est clair que les mineurs ont remporté une victoire presque totale. [...] Opérant tout juste dans les limites légales, les grévistes réussirent à bloquer les livraisons du charbon déjà sorti des mines, ainsi que celles des combustibles de remplacement destinés aux centrales thermiques. [...] Les augmentations de salaire accordées varient de 15 à 31 % et sont donc bien supérieures au plafond de 8 % que le gouvernement avait réussi à imposer aux revendications salariales des secteurs public et privé. [...] Bref, le règlement ne devrait pas avoir valeur de précédent dont d'autres catégories de travailleurs pourraient se prévaloir. Ainsi le gouvernement espère tout de même sauver sa politique des salaires, mais les observateurs qualifiés de la scène économique voient mal comment M. Heath pourra maintenant résister aux cheminots, aux conducteurs d'autobus, aux enseignants, aux infirmières, dont les revendications sont de l'ordre de 15 à 20 % et parfois davantage. »

Le Monde, 20-21 février 1972.

liennes ont éclaté le lendemain même du jour où les patrons avaient accepté toutes les revendications précédentes. Mais la simple revendication salariale, quand elle est assez fréquemment renouvelée et chaque fois qu'elle fixe un pourcentage d'augmentation suffisamment élevé, montre clairement que les travailleurs prennent conscience de leur misère et de leur aliénation sur *l'ensemble* de leur existence sociale, qu'aucun salaire ne pourra jamais compenser. Par exemple, le capitalisme ayant ordonné à son gré l'habitat extra-urbain des travailleurs, ceux-ci seront bientôt portés à exiger que leurs pénibles heures de transport quotidien leur soient *payées* pour ce qu'elles sont en fait : un véritable *temps de travail*. Dans toutes ces luttes qui reconnaissent encore le salariat, le syndicalisme doit être lui-même encore accepté dans son principe ; cependant il n'est accepté qu'en tant que forme apparemment mal adaptée, et perpétuellement *débordée*. Mais les syndicats ne peuvent durer indéfiniment dans une telle conjoncture socio-politique ; et *ils sentent qu'ils s'usent*. Dans les discours des ministres bourgeois et des bureaucrates staliniens, *la même peur* retrouve les mêmes mots : « Je pose la question : est-ce qu'on va recommencer de nouveau comme en 1968 ? Je réponds : non, cela ne doit pas recommencer. » (Déclaration de Georges Marchais à Strasbourg, le 25 février 1972.) D'autre part les prolétaires de la société de l'abondance marchande, sous la figure des consommateurs qui se dégoûtent des pauvres « biens semi-durables » dont ils ont été longuement saturés, créent de menaçantes difficultés pour l'écoulement de la production. De sorte que le seul but avoué du développement actuel de l'économie, et qui est effectivement la seule condition de la survie de tous dans le cadre du système reposant sur le travail-marchandise, *la création de nouveaux*

emplois, se ramène à cette entreprise de créer des emplois que les travailleurs ne veulent plus assumer ; afin de produire cette partie croissante des biens qu'ils ne veulent plus acheter. Mais c'est à un niveau beaucoup plus profond qu'il faut comprendre que l'économie marchande, avec cette technologie précise dont le développement est inséparable du sien, *est entrée en agonie*. L'apparition récente dans le spectacle d'un flot de discours moralisateurs et promesses de remèdes de détail à propos de ce que les gouvernements et leurs *mass media* appellent la pollution, à la fois veut dissimuler et doit révéler cette évidence : le capitalisme a enfin apporté la preuve *qu'il ne peut plus développer les forces productives*. Ce n'est pas *quantitativement*, comme beaucoup avaient cru devoir le comprendre, qu'il se sera montré incapable de poursuivre ce développement, mais bien *qualitativement*. Cependant ici la qualité n'est en rien une exigence esthétique ou philosophique : c'est une question historique par excellence, celle des possibilités mêmes de la continuation de la vie de l'espèce. Le mot de Marx : « Le prolétariat est révolutionnaire ou n'est rien », trouve à ce moment son sens final ; et le prolétariat qui arrive devant cette alternative concrète est véritablement la classe qui réalise la dissolution de toutes les classes. « Les choses sont donc à cette heure arrivées au point que les individus doivent s'approprier la totalité existante des forces productives, non seulement pour pouvoir s'affirmer eux-mêmes, mais encore, en somme, pour assurer leur existence » (*Idéologie allemande*).

La société qui a tous les moyens techniques d'altérer les bases biologiques de l'existence sur

toute la Terre est également la société qui, par le même développement technico-scientifique séparé, dispose de tous les moyens de contrôle et de prévision mathématiquement indubitable pour mesurer exactement par avance à quelle décomposition du milieu humain peut aboutir — et vers quelles dates, selon un prolongement optimal ou non — la croissance des forces productives aliénées de la société de classes. Qu'il s'agisse de la pollution chimique de l'air respirable ou de la falsification des aliments, de l'accumulation irréversible de la radioactivité par l'emploi industriel de l'énergie nucléaire ou de la détérioration du cycle de l'eau depuis les nappes souterraines jusqu'aux océans, de la lèpre urbanistique qui s'étale toujours plus à la place de ce que furent la ville et la campagne ou de « l'explosion démographique », de la progression du suicide et des maladies mentales⁽ⁱ⁾ ou du seuil approché par la nocivité du bruit — partout, les connaissances *partielles* sur l'impossibilité, selon les cas plus ou moins urgente et plus ou moins mortelle, d'aller plus loin constituent, en tant que conclusions scientifiques spécialisées qui restent simplement juxtaposées, un tableau de la

i. « En vingt ans (1950-1970), les déclarations annuelles de mise en invalidité pour cause de troubles mentaux ont quadruplé pour l'ensemble de la France ; à l'heure actuelle, et dans la région parisienne, le quart (24 %) de toutes les mises en invalidité sont motivées par ces affections. [...] Une telle augmentation, constatée dans des proportions analogues dans tous les pays dits industrialisés, ne peut à l'évidence être l'effet d'une quelconque et rapide dégénérescence héréditaire de leurs citoyens. Elle n'est pas due non plus, comme c'est le cas dans d'autres secteurs de la pathologie, à un progrès notable dans les moyens de dépistage des troubles mentaux. [...] Le rôle des psychiatres est de prévenir ou de traiter les perturbations mentales. Il n'est pas de remédier tant bien que mal à ces détresses collectives, dès lors que leur nombre traduit non le trouble individuel mais l'inadéquation des structures sociales au tempérament de la majorité des hommes. »

Dr Escoffier-Lambiotte (*Le Monde*, 9 février 1972).

dégradation générale et de *l'impuissance générale*. Ce lamentable relevé de la carte du territoire de l'aliénation, peu avant son engloutissement, est naturellement effectué à la manière dont a été construit le territoire lui-même : par secteurs séparés. Sans doute ces connaissances du parcellaire sont-elles désormais contraintes de savoir, par la concordance malheureuse de toutes leurs observations, que chaque modification efficace et rentable à court terme sur un point déterminé se répercute sur la totalité des forces en jeu, et peut entraîner ultérieurement une perte plus décisive. Cependant une telle science, servante du mode de production et des apories *de la pensée* qu'il a produite, ne peut concevoir un véritable renversement du cours des choses. Elle ne sait pas *penser stratégiquement*, ce que d'ailleurs personne ne lui demande ; et elle ne détient pas davantage les moyens pratiques d'y intervenir. Elle peut donc discuter seulement de *l'échéance*, et des meilleurs palliatifs qui, s'ils étaient appliqués fermement, reculeraient cette échéance. Cette science montre ainsi, au degré le plus caricatural, l'inutilité de la connaissance sans emploi et le néant de la pensée non dialectique dans une époque emportée par le mouvement du temps historique. Ainsi le vieux slogan, « la révolution ou la mort », n'est plus l'expression lyrique de la conscience révoltée, c'est *le dernier mot de la pensée scientifique* de notre siècle. Mais ce mot ne peut être dit que par d'autres ; et non par cette vieille pensée scientifique *de la marchandise*, qui révèle les bases insuffisamment rationnelles de son développement au moment où toutes les applications s'en déploient dans la puissance de la pratique sociale pleinement irrationnelle. C'est la pensée *de la séparation*, qui n'a pu accroître notre maîtrise matérielle que par les voies méthodologiques de la séparation, et qui

retrouve à la fin cette séparation accomplie dans la société du spectacle et dans son auto-destruction.

16

La classe qui accapare *le profit* économique, n'ayant d'autre but que de conserver la dictature de l'économie indépendante sur la société, a dû jusqu'ici considérer et diriger l'incessante multiplication de la productivité du travail industriel comme s'il s'agissait toujours du *mode de production agraire*. Elle a poursuivi constamment le maximum de production purement quantitative, à la manière des anciennes sociétés qui, elles, effectivement incapables de jamais reculer les limites de la pénurie réelle, devaient récolter à chaque saison *tout ce qui pouvait être récolté*. Cette identification au modèle agraire se traduit dans le modèle pseudo-cyclique de la production abondante des marchandises où l'on a sciemment *intégré l'usure* aux objets produits aussi bien qu'à leurs images spectaculaires, pour maintenir artificiellement le *caractère saisonnier* de la consommation, qui justifie l'incessante reprise de l'effort productif et maintient la proximité de la pénurie. Mais la *réalité cumulative* de cette production indifférente à l'utilité ou à la nocivité, en fait indifférente à sa propre puissance *qu'elle veut ignorer*^(j), ne s'est pas laissé

j. « La victoire de l'économie autonome doit être en même temps sa perte. Les forces qu'elle a déchaînées suppriment la *nécessité économique* qui a été la base immuable des sociétés anciennes. [...] Mais l'économie autonome se sépare à jamais du besoin profond dans la mesure même où elle sort de l'*inconscient social* qui dépendait d'elle sans le savoir. [...] Au moment où la société découvre qu'elle dépend de l'économie, l'économie, en fait, dépend d'elle. Cette puissance souterraine, qui a grandi jusqu'à paraître souverainement, a aussi perdu sa puissance. »

La Société du Spectacle.

oublier et revient sous la forme de la pollution. La pollution est donc un malheur de la pensée bourgeoise ; que la bureaucratie totalitaire ne peut qu'imiter pauvrement. C'est le stade suprême de *l'idéologie matérialisée*, l'abondance *effectivement empoisonnée* de la marchandise, et les retombées réelles misérables de la splendeur illusoire de la société spectaculaire.

17

La pollution et le prolétariat sont aujourd'hui les deux côtés concrets de la *critique de l'économie politique*. Le développement universel de la marchandise s'est entièrement vérifié en tant qu'accomplissement de l'économie politique, c'est-à-dire en tant que « renoncement à la vie ». Au moment où tout est entré dans la sphère des biens économiques, même l'eau des sources et l'air des villes, tout est devenu *le mal économique*. La simple sensation immédiate des « nuisances » et des dangers, plus oppressants à chaque trimestre, qui agressent tout d'abord et principalement la grande majorité, c'est-à-dire les pauvres, constitue déjà un immense facteur de révolte, une exigence vitale des exploités, tout aussi *matérialiste* que l'a été la lutte des ouvriers du XIX^e siècle pour la possibilité de manger. Déjà les remèdes pour l'ensemble des maladies que crée la production, à ce stade de sa richesse marchande, sont trop chers pour elle. Les rapports de production et les forces productives ont enfin atteint un point d'incompatibilité radicale, car le système social existant a lié son sort à la poursuite d'une détérioration littéralement insupportable de toutes les conditions de vie.

Avec la nouvelle époque apparaît cette coïncidence admirable : la révolution est voulue sous une forme totale dans le moment même où elle ne peut être accomplie que sous une forme totale, et où la totalité du fonctionnement de la société devient absurde et impossible en dehors de cet accomplissement. Le fait fondamental n'est plus tant que tous les moyens matériels existent pour la construction de la vie libre d'une société sans classes ; c'est bien plutôt que le sous-emploi aveugle de ces moyens par la société de classes ne peut ni s'interrompre ni aller plus loin. Jamais une telle conjonction n'a existé dans l'histoire du monde.

La plus grande force productive, c'est la classe révolutionnaire elle-même. Le plus grand développement des forces productives actuellement possible, c'est tout simplement l'usage qu'en peut faire *la classe de la conscience* historique, dans la production de l'histoire comme champ du développement humain, en se donnant les moyens pratiques de cette conscience : les futurs conseils révolutionnaires dans lesquels la totalité des prolétaires aura à décider de tout. La définition nécessaire et suffisante du Conseil *moderne* — pour le différencier de ses faibles tentatives primitives toujours écrasées avant d'avoir pu suivre la logique de leur propre pouvoir, et par là le connaître — c'est *l'accomplissement de ses tâches minimum* ; lesquelles tâches minimum ne sont rien de moins que le règlement pratique définitif de *tous* les problèmes que la société de classes est actuellement incapable de

résoudre. La chute brutale de la production *préhistorique*, telle que seule peut l'obtenir la révolution sociale dont nous parlons, est la condition nécessaire et suffisante pour le commencement d'une ère de la grande production historique ; la reprise indispensable et urgente de la production de l'homme par lui-même. L'ampleur des tâches présentes de la révolution prolétarienne s'exprime justement dans la difficulté qu'elle éprouve à conquérir les premiers moyens de la formulation et de la communication de son projet : à s'organiser d'une manière autonome et, par cette organisation déterminée, à comprendre et à formuler explicitement la totalité de son projet dans les luttes qu'elle mène déjà^(k). C'est que, sur ce point central, qui tombera le dernier, du monopole spectaculaire du dialogue social et de l'explication sociale, le monde entier ressemble à la Pologne : quand les travailleurs peuvent se rassembler librement et sans intermédiaires pour discuter de leurs problèmes réels, l'État commence à se dissoudre. On peut aussi déchiffrer la force de la subversion prolétarienne qui grandit partout depuis quatre ans dans ce fait négatif : elle reste bien au-dessous des revendications explicites qu'ont pu affirmer autrefois des mouvements prolétariens *qui allaient moins loin* ; et qui *croyaient* connaître leurs programmes, mais qui les connaissaient en tant que programmes *moindres*. Le prolétariat n'est nullement porté à être « la classe de la conscience » par quelque talent intellectualiste ou quelque vocation éthique, ni pour le plaisir de réaliser la philosophie, mais simplement parce qu'il n'a en fin de compte pas

k. « Cette théorie n'attend pas de miracles de la classe ouvrière. Elle envisage la nouvelle formulation et la réalisation des exigences prolétariennes comme une tâche de longue haleine. »

La Société du Spectacle.

d'autre solution que de s'emparer de l'histoire à l'époque où les hommes se trouvent « forcés de considérer d'un œil désabusé les conditions de leur existence et leurs relations réciproques » (*Manifeste communiste*). Ce qui va rendre les ouvriers *dialecticiens* n'est rien d'autre que la révolution qu'ils vont avoir, cette fois, à conduire eux-mêmes.

20

Richard Gombin, dans *Les Origines du gauchisme*, constate que « les sectes marginales de naguère prennent l'allure d'un mouvement social », lequel a déjà en tout cas démontré que le « marxisme-léninisme organisé » n'est plus le mouvement révolutionnaire. Dans ce que Gombin désigne sous le terme, très inadapté, de « gauchisme », il se refuse donc légitimement à ranger les redites néo-bureaucratiques, des nombreux trotskismes aux différents maoïsmes. Quoiqu'il se montre aussi bienveillant que possible pour les quelques demi-critiques un instant balbutiées dans l'intelligentsia soumise des trente dernières années, essentiellement, dans l'origine du nouveau mouvement révolutionnaire, à l'exception du retour de la tradition pannekoekiste du communisme des conseils, Gombin ne trouve guère que l'Internationale situationniste⁽¹⁾. Quoique « ses immenses

1. « Mais ils ne prétendent pas faire la seule bonne exégèse de Marx : en réalité, ils "dépassent" Marx et, dans le sens courant du mot, ne sont pas marxistes. [...] On voit ce que cette conception a de radical ; la coupure qu'elle opère avec tout le mouvement de gauche de ce demi-siècle lui confère une teinte millénariste, hérétique. [...] Dès le milieu des années soixante, sinon avant, les situationnistes prévoient et annoncent le "deuxième assaut prolétarien contre la société de classes". [...] Le style par eux élaboré et qui a

ambitions méritent déjà qu'on en parle », la subversion actuelle n'est évidemment pas assurée, selon Gombin, de se rendre maîtresse de la société mondiale. Il considère que le contraire pourrait aussi se produire, à savoir le perfectionnement absolu de « l'ère du *management* », de sorte que cette subversion ne devrait plus apparaître historiquement qu'en tant que dernier sursaut de vaine révolte contre « un univers qui tend à l'organisation rationnelle de tous les aspects de la vie ». Mais comme il est aisé de constater, partout ailleurs que dans le livre de Gombin, que cet univers, en dépit de ses belles intentions et de ses trompeuses justifications, n'a fait que suivre la voie d'une *irrationnalisation* galopante, qui culmine dans sa présente asphyxie, l'alternative finale que formule ce sociologue n'a aucune espèce de réalité. On ne peut guère, si l'on traite de tels sujets, être plus *modéré* que Gombin ; et seul le malheur des temps a pu contraindre la sociologie à en entreprendre l'étude. Et pourtant Gombin en arrive, par maladresse, à ne laisser à ses lecteurs aucune autre conclusion possible qu'une audacieuse assurance sur l'inéluctabilité de la victoire de la révolution.

atteint une remarquable cohésion reprend certains des procédés de Hegel et de Marx jeune, comme l'inversion du génitif (armes de la critique, critique des armes), au dadaïsme (débit verbal rapide, mots employés dans un sens différent du sens classique, etc.). Mais surtout c'est un style qui est pénétré d'ironie. [...] À la veille du mois de mai 1968 les situationnistes croient que le moment historique décisif approche. [...] Au cours des "événements" de mai-juin 1968, les situationnistes ont eu l'occasion d'appliquer leurs idées tant pour ce qui est du fond que de l'organisation, d'abord dans le premier comité d'occupation de la Sorbonne, ensuite au sein du comité pour le maintien des occupations (C.M.D.O.). »

Richard Gombin, *Les Origines du gauchisme* (Éditions du Seuil, Paris, 1971).

Quand changent toutes les conditions de la vie sociale, l'I.S., au centre de ce changement, voit les conditions dans lesquelles elle a agi transformées plus vite que tout le reste. Aucun de ses membres ne pouvait l'ignorer, ni ne pensait à le nier, mais en fait beaucoup d'entre eux *ne voulaient pas toucher à l'I.S.* Ce n'est même pas de l'activité situationniste passée qu'ils se faisaient les conservateurs, mais de son *image*.

Une inévitable part du succès historique de l'I.S. l'entraînait à être à son tour *contemplée*, et dans une telle contemplation la critique sans concessions de tout ce qui existe en était venue à être *appréciée positivement* par un secteur toujours plus étendu de l'impuissance elle-même devenue pro-révolutionnaire. La force du négatif mise en jeu contre le spectacle se trouvait *aussi* admirée servilement par des spectateurs. La conduite passée de l'I.S. avait été entièrement dominée par la nécessité d'agir dans une époque qui, d'abord, *ne voudrait pas en entendre parler*. Environnée de silence, l'I.S. n'avait aucun appui, et nombre d'éléments de son travail étaient, à mesure, constamment *recupérés* contre elle. Il lui fallait atteindre le moment où elle pourrait être jugée, non « sur les aspects superficiellement scandaleux de certaines manifestations par lesquelles elle apparaît, mais sur sa vérité centrale *essentiellement scandaleuse* » (I.S. n° 11, octobre 1967). L'affirmation tranquille de l'extrémisme *le plus général*, comme les nombreuses exclusions des situationnistes inefficaces

ou indulgents furent les armes de l'I.S. pour *ce* combat ; et non pour devenir une autorité ou un pouvoir. Ainsi, le ton de fierté tranchante, assez employé dans quelques formes de l'expression situationniste, était légitime ; et du fait de l'immensité de la tâche, et surtout parce qu'il a rempli sa fonction en en permettant la poursuite et la réussite. Mais il a cessé de convenir dès que l'I.S. a pu se faire reconnaître par une époque qui ne considère plus du tout son projet comme une invraisemblance^(m) ; et c'est justement parce que l'I.S. avait réussi cela que ce ton était devenu, pour nous sinon pour les spectateurs, *démodé*. Sans doute, la victoire de l'I.S. est-elle apparemment aussi discutable que peut l'être celle que le mouvement prolétarien a déjà atteinte du seul fait qu'il a recommencé la guerre de classes — la partie visible de la crise qui émerge dans le spectacle est sans commune mesure avec sa profondeur — et comme cette victoire aussi, elle sera toujours *en suspens* jusqu'à ce que les temps préhistoriques aient vu leur terme ; mais, pour qui sait « entendre l'herbe pousser », elle est aussi *indiscutable*. La théorie de l'I.S. est passée dans les masses. Elle ne peut plus être liquidée dans sa solitude primitive. Il est certain qu'elle peut encore être falsifiée, mais à des conditions très différentes. Aucune pensée historique ne peut rêver de se garantir par avance contre toute incompréhension ou falsification. Comme déjà elle ne prétend pas apporter un système définitivement cohérent et accompli, d'autant moins saurait-elle espérer se présenter pour ce

m. « Quand on lit ou relit les numéros de l'I.S., il est frappant, en effet, de constater à quel point et combien souvent ces *énergumènes* ont porté des jugements ou exposé des points de vue qui furent, ensuite, concrètement vérifiés. »

Claude Roy, « Les Desesperados de l'espoir » (*Le Nouvel Observateur*, 8 février 1971).

qu'elle est d'une manière si parfaitement rigoureuse que la bêtise et la mauvaise foi se trouveraient interdites chez chacun de ceux qui auront affaire à elle ; et de telle sorte qu'une lecture véritable en serait universellement imposée. Une telle prétention idéaliste ne se soutient que par un dogmatisme, toujours voué à l'échec ; et le dogmatisme est déjà la défaite inaugurale d'une telle pensée. Les luttes historiques, qui corrigent et améliorent toute théorie de ce genre, sont également le terrain des erreurs d'interprétation réductrices comme, fréquemment, des refus intéressés d'admettre le sens le plus univoque. La vérité ici ne peut s'imposer qu'en devenant force pratique. Elle manifeste seulement qu'elle est vérité en ceci qu'elle n'a besoin que des moindres forces pratiques pour mettre en déroute de bien plus grandes. De sorte que, si la théorie de l'I.S. désormais peut encore être souvent incomprise ou abusivement traduite, comme il est arrivé parfois à celles de Marx ou de Hegel, elle saura bien revenir dans toute son authenticité chaque fois que ce sera historiquement son heure, à commencer par aujourd'hui même. Nous sommes sortis de l'époque où nous pouvions être falsifiés ou effacés *sans appel*, parce que notre théorie bénéficie désormais, pour le meilleur et pour le pire, de la *collaboration* des masses.

23

Maintenant que le mouvement révolutionnaire est partout seul à entreprendre de parler sérieusement de la société, c'est *en lui-même* qu'il doit trouver la guerre qu'auparavant il menait, unilatéralement, sur la lointaine périphérie de la vie

sociale, en apparaissant de prime abord comme complètement étranger à toutes les idées que cette société pouvait alors énoncer sur ce qu'elle croyait être. Quand la subversion envahit la société, et étend son ombre dans le spectacle, les forces spectaculaires du présent se manifestent aussi à l'intérieur de notre parti — « parti au sens éminemment historique du terme » —, parce qu'il a dû effectivement prendre en charge la totalité du monde existant, y compris donc ses insuffisances, son ignorance et ses aliénations. Il hérite de toute la misère, en y comptant la misère intellectuelle, que le vieux monde a produite ; car finalement la misère est *sa vraie cause*, quoiqu'il lui ait fallu soutenir une telle cause avec grandeur.

24

Notre parti entre dans le spectacle en ennemi, mais en ennemi maintenant *connu*. L'ancienne opposition entre la théorie critique et le spectacle apologétique « a été élevée dans l'élément supérieur victorieux et s'y présente sous une forme clarifiée ». Ceux qui *contemplant seulement* les idées et les tâches révolutionnaires d'aujourd'hui, et tout particulièrement l'I.S., dans le fanatisme d'une pure approbation désarmée, manifestent principalement ce fait qu'au moment où l'ensemble de la société est contrainte de devenir révolutionnaire, un vaste secteur *ne sait pas encore l'être*.

25

Des spectateurs enthousiastes de l'I.S. ont existé à partir de 1960, mais d'abord en très petit nombre.

Dans les cinq dernières années, ils sont devenus une foule. Ce processus a commencé en France, où ils se sont vu attribuer l'appellation populaire de « pro-situs », mais ce nouveau « mal français » a gagné bien d'autres pays. Leur quantité ne multiplie pas leur vide : tous font savoir qu'ils approuvent intégralement l'I.S., et ne savent rien faire d'autre. En devenant nombreux, ils restent identiques : qui en a lu un ou en a vu un les a tous lus et les a tous vus. Ils sont un produit significatif de l'histoire actuelle, mais ils ne la produisent nullement en retour. Le milieu pro-situ figure *apparemment* la théorie de l'I.S. devenue idéologie — et la vogue passive d'une telle idéologie absolue et absolument inutilisable confirme par l'absurde l'évidence que le rôle de l'idéologie révolutionnaire s'est achevé avec les formes bourgeoises de révolutions —, mais en réalité ce milieu exprime cette part de la réelle contestation moderne qui a dû rester *encore idéologique*, prisonnière de l'aliénation spectaculaire, et *instruite* seulement selon ses termes. La pression de l'histoire aujourd'hui a tellement grandi que les porteurs d'une *idéologie de la présence historique* sont contraints de rester parfaitement *absents*.

26

Le milieu pro-situ ne possède rien que ses *bonnes intentions*, et il veut tout de suite en consommer illusoirement les rentes, sous la seule forme de l'énoncé de ses *creuses prétentions*. Ce phénomène pro-situ a été, dans l'I.S., blâmé par tous, en tant qu'il était vu comme une imitation subalterne *extérieure*, mais il n'a pas été compris par tous. Il doit être reconnu, non comme un acci-

dent superficiel et paradoxal, mais comme la manifestation d'une aliénation profonde de la partie *la plus inactive* de la société moderne devenant vaguement révolutionnaire⁽ⁿ⁾. Il nous fallait connaître cette aliénation comme une véritable *maladie infantile* de l'apparition du nouveau mouvement révolutionnaire ; d'abord parce que l'I.S., qui ne peut d'aucune manière être extérieure ou supérieure à ce mouvement, n'avait certainement pas pu se tenir elle-même au-dessus de cette sorte de déficience, et ne pouvait prétendre échapper à la critique qu'elle nécessite. D'autre part, si l'I.S. continuait imperturbablement, dans des circonstances autres, à jouer comme précédemment, elle pouvait devenir la dernière *idéologie spectaculaire*

n. « La régression pro-situ fut considérée comme une aberration, comme le rebut d'un mouvement, une mondanité, et jamais pour ce qu'elle fut réellement : la faiblesse qualitative de *l'ensemble*, un moment nécessaire au progrès global du projet révolutionnaire. Le *situationnisme* est la crise de jeunesse de la pratique situationniste ayant atteint le moment *décisif* d'un premier développement extensif important, le moment où il lui faut dominer pratiquement le spectacle qui s'empare d'elle. [...] C'est cette installation confortable dans le positif qui caractérise le *rôle situ* ; et de fait, plus la place objective de l'I.S. dans l'histoire présente devenait effective (et il en sera de même pour toutes les organisations révolutionnaires futures), plus son héritage devenait périlleux à assumer pour chacun de ses membres. [...] Mai 1968 fut la réalisation de la théorie révolutionnaire moderne, sa lourde confirmation, comme il fut en partie la réalisation des individus qui participèrent à l'I.S., notamment par la lucidité révolutionnaire dont ils firent preuve dans le mouvement même. Mais le mouvement des occupations *est resté la conclusion* pour l'I.S. de sa longue recherche pratique, sans en être le dépassement. [...] Alors que les situationnistes, qui servirent platement de modèle au courant qu'ils ont suscité, pratiquaient leur propre remise en cause, s'engageaient dans un "débat d'orientation" qui devait dégager les modalités supérieures de leur existence, les groupes satellites, à cent pas derrière, se constituaient seulement sur la base inadéquate d'une mise en pratique bornée de quelques certitudes, issues de l'expérience antérieure de l'I.S. »

Pour l'intelligence de quelques aspects du moment (brochure anonyme, Paris, janvier 1972).

de la révolution, et cautionner une telle idéologie. L'I.S. eût risqué alors d'entraver *le mouvement situationniste réel* : la révolution.

27

La contemplation de l'I.S. n'est qu'une aliénation supplémentaire de la société aliénée ; mais *le seul fait qu'elle soit possible* exprime à l'envers le fait qu'il se constitue à présent un parti réel dans la lutte contre l'aliénation. Comprendre les pro-situs, c'est-à-dire les combattre, au lieu de se borner à les mépriser abstraitement pour leur nullité et parce qu'ils n'avaient pas accès à l'aristocratie situationniste, était pour l'I.S. une nécessité primordiale. Il nous fallait en même temps comprendre comment l'image de cette aristocratie situationniste avait pu se former, et quelle *couche inférieure* de l'I.S. pouvait se satisfaire de donner d'elle-même, à l'extérieur, cette apparence de valorisation hiérarchique, qui ne lui venait que d'un *titre* : cette couche devait être elle-même la nullité enrichie par le seul *brevet* de son appartenance à l'I.S. Et de tels situationnistes non seulement existaient manifestement, mais révélaient à l'expérience qu'ils ne voulaient rien d'autre que persévérer dans leur *insuffisance diplômée*. Ils communiaient avec les pro-situs, quoique en se définissant eux-mêmes comme hiérarchiquement bien distincts, dans cette croyance égalitaire selon laquelle l'I.S. pourrait être un monolithe idéal, où chacun d'emblée pense sur tout comme tous les autres, et agit de même à la perfection : ceux qui, dans l'I.S., ne pensaient ni n'agissaient revendiquaient un tel statut mystique, et c'est lui que les spectateurs pro-situs ambitionnaient d'approcher. Tous ceux qui méprisent les

pro-situs sans les comprendre — à commencer par les pro-situs eux-mêmes, parmi lesquels chacun voudrait s'affirmer grandement supérieur à tous les autres — espèrent simplement faire croire, et se faire croire, qu'ils sont sauvés par quelque *prédestination révolutionnaire*, qui les dispenserait de faire la preuve de leur propre efficacité historique. La participation à l'I.S. fut leur jansénisme, comme la révolution est leur « Dieu caché ». Ainsi, abrités de la praxis historique, et se croyant extraits par on ne sait quelle grâce du monde de la misère des pro-situs, ils ne voyaient dans cette misère que la misère, au lieu d'y voir aussi la partie dérisoire d'un mouvement profond qui ruinera la vieille société.

28

Les pro-situs n'ont pas vu dans l'I.S. une activité critico-pratique déterminée expliquant ou devançant les luttes sociales d'une époque, mais simplement des idées extrémistes ; et pas tant des idées extrémistes que l'idée de l'extrémisme ; et en dernière analyse moins l'idée de l'extrémisme que l'image de héros extrémistes rassemblés dans une communauté triomphante. Dans « le travail du négatif », les pro-situs redoutent le négatif, et aussi le travail. Après avoir plébiscité la pensée de l'histoire, ils restent secs parce qu'ils ne comprennent pas l'histoire, et la pensée non plus. Pour accéder à l'affirmation, qui les tente fort, d'une personnalité autonome, il ne leur manque que l'autonomie, la personnalité, et le talent d'affirmer quoi que ce soit.

Les pro-situs, dans leur masse, ont appris qu'il ne peut plus exister d'étudiants révolutionnaires, et restent des *étudiants en révolutions*. Les plus ambitieux éprouvent la nécessité d'écrire, et même de publier leurs écrits, pour notifier abstraitement leur existence abstraite, en croyant par là lui donner quelque consistance. Mais, dans ce domaine, pour savoir écrire il faut avoir lu, et pour savoir lire il faut savoir vivre : voilà ce que le prolétariat devra apprendre d'une seule opération, dans la lutte révolutionnaire. Cependant le pro-situ ne peut envisager critiquement la vie réelle, car toute son attitude a précisément pour but d'échapper illusoirement à son affligeante vie, en cherchant à se la masquer, et surtout en tentant vainement d'égarer les autres à ce propos. Il doit postuler que sa conduite est *essentiellement* bonne, parce que « radicale », ontologiquement révolutionnaire. En regard de cette garantie centrale imaginaire, il tient pour rien mille erreurs circonstanciellles ou comiques déficiences. Il ne les reconnaît, au mieux, que par le *résultat* qu'elles ont entraîné à son détriment. Il s'en console et s'en excuse en affirmant qu'il ne commettra plus ces erreurs-là et que, par principe, il ne cesse de s'améliorer. Mais il est aussi démuné devant les erreurs suivantes, c'est-à-dire devant la nécessité pratique de comprendre ce qu'il fait au moment même de le faire : évaluer les conditions, savoir ce que l'on veut et ce que l'on choisit, quelles en seront les conséquences possibles, et comment les maîtriser au mieux. Le pro-situ dira qu'il veut tout, parce qu'en réalité, désespérant d'atteindre le moindre but réel, il ne veut rien de plus que faire savoir qu'il veut tout, dans l'espoir que quelqu'un admirera du coup son assurance et sa belle âme. Il lui faut une totalité qui, comme lui,

soit sans aucun contenu. Il ignore la dialectique parce que, refusant de voir sa propre vie, il refuse de comprendre *le temps*. Le temps lui fait peur parce qu'il est fait de sauts qualitatifs, de choix irréversibles, d'occasions qui ne reviendront jamais. Le pro-situ se déguise le temps en simple espace uniforme qu'il traversera, d'erreur en erreur et d'insuffisance en insuffisance, en s'enrichissant constamment. Comme le pro-situ craint toujours qu'elle ne s'applique à son propre cas, il déteste la critique théorique chaque fois qu'elle est mêlée de faits concrets, donc chaque fois qu'elle a une existence effective : tous les *exemples* l'effraient, car il ne connaît bien que le sien propre, et c'est celui qu'il veut cacher. Le pro-situ voudrait être original en réaffirmant ce qu'il a, en même temps que tant d'autres, reconnu pour désormais évident ; il n'a jamais songé à ce qu'il pourrait faire dans diverses situations concrètes qui, elles, sont chaque fois originales. Le pro-situ, qui s'en tient à la répétition de quelques généralités, en calculant que ses erreurs y seront moins précises et ses autocritiques immédiates plus aisées, traite avec prédilection du problème de l'organisation, parce qu'il cherche la pierre philosophale qui pourrait opérer la transmutation de sa solitude méritée en « organisation révolutionnaire » utilisable *pour lui*. Comme il ne sait pas du tout de quoi il s'agit, le pro-situ ne voit les progrès de la révolution que dans la mesure où celle-ci *s'occuperait de lui*. De sorte qu'il croit généralement qu'il convient de dire que le mouvement de mai 1968 a « reflué » depuis. Mais il veut bien tout de même répéter que l'époque est de plus en plus révolutionnaire, pour que l'on croie qu'il est comme elle. Les pro-situs érigent leur impatience et leur impuissance en critères de l'histoire et de la révolution ; et de la sorte ils ne voient presque rien progresser en dehors de leur serre bien

close, où réellement rien ne change. En fin de compte, tous les pro-situs sont éblouis par le succès de l'I.S. qui, *pour eux*, est vraiment quelque chose de spectaculaire, et qu'ils envient aigrement. Évidemment, tous les pro-situs qui ont essayé de nous approcher ont été si mal traités qu'ils se trouvent ensuite contraints de révéler, même subjectivement, leur véritable nature d'*ennemis de l'I.S.* ; mais ceci revient au même puisqu'ils restent, dans cette nouvelle position, aussi peu de chose. Ces roquets sans dents voudraient bien découvrir *comment* l'I.S. a pu faire, et même si l'I.S. ne serait pas en quelque chose *coupable* d'avoir suscité une telle passion ; et alors ils utiliseraient la recette à leur profit. Le pro-situ, *carriériste* qui se sait sans moyens, est amené à afficher d'emblée la réussite totale de ses ambitions, atteintes par postulat le jour où il s'est voué à la radicalité : le plus débile foutriquet assurera qu'il connaît au mieux, depuis quelques semaines, la fête, la théorie, la communication, la débauche et la dialectique ; il ne lui manque plus qu'une révolution pour parachever son bonheur. Là-dessus, il commence à attendre un admirateur, qui ne vient pas. On peut faire remarquer ici la forme particulière de mauvaise foi qui se révèle dans l'éloquence par laquelle cette platitude se rengorge. D'abord, c'est là où elle est le moins pratique qu'elle parle le plus de révolution ; là où son langage est le plus mort et le plus coriace qu'elle prononce le plus souvent les mots de « vécu » et de « passionnant » ; là où elle manifeste le plus d'infatuation et de vaniteux arrivisme, elle a tout le temps à la bouche le mot de « prolétariat ». Ceci revient à dire que la théorie révolutionnaire moderne, ayant dû faire une *critique de la vie tout entière*, ne peut se dégrader, chez ceux qui voudront la reprendre sans savoir la pratiquer, qu'en

une idéologie totale qui ne laisse *plus rien de vrai* à aucun des aspects de leur pauvre vie.

30

Tandis que l'I.S. a toujours su railler impitoyablement les hésitations, les faiblesses et les misères de ses premières tentatives, en montrant à chaque moment les hypothèses, les oppositions et les ruptures qui ont constitué son histoire même — et notamment en mettant sous les yeux du public en 1971 la réédition intégrale de la revue *Internationale Situationniste*, où se trouve consigné tout ce processus —, c'est au contraire *comme un bloc* que les pro-situs, absolument divisés entre eux, ont tous constamment prétendu pouvoir admirer l'I.S. Ils se gardent d'entrer dans les détails partout lisibles des affrontements et des choix, pour se borner à approuver complètement ce qui est advenu. Et présentement, quoiqu'ils aient tous quelque chose de foncièrement vaneigemiste, tous les pro-situs donnent hardiment à Vaneigem à terre le coup de pied de l'âne, en oubliant qu'ils n'ont jamais fait preuve du centième de son ancien talent ; et ils salivent encore devant la force, qu'ils ne comprennent pas mieux. Mais la moindre critique réelle de ce qu'ils sont dissout les pro-situs en expliquant la nature de leur absence, car eux-mêmes ont déjà continuellement démontré cette absence en essayant de se faire voir : ils n'ont intéressé personne. Quant aux situationnistes qui ne furent eux-mêmes que contemplatifs — ou, pour quelques-uns, principalement contemplatifs —, et qui pouvaient se réjouir de susciter un certain intérêt en tant que membres de l'I.S., ils ont découvert dans l'heure en devant sortir de l'I.S. la dureté d'un

monde où ils se trouvent désormais contraints d'agir *personnellement* ; et presque tous rejoignent, en se heurtant à des conditions identiques, l'insignifiance des pro-situs.

31

Quand l'I.S. a choisi initialement de mettre l'accent sur l'aspect collectif de son activité, et de présenter la plus grande partie de ses textes dans un relatif anonymat, c'était parce que, réellement, sans cette activité collective, rien de notre projet n'eût pu se formuler ni s'exécuter, et parce qu'il fallait empêcher la désignation parmi nous de quelques célébrités personnelles que le spectacle eût pu alors manipuler contre notre but commun : ceci a réussi parce qu'aucun parmi ceux qui avaient les moyens d'acquérir une célébrité personnelle, au moins tant qu'il était dans l'I.S., ne l'a voulu ; et parce que ceux qui pouvaient le vouloir n'en avaient pas les moyens. Mais par là sans doute ont été posées les bases de la constitution ultérieure, dans la mystique des situphiles, de l'ensemble de l'I.S. en *vedette collective*. Cette tactique fut bonne cependant, car ce qu'elle nous a permis d'atteindre avait infiniment plus d'importance que les inconvénients qu'elle a pu favoriser au stade suivant. Quand la perspective révolutionnaire de l'I.S. n'était *apparemment* que notre projet commun, il fallait d'abord défendre ses possibilités mêmes d'existence et de développement. Aujourd'hui qu'elle est devenue le projet commun de tant de gens, les besoins de la nouvelle époque vont d'eux-mêmes retrouver, au delà de l'écran des conceptions irréelles qui ne peuvent pas se traduire en forces — et pas même en phrases —, les œuvres et les actes

précis que la lutte révolutionnaire actuelle doit s'approprier et vérifier ; et qu'elle dépassera^(o).

32

La cause la plus vraie du malheur des spectateurs de l'I.S. ne tient pas à ce qu'a fait ou n'a pas fait l'I.S. ; et l'influence même de quelques simplifications, stylistiques ou théoriques, du primitivisme situationniste n'y joue qu'un très faible rôle. Les pro-situs et vaneigemistes sont bien davantage le produit de la faiblesse et de l'inexpérience générales du nouveau mouvement révolutionnaire, de l'inévitable période de contraste aigu entre l'ampleur de sa tâche et la limitation de ses moyens. La tâche que l'on se donne, dès que l'on a commencé à réellement approuver l'I.S., est en elle-même écrasante. Mais, pour les simples pro-situs, elle l'est absolument ; d'où leur immédiate débandade. C'est la longueur et la dureté de ce chemin historique qui créent, dans la part la plus faible et la plus

o. « La force réelle de la théorie situationniste, c'est son infiltration, comme de l'eau lourde. *Continuons*, mais n'en restons pas là. Et se repose la question du dépassement non dialectique. La politique ne donne aucune réponse. Le terrain est miné. Elle ne fait que prolonger la question. Alors il faut tout recommencer et c'est en cela que je suis situationniste en 1971. Quant à être dans l'Internationale ! Reprendre le travail de sape des situs de cinquante-sept. Voici la tâche. Voilà ce qui reste de l'I.S. [...] L'I.S. a raison, une époque est passée, peut-être déjà le xx^e siècle, et effectivement sa "démarche est ce qu'on a fait de mieux jusqu'ici pour sortir du xx^e siècle" (I.S., 9). J'ai la conviction que la distance pratique et théorique qui fut installée dans ces dix ans passés entre la Première Internationale et l'Internationale Situationniste est celle-là même qu'il reste à installer entre l'Internationale Situationniste et ce que l'on doit faire. N'en a-t-elle pas le sentiment ? »

Bartholomé Béhouir, *De la conciergerie internationale des situationnistes* (Paris, août 1971).

prétentieuse de l'actuelle génération pro-révolutionnaire, celle qui, avec d'autres mots, ne sait encore que penser et vivre selon les modèles fondamentaux de la société dominante, le mirage d'une sorte de *raccourci touristique* vers ses buts infinis. Comme compensation de son immobilité réelle et de sa *souffrance réelle*, le pro-situ consomme *l'illusion infinie* d'être, non seulement en route, mais littéralement toujours à la veille d'entrer dans la Terre Promise de la réconciliation heureuse avec le monde et avec lui-même, là où sa médiocrité insupportable sera transfigurée en vie, en poésie, en importance. Ce qui revient à dire que la consommation spectaculaire de la radicalité idéologique, dans son espoir de se distinguer hiérarchiquement des voisins, et dans sa permanente déception, est identique à la consommation effective de toutes les marchandises spectaculaires^(p), et comme elle condamnée.

33

Ceux qui décrivent le phénomène, véritablement sociologique, des pro-situs comme quelque chose d'inouï, que l'on ne pouvait même pas imaginer avant la stupéfiante existence de l'I.S., sont bien naïfs. Chaque fois que des idées révolutionnaires extrêmes ont été reconnues et reprises par une époque, il s'est produit dans une certaine jeunesse un ralliement enthousiaste en tout point comparable ; notamment parmi des intellectuels ou semi-

p. « Dans l'image de l'unification heureuse de la société par la consommation, la division réelle est seulement *suspendue* jusqu'au prochain non-accomplissement dans le consommable. »

La Société du Spectacle.

intellectuels déclassés qui aspirent à tenir un rôle social privilégié, catégorie dont l'enseignement moderne a multiplié la quantité, en même temps qu'abaissé encore la qualité. Sans doute les pro-situs sont-ils plus visiblement insuffisants et malheureux, parce qu'aujourd'hui les exigences de la révolution sont plus complexes, et la maladie de la société plus éprouvante. Mais la seule différence fondamentale avec les périodes où se sont recrutés les blanquistes, les sociaux-démocrates dits marxistes ou les bolcheviks, réside dans le fait qu'auparavant cette sorte de gens étaient embri-gadés et employés par une organisation hiérar-chique, alors que l'I.S. a laissé les pro-situs massi-vement au-dehors.

34

Pour comprendre les pro-situs, il faut comprendre leur base sociale et *leurs intentions sociales*. Les premiers ouvriers ralliés aux idées situationnistes — généralement issus du vieil ultra-gauchisme et donc marqués par le scepticisme qui découle de sa longue inefficacité, initialement très isolés dans leurs usines et relativement sophis-tiqués par leur connaissance restée sans emploi, quoique parfois assez subtile, de nos théories — ont pu fréquenter, non sans le mépriser, le milieu infra-intellectuel des pro-situs, et s'y imprégner de plusieurs de ses tares ; mais dans l'ensemble les ouvriers qui depuis lors découvrent collectivement les perspectives de l'I.S., dans la grève sauvage ou toute autre forme de critique de leurs conditions d'existence, ne deviennent d'aucune façon des pro-situs. Et du reste, en dehors des ouvriers, tous ceux qui ont entrepris une tâche révolutionnaire concrète

ou qui ont effectivement rompu avec le genre de vie dominant ne sont pas non plus des pro-situs : le pro-situ se définit d'abord par sa fuite devant de telles tâches et devant une telle rupture. Les pro-situs ne sont pas tous des étudiants poursuivant réellement une qualification quelconque à travers les examens de la présente sous-Université ; et *a fortiori* ils ne sont pas tous des fils de bourgeois. Mais tous sont liés à une couche sociale déterminée, soit qu'ils se proposent d'en acquérir réellement le statut, soit qu'ils se bornent à en consommer par avance les illusions spécifiques. Cette couche est celle des *cadres*. Quoiqu'elle soit certainement la plus *apparente* dans le spectacle social, elle semble rester inconnue pour les penseurs de la routine gauchiste, qui ont un *intérêt direct* à s'en tenir au résumé appauvri de la définition des classes du XIX^e siècle : ou bien ils veulent dissimuler l'existence de la classe bureaucratique au pouvoir ou visant le pouvoir totalitaire, ou bien, et souvent simultanément, ils veulent dissimuler leurs propres conditions d'existence et leurs propres aspirations en tant que cadres petitement privilégiés dans les rapports de production dominés par la bourgeoisie actuelle.

35

Le capitalisme a continuellement modifié la composition des classes à mesure qu'il transformait le travail social global. Il a affaibli ou recomposé, supprimé ou même créé des classes qui ont une fonction *secondaire* dans la production du monde de la marchandise. Seuls la bourgeoisie et le prolétariat, les classes historiques primordiales de ce monde, continuent d'en jouer entre elles le des-

tin, dans un affrontement qui est essentiellement resté le même. Mais les circonstances, le décor, les comparses, et même l'esprit des protagonistes principaux, ont changé avec le temps, qui nous a conduits au dernier acte. Le prolétariat selon Lénine, dont la définition en fait corrigeait celle de Marx, était la masse des ouvriers de la grande industrie ; les plus qualifiés professionnellement se trouvant même rejetés dans une situation marginale suspecte, sous la notion d'« aristocratie ouvrière ». Deux générations de staliniens et d'imbéciles, en s'appuyant sur ce dogme, ont contesté aux travailleurs qui ont fait la Commune de Paris, travailleurs encore assez proches de l'artisanat ou des ateliers de la très petite industrie, leur pleine qualité de prolétaires. Les mêmes peuvent aussi s'interroger sur l'être du prolétariat actuel, perdu dans les multiples stratifications hiérarchiques, depuis l'ouvrier « spécialisé » des chaînes de montage et le maçon immigré jusqu'à l'ouvrier qualifié et le technicien ou semi-technicien ; et l'on va même jusqu'à rechercher byzantinement si le conducteur de locomotive produit personnellement de la plus-value. Lénine avait cependant raison en ceci que le prolétariat *de Russie*, entre 1890 et 1917, se réduisait essentiellement aux ouvriers d'une grande industrie moderne qui venait d'apparaître dans la même période, avec le récent développement capitaliste importé dans ce pays. En dehors de ce prolétariat, il n'existait en Russie d'autre force révolutionnaire *urbaine* que la partie radicale de l'intelligentsia, alors que tout s'était passé fort différemment dans les pays où le capitalisme, avec la bourgeoisie des villes, avait connu son mûrissement naturel et son apparition originale. Cette intelligentsia russe cherchait, comme partout ailleurs les couches homologues plus modérées, à réaliser l'encadrement politique des ouvriers. Les conditions russes favo-

risaient un encadrement de nature directement politique dans les entreprises : les unions professionnelles furent dominées par une sorte d'« aristocratie ouvrière » qui appartenait au parti social-démocrate, et à sa fraction menchevique plus souvent qu'à la bolchevique, tandis qu'en Angleterre par exemple la couche équivalente de trade-unionistes pouvait rester apolitique et réformiste. Que le pillage de la planète par le capitalisme à son stade impérialiste lui permette d'entretenir un plus grand nombre d'ouvriers qualifiés mieux payés, voilà une constatation qui, sous un voile moraliste, est sans aucune portée pour l'évaluation de la politique révolutionnaire du prolétariat. Le dernier « ouvrier spécialisé » de l'industrie française ou allemande d'aujourd'hui, même s'il est un immigré particulièrement maltraité et indigent, bénéficie lui aussi de l'exploitation planétaire du producteur de jute ou de cuivre dans les pays sous-développés, et n'en est pas moins un prolétaire. Les travailleurs qualifiés, disposant de plus de temps, d'argent, d'instruction, ont donné, dans l'histoire des luttes de classes, des électeurs satisfaits de leur sort et respectueux des lois, mais aussi souvent des révolutionnaires extrémistes, dans le spartakisme comme dans la F.A.I.*. Considérer comme « aristocratie ouvrière » les seuls partisans et employés des dirigeants syndicaux réformistes, c'était masquer sous une polémique pseudo-économiste la véritable question économique-politique de l'*encadrement* extérieur des ouvriers. Les ouvriers, pour leur indispensable lutte économique, ont un besoin immédiat de *cohésion*. Ils commencent à savoir comment ils peuvent acquérir *eux-mêmes* cette cohésion dans les grandes luttes de classes, qui sont en même temps toujours, pour

* F.A.I. : Fédération Anarchiste Ibérique. (N.d.E.)

toutes les classes en conflit, des luttes politiques. Mais dans les luttes quotidiennes — le *primum vivere* de la classe —, qui paraissent être seulement des luttes économiques et professionnelles, les ouvriers ont obtenu d'abord cette cohésion par une direction bureaucratique qui, à ce stade, est recrutée dans la classe elle-même. La bureaucratie est une vieille invention *de l'État*. En saisissant l'État, la bourgeoisie a d'abord pris à son service la bureaucratie étatique, et a développé seulement plus tard la bureaucratisation de la production industrielle par des *managers*, ces deux formes bureaucratiques étant *les siennes propres*, à son service direct. C'est à un stade ultérieur de son règne que la bourgeoisie en vient à utiliser *aussi* la bureaucratie subordonnée, et rivale, qui s'est formée sur la base des organisations ouvrières, et même, à l'échelle de la politique mondiale et du maintien de l'équilibre existant dans l'actuelle division des tâches du capitalisme, à utiliser la bureaucratie totalitaire qui possède en propre l'économie et l'État dans plusieurs pays. À partir d'un certain point du développement général d'un pays capitaliste avancé, et de son État-providence, même les classes en liquidation qui, étant constituées de producteurs indépendants isolés, ne pouvaient se doter d'une bureaucratie, et envoyaient seulement les plus doués de leurs fils dans les grades inférieurs de la bureaucratie étatique — paysans, petite bourgeoisie commerçante —, confient leur défense, devant la bureaucratisation et l'étatisation générales de l'économie moderne concentrée, à quelques bureaucraties particulières : syndicats de « jeunes agriculteurs », coopératives paysannes, unions de défense des commerçants. Cependant les ouvriers de la grande industrie, ceux dont Lénine se réjouissait franchement que la discipline de l'usine les ait, d'une manière mécaniste, conditionnés à l'obéissance *militaire*,

à la discipline de la caserne, voie par laquelle il entendait lui-même faire triompher le socialisme dans son parti et dans son pays, ces ouvriers, qui ont aussi appris dialectiquement tout le contraire, restent assurément, sans être tout le prolétariat, son centre même : parce qu'ils assument bel et bien l'essentiel de la production sociale et peuvent toujours l'interrompre, et parce qu'ils sont plus que personne d'autre portés à la reconstruire sur la table rase de la suppression de l'aliénation économique. Toute définition simplement *sociologique* du prolétariat, qu'elle soit conservatrice ou gauchiste, cache en fait un choix politique. Le prolétariat ne peut être défini qu'historiquement, par ce qu'il *peut* faire et par ce qu'il peut et doit vouloir. De la même manière, la définition marxiste de la petite bourgeoisie, qui depuis a fait tant d'usage comme plaisanterie stupide, est également d'abord une définition qui repose sur la position de la petite bourgeoisie dans les luttes historiques de son temps, mais elle repose, au contraire de celle du prolétariat, sur une compréhension de la petite bourgeoisie comme classe oscillante et déchirée, qui ne peut vouloir successivement que des buts contradictoires, et qui ne fait que changer de camp avec les circonstances qui l'entraînent. Déchirée dans ses intentions historiques, la petite bourgeoisie a été aussi, sociologiquement, la classe la moins définissable et la moins homogène de toutes : on pouvait y ranger ensemble un artisan et un professeur d'université, un petit commerçant aisé et un médecin pauvre, un officier sans fortune et un préposé aux postes, le bas clergé et les patrons pêcheurs. Mais aujourd'hui, et certes sans que toutes ces professions se soient fondues en bloc dans le prolétariat industriel, la petite bourgeoisie des pays économiquement avancés a déjà quitté la scène de l'histoire pour les coulisses où se débat-

tent les derniers défenseurs du petit commerce expulsé. Elle n'a plus qu'une existence muséographique, en tant que malédiction rituelle que chaque bureaucrate ouvrier lance gravement à tous les bureaucrates qui ne militent pas dans sa secte.

36

Les cadres sont aujourd'hui la métamorphose de la petite bourgeoisie urbaine des producteurs indépendants, *devenue salariée*. Ces cadres sont, eux aussi, très diversifiés, mais la couche réelle des cadres supérieurs, qui constitue pour les autres le modèle et le but illusoires, tient en fait à la bourgeoisie par mille liens, et s'y intègre plus souvent encore qu'elle n'en vient. La grande masse des cadres est composée de cadres moyens et de petits cadres, dont les intérêts réels sont encore moins éloignés de ceux du prolétariat que ne l'étaient ceux de la petite bourgeoisie — car le cadre ne possède jamais son instrument de travail —, mais dont les conceptions sociales et les rêveries promotionnelles se rattachent fermement aux valeurs et aux perspectives de la bourgeoisie moderne. Leur fonction économique est essentiellement liée au secteur tertiaire, aux services, et tout particulièrement à la branche proprement spectaculaire de la vente, de l'entretien et de l'éloge des marchandises, en comptant parmi celles-ci le travail-marchandise lui-même. L'image du genre de vie et des goûts que la société fabrique expressément pour eux, ses fils modèles, influence largement des couches d'employés pauvres ou de petits-bourgeois qui aspirent à leur reconversion en cadres ; et n'est pas sans effet sur une partie de la moyenne bourgeoisie

actuelle. Le cadre dit toujours « d'un côté ; de l'autre côté », parce qu'il se sait malheureux en tant que travailleur, mais veut se croire heureux en tant que consommateur. Il croit d'une manière fervente à la consommation, justement parce qu'il est assez payé pour consommer un peu plus que les autres, mais la même marchandise de série : rares sont les architectes qui habitent les gratte-ciel arriérés qu'ils édifient, mais nombreuses sont les vendeuses des boutiques de simili-luxe qui achètent les vêtements dont elles doivent servir la diffusion sur le marché. Le cadre représentatif est entre ces deux extrêmes ; il admire l'architecte, et il est imité par la vendeuse. Le cadre est le consommateur par excellence, c'est-à-dire le *spectateur* par excellence. Le cadre est donc, toujours incertain et toujours déçu, au centre de la *fausse conscience* moderne et de l'aliénation sociale. Contrairement au bourgeois, à l'ouvrier, au serf, au féodal, le cadre ne se sent jamais *à sa place*. Il aspire toujours à plus qu'il n'est et qu'il ne peut être. Il prétend, et en même temps il doute. Il est l'homme du malaise, jamais sûr de lui, mais le dissimulant. Il est l'homme absolument *dépendant*, qui croit devoir revendiquer la liberté même, idéalisée dans sa consommation semi-abondante. Il est l'ambitieux constamment tourné vers son avenir, au reste misérable, alors qu'il doute même de bien occuper sa place présente. Ce n'est point par hasard (cf. *De la misère en milieu étudiant*) que le cadre est toujours *l'ancien étudiant*. Le cadre est *l'homme du manque* : sa drogue est l'idéologie du spectacle pur, du spectacle du *rien*. C'est pour lui que l'on change aujourd'hui le décor des villes, pour son travail et ses loisirs, depuis les buildings de bureaux jusqu'à la fade cuisine des restaurants où il parle haut pour faire entendre à ses voisins qu'il a éduqué sa voix sur les haut-parleurs des aéroports. Il arrive en

retard, et en masse, à tout, voulant être unique et le premier. Bref, selon la révélatrice acception nouvelle d'un vieux mot argotique, le cadre est en même temps *le plouc*. Dans ce qui précède, c'est bien sûr pour garder la simplicité du langage théorique que nous avons dit « l'homme ». Il va de soi que le cadre est en même temps, et même en plus grand nombre, *la femme* qui occupe la même fonction dans l'économie, et adopte le style de vie qui y correspond. La vieille aliénation féminine, qui parle de libération avec la logique et les intonations de l'esclavage, s'y renforce de toute l'aliénation extrême de la fin du spectacle. Qu'il s'agisse de leur métier ou de leurs liaisons, les cadres feignent toujours *d'avoir voulu ce qu'ils ont eu*, et leur angoissante insatisfaction cachée les mène, non à vouloir mieux, mais à avoir davantage de la même « privation devenue plus riche ». Les cadres étant fondamentalement des gens séparés, le mythe du couple heureux prolifère dans ce milieu quoique démenti, comme le reste, par la réalité la plus immédiatement pesante. Le cadre recommence essentiellement la triste histoire du petit-bourgeois, parce qu'il est pauvre et voudrait faire croire qu'il est reçu chez les riches. Mais le changement des conditions économiques les différencie diamétralement sur plusieurs points qui sont au premier plan de leur existence : le petit-bourgeois se voulait austère, et le cadre doit montrer qu'il consomme tout. Le petit-bourgeois était étroitement associé aux valeurs traditionnelles, et le cadre doit suivre en courant les pseudo-nouveautés hebdomadaires du spectacle. La plate sottise du petit-bourgeois était fondée sur la religion et la famille ; celle du cadre est liquéfiée dans le courant de l'idéologie spectaculaire, qui ne lui laisse jamais de repos. Il peut suivre la mode jusqu'à applaudir l'*image* de la révolution — beaucoup ont été favorables à une

part de l'atmosphère du mouvement des occupations — et certains d'entre eux croient même aujourd'hui approuver les situationnistes.

37

Le comportement des pro-situs s'inscrit entièrement dans les *structures* de cette existence des cadres et d'abord, comme pour ceux-ci, cette existence leur appartient bien plus en tant qu'idéal reconnu qu'en tant que genre de vie réel. La révolution moderne, étant le parti de la conscience historique, se trouve dans le conflit le plus direct avec ces partisans et esclaves de la fausse conscience. Elle doit d'abord les *désespérer en rendant leur honte encore plus honteuse* ! Les pro-situs sont à la mode, dans un moment où n'importe qui se déclare partisan de créer des situations sans retour, et où le programme d'un risible parti « socialiste » occidental se propose gaillardement de « changer la vie ». Le pro-situ, il ne craindra jamais de le dire, vit des passions, dialogue avec transparence, refait radicalement la fête et l'amour, de la même manière que le cadre trouve chez l'éleveur le petit vin qu'il mettra lui-même en bouteilles, ou fait escale à Katmandou. Pour le pro-situ comme pour le cadre, le présent et l'avenir ne sont occupés que par la consommation devenue révolutionnaire : ici, il s'agit surtout de la révolution des marchandises, de la reconnaissance d'une incessante série de *putschs* par lesquels se remplacent les marchandises prestigieuses et leurs exigences ; là, il s'agit principalement de la prestigieuse marchandise de la révolution elle-même. Partout, c'est la même prétention à l'authenticité dans un jeu dont les conditions mêmes, aggravées encore par la triche-

rie impuissante, interdisent absolument au départ la moindre authenticité. C'est la même facticité du dialogue, la même pseudo-culture contemplée vite et de loin. C'est la même pseudo-libération des mœurs qui ne rencontre que la même dérobade du plaisir : sur la base de la même radicale ignorance puérile mais dissimulée, s'enracine et s'institutionnalise, par exemple, la perpétuelle interaction tragico-mique de la jobardise masculine et de la simulation féminine. Mais au delà de tous les cas particuliers, *la simulation générale* est leur élément commun. La particularité principale du pro-situ, c'est qu'il remplace par de pures idées la camelote que le cadre accomplit consomme effectivement. C'est le simple *son* de la monnaie spectaculaire, que le pro-situ croit pouvoir imiter plus aisément que cette monnaie elle-même ; mais il est encouragé dans cette illusion par le fait réel que ces marchandises que la consommation actuelle feint d'admirer font, elles aussi, beaucoup plus de bruit que de jouissance. Le pro-situ voudra posséder toutes les qualités de l'horoscope : intelligence et courage, séduction et expérience, etc., et s'étonne, lui qui n'a songé ni à les atteindre ni à en faire usage, que la moindre pratique vienne encore renverser son conte de fées par ce triste hasard *qu'il n'a même pas su les simuler*. De même, le cadre n'a jamais pu faire croire à aucun bourgeois, ni à aucun cadre, qu'il était au-dessus du cadre.

Le pro-situ, naturellement, ne peut dédaigner les biens économiques dont dispose le cadre, puisque toute sa vie quotidienne est orientée par les mêmes goûts. Il est révolutionnaire en ceci qu'il voudrait

les avoir sans travailler ; ou plutôt les avoir tout de suite en « travaillant » dans la révolution anti-hiérarchique qui va abolir les classes. Trompé par le facile détournement des maigres allocations d'études, par lesquelles la bourgeoisie actuelle précisément recrute ses petits cadres dans diverses classes — passant aisément par les profits et pertes la fraction de ces subsides qui sert quelque temps à l'entretien de gens qui cesseront de suivre la filière —, le pro-situ en vient à penser secrètement que la société présente devrait bien le faire vivre assez richement, quoiqu'il soit sans travail, sans argent et sans talent, du seul fait qu'il s'est déclaré un pur révolutionnaire. Et il croit en outre se faire reconnaître comme révolutionnaire parce qu'il a déclaré qu'il l'était à l'état pur. Ces illusions passeront vite : leur durée est limitée aux deux ou trois années pendant lesquelles les pro-situs peuvent croire que quelque miracle économique les sauvera, ils ne savent comment, en tant que privilégiés. Bien peu auront l'énergie, et les capacités, pour attendre ainsi l'accomplissement de la révolution, qui elle-même ne manquerait pas de les décevoir partiellement. Ils iront au travail. Certains seront cadres et la plupart seront des travailleurs mal payés. Beaucoup de ceux-ci se résigneront. D'autres deviendront des travailleurs révolutionnaires.

39

Au moment où l'I.S. devait critiquer quelques aspects de son propre succès, qui en même temps lui permettait et l'obligeait d'aller plus loin, elle se trouvait être particulièrement mal composée, et peu apte à l'autocritique. Beaucoup de ses membres se

découvraient incapables même de prendre part personnellement à la simple continuation de ses activités précédentes : ils étaient donc davantage portés à trouver bien belles les réalisations passées, qui déjà leur étaient inaccessibles, plutôt qu'à s'assigner, dans le dépassement, des tâches encore plus difficiles. Il avait fallu, à partir de 1967, s'employer en priorité à être présents dans divers pays où commençait la subversion pratique qui recherchait notre théorie, et notamment, à partir de l'automne de 1968, nous avions agi pour rendre aussi connues à l'étranger qu'elles l'étaient en France l'expérience et les principales conclusions du mouvement des occupations^(q). Cette période avait augmenté le nombre des membres de l'I.S., mais nullement leur qualité. À partir de 1970, l'essentiel de cette tâche se trouvait heureusement repris, et fort étendu, par des éléments révolutionnaires autonomes. Les partisans de l'I.S. se sont trouvés, presque partout, là où commençaient les luttes ouvrières autonomes et extrémistes, dans les pays qui sont justement les plus agités. Il restait cependant aux membres de l'I.S. à assumer la responsabilité de la position de l'I.S. elle-même ; et à tirer les conclusions nécessaires de la nouvelle époque.

q. « L'observateur ne peut qu'être frappé de la rapidité avec laquelle la contagion s'est propagée dans toute l'Université et en général dans les milieux de la jeunesse non universitaire. Il semble donc que les mots d'ordre lancés par la petite minorité de révolutionnaires authentiques aient remué je ne sais quoi d'indéfinissable dans l'âme de la nouvelle génération. [...] Il faut souligner ce fait : nous voyons réapparaître, comme il y a cinquante ans, des groupes de jeunes gens qui se consacrent entièrement à la cause révolutionnaire, qui savent attendre selon une technique éprouvée les moments favorables pour déclencher ou durcir des troubles dont ils restent les maîtres, pour retourner ensuite à la clandestinité, continuer le travail de sape et préparer d'autres bouleversements sporadiques ou prolongés suivant le cas, afin de désorganiser lentement l'édifice social. »

Julien Freund, *Guerres et Paix* (n° 4, 1968).

Beaucoup de membres de l'I.S. n'avaient d'aucune manière connu le temps où nous disions que « de curieux émissaires voyagent à travers l'Europe, et plus loin ; se rencontrent, porteurs d'incroyables instructions » (*I.S.*, n° 5, décembre 1960). À présent que de telles instructions ne sont plus incroyables, mais deviennent plus complexes et plus précises, ces camarades échouaient dans presque toutes les circonstances où il leur fallait les formuler ou les soutenir ; et plusieurs préféraient même ne pas s'y risquer. À côté de ceux qui, en fait, n'étaient jamais réellement entrés dans l'I.S., deux ou trois autres qui avaient eu quelque mérite dans des années plus pauvres mais plus calmes, tout à fait usés par l'apparition même de l'époque qu'ils avaient souhaitée, étaient en fait sortis de l'I.S., mais sans vouloir en convenir. On devait constater alors que plusieurs situationnistes n'imaginaient même pas ce que ce pouvait être qu'introduire des idées nouvelles dans la pratique, et réciproquement de réécrire les théories à l'aide des faits ; et c'était pourtant cela que l'I.S. avait accompli.

Que certains des premiers situationnistes aient su penser, aient su prendre des risques et aient su vivre, ou que, parmi tant qui ont disparu, plusieurs aient fini par le suicide ou dans les asiles psychiatriques, voilà ce qui ne pouvait certes pas conférer *héréditairement* à chacun des derniers venus le courage, l'originalité ou le sens de l'aventure. L'idylle plus ou moins vaneigemiste — *Et in Arca-*

dia situ ego — couvrait d'une sorte de formalisme juridique de l'égalité abstraite la vie de ceux qui n'ont prouvé leur qualité ni dans la participation à l'I.S. ni dans rien de leur existence personnelle. En reprenant cette conception *encore bourgeoise* de la révolution, ils n'étaient que *les citoyens de l'I.S.* C'étaient en réalité, dans toutes les circonstances de leur vie, les hommes *de l'approbation* ; étant dans l'I.S., ils ont cru se sauver en plaçant tout sous le beau signe de la négation historique ; mais cette négation même, ils s'étaient contentés de l'approuver doucement. Ceux qui ne disaient jamais « je » et « tu », mais toujours « nous » et « on », se trouvaient souvent au-dessous même du militantisme politique, alors que l'I.S. avait été, dès l'origine, un projet beaucoup plus vaste et profond qu'un mouvement révolutionnaire simplement politique. Deux miracles coïncidaient, qui leur semblaient dus par l'ordre du monde à leur atonie discrète, mais fière : l'I.S. parlait, et l'histoire la confirmait. L'I.S. devait être tout pour ceux qui n'y faisaient rien ; et qui même ailleurs n'arrivaient pas à grand-chose. Ainsi des carences fort diverses, et même opposées, s'appuyaient réciproquement dans l'unité contemplative fondée sur l'excellence de l'I.S. ; et celle-ci était censée garantir aussi l'excellence de ce qui était le plus apparemment médiocre dans le reste de leur existence⁽⁷⁾. Les plus mornes

r. « Les excès, admiratifs ou subséquemment hostiles, de tous ceux qui parlent de nous en spectateurs intempestivement passionnés ne doivent pas trouver leur répondant dans une "situvantardise" qui, parmi nous, aiderait à faire croire que les situationnistes sont des merveilles possédant effectivement tous dans leur vie ce qu'ils ont énoncé, ou simplement admis, en tant que théorie et programme révolutionnaires. [...] Les situationnistes n'ont pas de monopole à défendre, ni de récompense à escompter. Une tâche, qui nous convenait, a été entreprise, maintenue bon an mal an et, dans l'ensemble, correctement, avec ce qui se trouvait là. »

Guy Debord, note ajoutée à « La question de l'organisation

parlaient de jeu, les plus résignés parlaient de passion. L'appartenance, même contemplative, à l'I.S. devait suffire à prouver tout cela, dont autrement personne n'aurait eu l'idée de les créditer. Quoique beaucoup d'observateurs, policiers ou autres, dénonçant la présence directe de l'I.S. dans cent entreprises d'agitation qui se développent fort bien toutes seules à travers le monde, aient pu donner l'impression que tous les membres de l'I.S. travaillaient vingt heures par jour à révolutionner la planète, nous devons souligner la fausseté de cette image. L'histoire enregistrera au contraire la significative *économie des forces* par laquelle l'I.S. a su faire ce qu'elle a fait. De sorte que, lorsque nous disons que certains situationnistes en faisaient vraiment trop peu, il faut comprendre que ceux-là ne faisaient littéralement presque rien. Ajoutons un fait notable, qui vérifie bien l'existence dialectique de l'I.S. : il n'y eut aucune sorte d'opposition entre des théoriciens et des praticiens, de la révolution ou de n'importe quoi d'autre. Les meilleurs théoriciens parmi nous ont toujours été les meilleurs dans la pratique, et ceux qui faisaient la plus triste figure comme théoriciens étaient également les plus démunis devant toute question pratique.

42

Les contemplatifs dans l'I.S. étaient les pro-situs *achevés*, car ils voyaient leur activité imaginaire confirmée par l'I.S. et par l'histoire. L'analyse que nous avons faite du pro-situ, *et de sa position sociale*, s'applique pleinement à eux, et pour les

pour l'I.S. » (*Internationale Situationniste*, n° 12, septembre 1969).

mêmes raisons : l'idéologie de l'I.S. est portée par tous ceux qui n'ont pas su conduire eux-mêmes la théorie et la pratique de l'I.S. Les « garnautins » exclus en 1967 avaient représenté le premier cas du phénomène pro-situ dans l'I.S. même ; mais il s'était encore étendu par la suite. À l'inquiétude envieuse du pro-situ vulgaire, nos contemplatifs substituaient apparemment la jouissance paisible. Mais l'expérience de leur propre inexistence, entrant en contradiction avec les exigences d'activité historique qui sont dans l'I.S. — non seulement dans son passé, mais multipliées par l'extension des luttes actuelles —, causait leur dissimulation anxieuse ; les amenait à être encore plus mal à l'aise que les pro-situs extérieurs. Le rapport hiérarchique qui existait dans l'I.S. était d'un type nouveau, *inversé* : ceux qui le subissaient le dissimulaient. Ils espéraient, dans la crainte et le tremblement devant sa fin qui menaçait, le faire durer autant que possible, dans la fausse étourderie et la pseudo-innocence, car plusieurs croyaient aussi sentir venir le temps de quelques récompenses historiques ; et ils ne les ont pas eues.

43

Nous étions là pour combattre le spectacle, non pour le gouverner. Les plus rusés des contemplatifs croyaient sans doute que l'attachement de tous envers l'I.S. exigerait que l'on ménageât leur nombre ou, dans un ou deux cas, leur réputation. Là comme ailleurs, ils se sont trompés. Ce « patriotisme de parti » n'a pas de base dans l'action révolutionnaire réelle de l'I.S. — « Les situationnistes ne forment pas un parti distinct. [...] Ils n'ont pas d'intérêts séparés de ceux du prolétariat tout

entier », *Avviso al proletariato italiano sulle possibilità presenti della rivoluzione sociale*, 19 novembre 1969 —, et l'I.S. n'a jamais été quelque chose qu'il faille ménager^(s) ; et d'autant moins encore dans l'époque présente. Les situationnistes se sont librement donné, dans un siècle très âpre, une règle du jeu très dure ; et ils l'ont normalement subie. Il fallait donc chasser ces bouches inutiles, qui ne savaient parler que pour mentir sur ce qu'elles étaient et pour réitérer des promesses glorieuses sur ce qu'elles ne pourraient jamais être.

44

S'il est arrivé à l'I.S. d'être contemplée comme l'organisation révolutionnaire en soi, possédant l'existence fantomatique de la pure idée de l'organisation, et devenant pour beaucoup de ses membres une entité extérieure, à la fois distincte de ce que l'I.S. avait effectivement accompli et distincte de leur non-accomplissement personnel, mais couvrant de très haut ces réalités contradictoires, c'est évidemment parce que de tels contemplatifs n'avaient pas compris, ni voulu savoir, ce que peut être une organisation révolutionnaire, et même pas ce qu'avait pu être *la leur*. Cette incompréhension est elle-même produite par l'incapacité

s. « La théorie devient la connaissance permanente de la misère secrète, du secret de la misère. Elle est donc aussi bien pour elle-même la cessation de l'effet de spectacle. [...] La théorie, quand elle existe, est donc certaine de ne pas se tromper. C'est un sujet vide d'erreur. Rien ne l'abuse. La totalité est son unique objet. La théorie connaît la misère comme secrètement publique. Elle connaît la publicité secrète de la misère. Tous les espoirs lui sont permis. La lutte de classe existe. »

Jean-Pierre Voyer, *Reich, mode d'emploi* (Éditions Champ Libre, Paris, 1971).

de penser et d'agir dans l'histoire, et par le défaitisme individuel qui reconnaît honteusement une telle incapacité et voudrait, non la surmonter, mais la dissimuler. Ceux qui, au lieu d'affirmer et de développer leurs personnalités réelles dans la critique et la décision sur ce que l'organisation à tout moment fait et pourrait faire, choisissaient paresseusement l'approbation systématique n'ont rien voulu d'autre que cacher cette extériorité par leur identification imaginaire au résultat.

45

L'ignorance sur l'organisation est l'ignorance centrale sur la praxis ; et quand elle est ignorance *voulue*, elle n'exprime que l'intention peureuse de se tenir en dehors de la lutte historique, tout en affectant, pour les dimanches et les jours de congé, d'aller se promener à côté en spectateurs avertis et exigeants. L'erreur sur l'organisation est *l'erreur pratique centrale*. Si elle est volontaire, elle vise à utiliser les masses. Sinon, elle est au moins l'erreur complète sur les conditions de la pratique historique. Elle est donc erreur fondamentale dans la théorie même de la révolution.

46

La théorie de la révolution ne relève certainement pas du seul domaine des connaissances proprement scientifiques, et moins encore de la construction d'une œuvre spéculative, ou de l'esthétique du discours incendiaire qui se contemple lui-même à ses propres lueurs lyriques, et trouve

qu'il fait déjà plus chaud. Cette théorie n'a d'existence effective que par sa victoire pratique : ici, « il faut que les grandes pensées soient suivies de grands effets ; il faut qu'elles soient comme la lumière du soleil, qui produit ce qu'elle éclaire ». La théorie révolutionnaire est le domaine du danger, le domaine de l'incertitude ; elle est interdite à des gens qui veulent les certitudes somnifères de l'idéologie, y compris même la certitude officielle d'être les fermes ennemis de toute idéologie. La révolution dont il s'agit est une forme des rapports humains. Elle fait partie de l'existence sociale. Elle est un conflit entre des intérêts universels concernant la totalité de la pratique sociale, et c'est seulement en cela qu'elle diffère des autres conflits. Les lois du conflit sont ses lois, la guerre est son chemin, et ses opérations sont davantage comparables à un art qu'à une recherche scientifique ou à un recensement des bonnes intentions. La théorie de la révolution est jugée sur ce seul critère que son *savoir* doit devenir un *pouvoir*.

47

L'organisation révolutionnaire de l'époque prolétarienne est définie par les différents moments de la lutte où, chaque fois, il lui faut réussir ; et il lui faut aussi, dans chacun de ces moments, réussir à ne pas devenir un *pouvoir séparé*. On ne peut parler d'elle en faisant abstraction des forces qu'elle met en jeu ici et maintenant, ni de l'action réciproque de ses ennemis. Chaque fois qu'elle sait agir, elle unit la pratique et la théorie, qui constamment procèdent l'une de l'autre, mais jamais elle ne croit pouvoir accomplir ceci par la simple proclamation volontariste de la nécessité de leur fusion totale.

Quand la révolution est encore très loin, la tâche difficile de l'organisation révolutionnaire est surtout *la pratique de la théorie*. Quand la révolution commence, sa tâche difficile est, de plus en plus, *la théorie de la pratique* ; mais l'organisation révolutionnaire alors a revêtu une tout autre figure. Là, peu d'individus sont *d'avant-garde*, et ils doivent le prouver par la cohérence de leur projet général, et par la pratique qui leur permet de le connaître et de le communiquer ; ici des masses de travailleurs sont *de leur temps*, et doivent s'y maintenir comme ses seuls possesseurs en maîtrisant l'emploi de la totalité de leurs armes théoriques et pratiques, et notamment en refusant toute délégation de pouvoir à une avant-garde séparée. Là une dizaine d'hommes efficaces peuvent suffire au commencement de l'auto-explication d'une époque qui contient en elle une révolution qu'elle ne connaît pas encore, et qui partout lui semble absente et impossible ; ici, il faut que la grande majorité de la classe prolétarienne tienne et exerce tous les pouvoirs en s'organisant en assemblées permanentes délibératives et exécutives, qui nulle part ne laissent rien subsister de la forme du vieux monde et des forces qui le défendent.

48

Là où elles s'organisent comme la forme même de la société en révolution, les assemblées prolétaires sont égalitaires, non parce que tous les individus s'y retrouveraient au même degré d'intelligence historique ; mais *parce qu'ensemble ils ont effectivement tout à faire*, et parce qu'ils en ont ensemble tous les moyens. La stratégie totale de chaque moment est leur expérience directe : ils ont

à y engager toutes leurs forces et à en supporter immédiatement tous les risques. Dans les succès et les échecs de l'entreprise commune concrète où ils ont été contraints de mettre en jeu toute leur vie, l'intelligence historique se montre à eux tous.

49

L'I.S. ne s'est jamais présentée comme un modèle de l'organisation révolutionnaire, mais comme une organisation déterminée, qui s'est employée dans une époque précise à des tâches précises ; et même en ceci elle n'a pas su dire tout ce qu'elle était, et n'a pas su être tout ce qu'elle a dit. Les erreurs organisationnelles de l'I.S. *dans ses propres tâches concrètes* ont été causées par les insuffisances objectives de l'époque précédente, et aussi par des insuffisances subjectives dans notre compréhension des tâches d'une telle époque, des limites rencontrées, et des *compensations* que beaucoup d'individus se créent à mi-chemin de ce qu'ils voudraient et de ce qu'ils peuvent faire. L'I.S., qui a compris l'histoire mieux que personne dans une époque anti-historique, a cependant encore *trop peu compris l'histoire*.

50

L'I.S. a toujours été anti-hiérarchique, mais n'a presque jamais su être égalitaire. Elle a eu raison de soutenir un programme organisationnel anti-hiérarchique, et de suivre constamment elle-même des règles formellement égalitaires, par lesquelles tous ses membres se voyaient reconnaître un droit égal à

la décision, et se trouvaient même vivement pressés d'utiliser ce droit en pratique ; mais elle a eu grandement tort de ne pas *mieux voir* et de ne pas *mieux dire* les obstacles, partiellement inévitables et partiellement circonstanciels, qu'elle a rencontrés en ce domaine.

51

Le péril hiérarchique, qui est nécessairement présent dans toute réelle avant-garde, a sa véritable mesure historique dans le rapport d'une organisation avec l'extérieur, avec les individus ou les masses que cette organisation peut diriger ou manipuler. Sur ce point l'I.S. a réussi à ne devenir d'aucune façon un pouvoir : en laissant au-dehors, en contraignant bien souvent à l'autonomie, des centaines de ses partisans déclarés ou virtuels. L'I.S., on le sait, n'a jamais voulu admettre qu'un très petit nombre d'individus. L'histoire a montré que ceci n'a pas suffi à garantir chez tous ses membres, au stade d'une action si avancée, « la participation à sa démocratie totale [...], la reconnaissance et l'auto-appropriation par tous [...] de la *cohérence de sa critique* [...] dans la théorie critique proprement dite, et dans le rapport entre cette théorie et l'activité pratique » (*Définition minimum des organisations révolutionnaires*, adoptée par la VII^e Conférence de l'I.S., juillet 1966). Mais cette limitation devait bien davantage servir à garantir l'I.S. contre les diverses possibilités du *commandement* qu'une organisation révolutionnaire, *quand elle réussit*, peut exercer à l'extérieur. Ce n'est donc pas tant parce que l'I.S. est anti-hiérarchique qu'elle devait se limiter à un très petit nombre d'individus supposés égaux ; c'est bien plutôt

parce que l'I.S. n'a voulu engager directement dans son action rien de plus que ce très petit nombre qu'elle a été effectivement anti-hiérarchique pour l'essentiel de sa stratégie.

52

Quant à l'inégalité qui s'est manifestée si souvent dans l'I.S., et plus que jamais quand elle a entraîné sa récente épuration, d'une part elle retombe dans l'anecdotique, puisque les situationnistes acceptant en fait une position hiérarchique se trouvaient être justement les plus faibles : en découvrant en pratique leur néant, nous avons encore une fois combattu le mythe triomphaliste de l'I.S., et confirmé sa vérité. D'autre part, il faut en tirer une leçon qui s'applique généralement aux périodes d'activités avant-gardistes — dont nous commençons seulement à sortir —, périodes où les révolutionnaires se trouvent obligés, même s'ils veulent l'ignorer, de jouer avec le feu de la hiérarchie, et n'ont pas tous, comme l'I.S. l'a eue, la force de ne pas s'y brûler : *la théorie historique n'est pas le lieu de l'égalité*, les périodes de communauté égale y sont les pages blanches.

53

Désormais, les situationnistes sont partout, et leur tâche est partout. Tous ceux qui pensent l'être ont simplement à faire la preuve de « la vérité, c'est-à-dire la réalité et la puissance, la matérialité » de leur pensée, devant l'ensemble du mouvement révolutionnaire prolétarien, partout où il

commence à créer son Internationale ; et non plus seulement devant l'I.S. Nous n'avons plus, quant à nous, à *garantir* d'aucune manière que tels individus sont ou ne sont pas des situationnistes ; car nous n'en avons *plus besoin*, et nous n'en avons jamais eu le goût. Mais l'histoire est un juge plus sévère encore que l'I.S. Nous pouvons par contre garantir que ne sont plus situationnistes ceux qui ont été contraints de quitter l'I.S. sans y avoir trouvé ce qu'ils avaient longuement assuré y trouver — la réalisation révolutionnaire d'eux-mêmes —, et qui n'y ont donc bien normalement trouvé que le bâton pour se faire battre. Le terme même de « situationniste » n'a été employé par nous que pour *faire passer*, dans la reprise de la guerre sociale, un certain nombre de perspectives et de thèses : maintenant que cela est fait, cette étiquette situationniste, dans un temps qui a encore besoin d'étiquettes, pourra bien rester à la révolution d'une époque, mais d'une tout autre manière. Comment, en outre, un certain nombre de situationnistes pourront être amenés à s'associer directement entre eux — et d'abord pour cette tâche actuelle de passer de la première période des nouveaux slogans révolutionnaires repris par les masses à la compréhension historique de l'ensemble de la théorie, et à son développement nécessaire —, voilà ce que les modalités de la lutte pratique, et nul apriorisme organisationnel, détermineront.

Les premiers révolutionnaires qui ont consacré des écrits intelligents à la récente crise dans l'I.S., et se sont le mieux approchés d'une compréhension

de son sens historique, ont jusqu'ici négligé une dimension fondamentale de l'aspect pratique de la question : l'I.S. détient effectivement, à cause de tout ce qu'elle a fait, une certaine puissance pratique, qu'elle n'a jamais utilisée que pour son auto-défense, mais qui pouvait évidemment, en tombant en d'autres mains, devenir néfaste à notre projet. Appliquer à l'I.S. la critique qu'elle avait si justement appliquée au vieux monde, ceci non plus n'est pas seulement affaire de théorie, sur un terrain où notre théorie d'ailleurs ne trouvait pas d'adversaires : c'est une activité critico-pratique précise, que nous avons menée en *cassant* l'I.S. Un très petit nombre d'arrivistes, par exemple, en s'assurant la fidélité routinière de quelques camarades honnêtes mais portés par leur faiblesse même à se montrer peu clairvoyants et peu exigeants, eût pu s'essayer à garder quelque temps le contrôle de l'I.S., au moins comme objet d'un *prestige négociable*. Ceux qui partout ailleurs sont si désarmés et si dénués d'importance avaient là leur seule arme et leur seule importance. Ce n'était que la conscience de l'excès de leur incapacité qui les retenait de s'en servir ; mais ils pouvaient s'y sentir en fin de compte contraints.

55

Le débat d'orientation de l'année 1970, aussi bien que les questions pratiques qu'il fallut résoudre simultanément, avait montré que la critique de l'I.S., qui chez tous rencontrait une immédiate approbation de principe, ne pouvait devenir critique réelle qu'en allant jusqu'à la rupture pratique, car la contradiction absolue entre l'accord toujours réaffirmé et la paralysie de beaucoup dans

la pratique — y compris la plus minime pratique de la théorie — était le centre même de cette critique. Jamais dans l'I.S. une rupture n'avait été si prévisible. Et cette rupture était donc devenue urgente. Au long du développement de ce débat, ceux qui constituaient la majorité alors existante des membres de l'I.S. — majorité d'ailleurs informe, sans unité, sans action et sans perspective avouable — s'étaient vus fort maltraités par une extrême minorité ; et à juste raison. Il n'avait plus été possible, sans mentir, d'accorder encore quelques égards à ces gens. Et l'on sait bien que « les hommes doivent être traités avec beaucoup d'égards, ou éliminés, parce qu'ils se vengent des offenses légères, et des graves, ils ne le peuvent plus ».

56

Il a suffi alors de déclarer qu'une scission était devenue nécessaire. Chacun dut choisir son camp ; et chacun d'ailleurs eut sa chance, puisque la question à résoudre était infiniment plus profonde que l'éclatante insuffisance de tel ou tel camarade. Le fait que cette scission forcée n'ait produit *de l'autre côté* aucun scissionniste qui puisse se soutenir ne change en rien son caractère de scission véritable ; mais en confirme le contenu même. Dans l'I.S., à mesure que le nombre se rétrécissait, les capacités de manœuvre de tous ceux qui eussent aimé garder quelque chose du *statu quo* diminuaient. Le fait même que cette scission ait eu pour programme d'interdire le confort précédent des « situationnistes » qui n'accomplissaient rien de ce qu'ils affirmaient ou contresignaient rendait toujours plus impossible aux autres de persévérer dans le même

mode du *bluff* sans que les conclusions en fussent aussitôt tirées. Ceux qui n'ont pas les moyens de lutter pour ce qu'ils veulent ou contre ce qu'ils ne veulent pas, ceux-là ne peuvent faire nombre que peu de temps.

57

Au contraire des précédentes épurations qui, dans des circonstances historiques moins favorables, devaient viser à renforcer l'I.S. et l'ont chaque fois renforcée, celle-ci visait à *l'affaiblir*. Il n'est point de sauveur suprême : c'est à nous qu'il incombait, encore une fois, de le montrer. La méthode et les buts de cette épuration ont été naturellement approuvés par les éléments révolutionnaires extérieurs avec lesquels nous étions en contact, sans aucune exception. On comprendra vite que ce qu'a fait l'I.S. dans la récente période où elle a gardé un relatif silence, et qui est expliqué dans les présentes thèses, constitue une de ses plus importantes contributions au mouvement révolutionnaire. Jamais on ne nous a vus mêlés aux affaires, aux rivalités et aux fréquentations, des politiciens les plus gauchistes ou de l'intelligentsia la plus avancée. Et maintenant que nous pouvons nous flatter d'avoir acquis parmi cette canaille la plus révoltante célébrité, nous allons devenir *encore plus inaccessibles*, encore plus clandestins. Plus nos thèses seront fameuses, plus nous serons nous-mêmes obscurs.

58

La véritable scission dans l'I.S. a été celle-là même qui doit maintenant s'opérer dans le vaste et

informe mouvement de contestation actuel : la scission entre, d'une part, toute la réalité révolutionnaire de l'époque et, d'autre part, toutes les illusions à son propos.

59

Loin de prétendre rejeter sur d'autres toute la responsabilité des défauts de l'I.S., ou les expliquer par des particularités psychologiques de quelques situationnistes malheureux, nous acceptons au contraire ces défauts comme ayant fait aussi partie de l'opération historique que l'I.S. a menée. Le jeu n'était pas ailleurs. Qui crée l'I.S., qui crée des situationnistes, a dû aussi créer leurs défauts. Qui aide l'époque à découvrir ce qu'elle peut n'est pas plus abrité des tares du présent qu'innocent de ce qui pourra advenir de plus funeste. Nous reconnaissons toute la réalité de l'I.S. et, en somme, nous nous réjouissons qu'elle soit cela.

60

Que l'on cesse de nous admirer comme si nous pouvions être supérieurs à notre temps ; et que l'époque se terrifie elle-même en s'admirant *pour ce qu'elle est*.

Qui considère la vie de l'I.S. y trouve l'histoire de la révolution. Rien n'a pu la rendre mauvaise.

Guy Debord, Gianfranco Sanguinetti*

* Cosignature voulue par Guy Debord, en hommage à Gianfranco Sanguinetti expulsé de France par décret du ministre de l'Intérieur, le 21 juillet 1971. (*N.d.E.*)

Annexes

1. Notes pour servir à l'histoire de l'I.S. de 1969 à 1971

« Les individus sont tels qu'ils manifestent leur vie. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien par ce qu'ils produisent que par la manière dont ils le produisent. »

Idéologie allemande.

« L'on a plus de peine, dans les partis, à vivre avec ceux qui en sont qu'à agir contre ceux qui y sont opposés. »

Cardinal de Retz, Mémoires.

Les *Thèses sur l'I.S. et son temps* rapportent ce que l'I.S. a fait depuis 1969, et toutes les raisons de ce qu'elle a fait. Il suffira d'ajouter ici quelques informations succinctes sur les principales circonstances qui se rencontraient dans la même période ; et sur ce que devinrent quelques individus.

Un mois environ avant la parution du numéro 12 de la revue française, le 28 juillet 1969, Debord annonça, par une lettre adressée à toutes les sections de l'I.S., qu'il cesserait après ce numéro d'« assumer la responsabilité, tant légale que rédactionnelle », de la direction de cette revue. Il

évoquait « le vieux principe révolutionnaire de la rotation des tâches », en lui accordant « d'autant plus de poids en la circonstance que plusieurs textes de l'I.S. ont grandement mis l'accent sur la cohérence et les capacités suffisantes de tous ses membres ». Or, une telle satisfaction affichée paraissait assez démentie par le fait qu'à mesure que le nombre des membres de la section française augmentait, ceux-ci avaient étrangement pris l'habitude d'abandonner à Debord le soin de réaliser une part toujours plus importante des récents numéros. Un comité de rédaction fut peu après élu sans peine pour produire plus collectivement un prochain numéro ; tous convenant que celui-ci devrait en outre apporter un renouvellement de la forme et du contenu de cette revue, pour l'adapter à des conditions d'activité devenues plus complexes et plus avancées. Ainsi, ce premier symptôme d'une crise vers laquelle courait l'I.S. passa presque inaperçu, dans le climat d'une euphorie qui, chez plusieurs camarades, était réelle ; et chez d'autres, simulée.

La Conférence de Venise constitua un second symptôme, plus manifeste et plus pesant. La VIII^e Conférence de l'I.S. se tint à Venise du 25 septembre au 1^{er} octobre 1969, dans un bâtiment très bien choisi du quartier populaire de la Giudecca. Elle fut constamment environnée et surveillée par un grand nombre de mouchards, italiens ou délégués par d'autres polices. Une part de cette Conférence sut formuler de bonnes analyses sur la politique révolutionnaire en Europe et en Amérique ; et notamment prévoir le développement de la crise sociale italienne dans les prochains mois, ainsi que les interventions que nous aurions à y faire. Mais, si un tel débat montrait certainement à l'œuvre le groupement politique le plus extrémiste,

et le mieux informé, existant alors dans le monde, les meilleurs aspects de ce que signifiait aussi l'I.S. en tant que théorie fondamentale, critique et création dans l'ensemble de la vie, ou simplement capacité de dialogue réel entre individus autonomes — « association où le libre épanouissement de chacun est la condition du libre épanouissement de tous » —, s'y montraient complètement absents. L'esprit « pro-situ » se manifesta à Venise d'une manière grandiose. Tandis que systématiquement quelques camarades imitaient de Vaneigem le silence prudent, la moitié des participants usèrent les trois quarts du temps à redire avec la plus grande fermeté les mêmes vagues généralités que venait d'affirmer chaque précédent orateur ; et le tout était traduit à mesure en anglais, en allemand, en italien et en français. Chacun de ces éloquents camarades n'avait évidemment que le but de souligner qu'il était tout autant situationniste qu'un autre ; en quelque sorte donc de justifier sa présence dans cette Conférence, comme s'il avait pu s'y trouver par hasard, mais aussi bien comme si une ultérieure justification plus historique n'était pas abandonnée dans la seule poursuite de cette reconnaissance formelle qui eût dû être considérée comme déjà assurée. Bref, les situationnistes étaient là dix-huit, qui avaient de l'esprit comme quatre.

Après Venise, le comité de rédaction français, composé de Beaulieu, Riesel, Sébastiani et Viénet, ne réussit pas, pendant plus d'une année, à produire même quinze lignes utilisables. Non que leurs écrits fussent jamais repoussés par d'autres ; tout simplement, ils ne pouvaient rien écrire qui les satisfasse eux-mêmes. Et sur ce point il faut reconnaître qu'ils se montraient lucides.

Mustapha Khayati, qui avait compté parmi les camarades les plus intelligents et efficaces des années récentes de l'I.S., avait présenté sa démission à la Conférence de Venise, qui l'accepta, tout en exprimant un désaccord profond sur ses perspectives ultérieures. Il s'était imprudemment engagé deux mois plus tôt dans une participation aux activités du Front Populaire Démocratique de Libération Palestinien, au sein duquel il croyait discerner une fraction prolétarienne révolutionnaire ; et l'on sait que l'I.S. ne peut admettre une double appartenance qui friserait aussitôt la manipulation. Khayati montra par la suite, en Jordanie, qu'il était un révolutionnaire moins sûr quand il se trouvait isolé, dans une position à vrai dire presque désespérée mais où il s'était mis lui-même, que lorsqu'il était bien accompagné. La fraction prolétarienne du F.P.D.L.P. et la moindre expression même de ses perspectives autonomes n'avaient existé que dans l'imagination bien intentionnée de Khayati, qui se retrouvait siégeant dans la simple direction de cette misère gauchiste sous-développée. Toutes les organisations palestiniennes étaient armées et jouissaient en Jordanie d'une situation de double pouvoir, mais celui-ci se présentait exactement au niveau des conditions locales. Tout le ridicule des États arabes impuissants, divisés, et accumulant les tartarinades sur leur unité, se retrouvait en concentré dans les pseudo-appareils étatiques embryonnaires qui se partageaient la partie du territoire jordanien qui avait peu à peu échappé à l'État de Hussein. Un double pouvoir ne peut jamais durer, mais cependant aucune des organisations palestiniennes ne voulait renverser Hussein, et ainsi toutes renonçaient à leur seule faible chance de vaincre, en ne voulant même pas voir que c'était la dernière heure pour tout risquer : car chacune d'elles craignait que l'opération ne profitât

à telle organisation rivale et à son État arabe protecteur. Il était donc parfaitement évident que Hussein détruirait les organisations palestiniennes. Il fallait être prisonnier d'une véritable hystérie idéologique pour ne pas constater que peu de chefs d'État ont su constamment faire preuve d'autant de fermeté que le roi Hussein pour se maintenir coûte que coûte au pouvoir, dans les conditions les plus difficiles ; et qu'il dispose de l'armée la plus solide et la plus fidèle de tous les pays arabes (ce qui, certes, n'est pas beaucoup dire ; mais c'était bien assez pour abattre les malheureux Palestiniens obéissant militairement à de tels stratèges). Khayati ne pouvait ignorer tout cela ; mais il n'a littéralement rien su en dire, sous aucune forme. Pourtant, la boukha était tirée, il fallait la boire. Puisque les éléments révolutionnaires palestiniens avaient mérité l'adhésion de Khayati, ils méritaient aussi qu'il soutînt devant eux une perspective minimum, et qu'il les mît en garde. Il s'est contenté de revenir en Europe fort déçu, avant l'inévitable répression. Sans doute a-t-il fait paraître depuis, le 1^{er} août 1970, en compagnie de Lafif Lakhdar, vingt-quatre thèses, du reste très insuffisantes, intitulées *En attendant le massacre*. Mais ces thèses, publiées dans le journal trotskiste *An Nidhal*, sont en fait écrites après le massacre, qui avait commencé avant l'été et n'avait plus qu'à être parachevé à l'automne. Ainsi donc Khayati disparut définitivement de l'I.S. ; et en sortant il ne s'est certes pas rapproché de la praxis révolutionnaire, et ne nous a pas donné lieu de nous féliciter de la maîtrise que peuvent y déployer des camarades qui ont été formés par l'I.S.

La section italienne de l'I.S. réussit beaucoup mieux dans des circonstances pratiques presque aussi dangereuses ; notamment en réussissant à échapper à la police qui faisait mine de la recher-

cher après l'explosion des bombes que les services de protection de l'État italien ont utilisées, en décembre 1969, pour briser ou retarder le mouvement des grèves sauvages qui en venait à ce moment à constituer une menace de subversion immédiate de la société. Elle sut également aussitôt publier et diffuser clandestinement le tract *Il Reichstag brucia ?* qui, plusieurs mois avant les premiers timides doutes avancés par les gauchistes italiens, révélait l'essentiel de cette manœuvre. La Conférence de Venise avait fort bien vu venir les troubles du trimestre suivant, et avait même arrêté d'avance l'envoi, en renfort de la section italienne, de quelques « aventuriers français, tous gens d'élite et d'escarmouche », pour réemployer l'expression du Loyal Serviteur au temps d'autres guerres d'Italie. Cependant, cette fois, ce fut l'État qui sut ressaisir hardiment l'initiative (donnant un exemple de ce qui pourra aisément se reproduire ailleurs) ; et ce furent les camarades italiens qui durent pour quelque temps s'exiler en France.

L'ensemble des faits ci-dessus évoqués nous mena à entreprendre, au commencement de 1970, un débat d'orientation qui devait décider de ce que l'I.S. avait désormais à faire, et surtout examiner comment elle le faisait, et pourquoi certains n'arrivaient à rien faire. Ce débat, qui dura près d'une année, montra clairement le vide et l'abstraction des conceptions de beaucoup de situationnistes contemplatifs, et même les ruses naïves de certains d'entre eux. Quelques-uns disaient avec assurance qu'il fallait faire justement ce qu'ils ne savaient pas faire ; d'autres répétaient tranquillement divers projets qu'ils ne voulaient absolument pas entreprendre d'exécuter. (On pourra lire, à l'Institut International d'Histoire Sociale d'Amsterdam, la masse de documents inintéressants et la correspon-

dance fastidieuse qu'ont accumulés à ce moment tous ceux qui ne savaient rien faire d'autre.)

Certaines insuffisances et erreurs dans ce débat ou dans la conduite pratique entraînèrent, avant la rupture plus générale que nous avons entamée en novembre 1970, le retranchement d'un certain nombre de membres de l'I.S. Successivement et sur cinq affaires distinctes, Chevalier, Chasse et Elwell, Pavan, Rothe, Salvadori furent exclus pour avoir gravement manqué aux règles organisationnelles de l'I.S. Beaulieu et Cheval durent démissionner, mais pour des motifs bien opposés : Beaulieu parce qu'on lui reprochait sa bêtise et son manque de dignité, Cheval parce qu'il avait, après une beuverie plus mal supportée que les autres, tenté de défenestrer Sébastiani, qu'il n'avait pas reconnu, et qui enfin fut obligé de se défendre (on concevra que l'I.S., justement parce qu'elle met en jeu une certaine violence, ne puisse accepter que celle-ci s'exerce, à quelque occasion que ce soit, entre ceux qui en font partie). On doit souligner en conclusion que Patrick Cheval, Eduardo Rothe et Paolo Salvadori, en dépit des regrettables incidents qui nous ont contraints de nous séparer d'eux, sont des camarades estimables qui sans doute pourront apporter quelque notable contribution à des moments ultérieurs du processus révolutionnaire de ce temps. Les autres, non.

Ces incidents, justement parce qu'ils n'avaient pas emporté que les pires, ni tous les pires, n'amélioreraient point la qualité de nos penseurs ni la verve de nos rédacteurs. Quoique tout le monde se soit toujours jeté comme un seul homme dans la condamnation des exclus, beaucoup de situationnistes continuaient à se tolérer entre eux, alors que les conditions mêmes qu'ils vivaient rendaient suspecte une telle longanimité. Malgré son urgence

reconnue, la critique des pro-situs n'avancait pas plus vite que la critique de la nouvelle époque ou l'autocritique réelle de l'I.S. Ceux de nous qui apportèrent le plus d'éléments pour ces tâches furent approuvés en principe, mais sans que rien en soit effectivement repris et employé. Pourtant on pouvait même lire dans *Informations Correspondance Ouvrières*, journal généralement plus sot et plus mensonger, ces lignes pleines de sens : « Depuis deux ans, tous les vaneigemistes ont très bien réussi à figer la lutte pour l'aventure humaine, que l'I.S. avait menée pendant quinze ans, dans une sphère donnée, et pas toute seule non plus. La lutte pour la vie quotidienne et à partir de la vie quotidienne s'est gelée en une *misérable esthétisation* de "certains" rapports, "certaines" affinités, "certains" désirs, le tout accommodé d'un certain apolitisme qui fait douter de leur désir de vivre. Quant à leurs possibilités ludiques et créatrices, il suffit d'en avoir côtoyé pour être persuadé qu'elles ne dépassent pas celles des bons vivants que nous sommes tous » (*I.C.O.*, supplément aux n^{os} 97-98, s.d.).

Depuis la Conférence de Venise, et durant toute cette crise, on s'était accordé sur le fait que l'I.S. n'accepterait pas de nouvelles adhésions avant d'avoir clairement dominé les difficultés qu'elle trouvait en elle-même. Sans doute, il eût été plus expéditif de faire entrer dans l'I.S. un certain nombre de nouveaux camarades, qui auraient immédiatement entrepris de chasser les incapables et les démodés. Cependant, ceci eût présenté le grave inconvénient de renforcer l'I.S., alors que les conclusions théoriques les plus générales que l'on pouvait déjà esquisser sur cette crise et la nouvelle époque nous menaient au contraire à la certitude qu'il convenait d'affaiblir l'I.S. En outre, une telle voie devait entraîner forcément, au moins dans un

premier stade, une certaine subordination de ces nouveaux camarades à nos perspectives, pour une lutte qui les ferait triompher parmi les situationnistes de plusieurs pays ; et nous ne voulons plus d'une telle subordination, même momentanée, maintenant que nous avons bien vu ce qu'elle est — et nous avons si bien vu cela justement parce que l'époque nous permet maintenant de nous en passer. Ces adhésions auraient donc constitué une mauvaise voie ; et pour aboutir à un résultat lui-même inopportun.

D'autre part, il était bon que l'I.S. gardât quelque temps le silence, surtout en France. D'abord pour interrompre le réflexe conditionné d'une foule spectatrice — certainement plus de la moitié de nos dizaines de milliers de lecteurs — qui n'attendait que le prochain numéro de la revue qu'elle avait pris l'habitude de consommer, afin de remettre à jour ses « connaissances » et son orthodoxie rêvée. Mais aussi parce que l'I.S. n'avait jamais rien écrit qui soit secrètement en contradiction avec ce que, dans l'ensemble, elle était. Dans le moment où l'I.S. connaissait une grande part de sa misère, mais ne l'avait pas encore surmontée, son silence a évité l'impardonnable scission entre des écrits qui tenteraient de se présenter comme partiellement ou complètement justes et les conditions réelles misérables qui resteraient incritiquées : des écrits authentiques de quelques-uns justifiant l'existence inauthentique des suiveurs silencieux. Une telle scission dissimulée ne permettrait pas de dire vraiment quelque chose de juste contre la bureaucratie chinoise ou le gauchisme américain ; tout serait affecté d'un coefficient mensonger. L'I.S. a donc maintenu sa vérité en ne disant rien qui puisse indirectement couvrir un mensonge ou une grave incertitude sur elle-même. Sans doute, beaucoup de

situationnistes voulaient poursuivre, par arrivisme ou simple vanité personnelle, le rôle glorieux d'une I.S. qui eût ajouté quelques belles pages à son style ancien, au prix de quelques demi-critiques sur le passé proche et les derniers exclus ; et présenté ainsi une amélioration ou un dépassement dont eux-mêmes n'étaient pas porteurs. Mais justement ceux qui eussent aimé maintenir ce style de publications n'étaient pas capables de les écrire. Ceux qui au contraire le pouvaient laissèrent donc les incapables s'embourber assez longtemps, simplement en prenant au mot les principes organisationnels de l'I.S. (capacités en général égales de ses membres), dont on voyait précisément qu'ils ne pouvaient plus du tout se vérifier avec ces gens, et dans de telles conditions. Ce fut la « preuve par neuf » qui montra que l'insuffisance dans la forme était identique à l'insuffisance dans le contenu. En faisant taire l'I.S. de cette manière, assez longtemps, nous avons fait apparaître — d'abord en négatif — sa crise ; et nous avons ainsi commencé d'aider la pensée et l'action de réelles forces autonomes à se libérer par elles-mêmes. À un stade ultérieur, il nous paraît encore mieux de cesser la publication d'une revue qui commençait à jouir d'un succès trop routinier. D'autres formes d'expression situationnistes sont plus adaptées à la nouvelle époque. Elles troubleront davantage les habitudes des spectateurs confortables, qui ne sauront jamais la réponse à leur attente la plus passionnée : quelle couleur métallique avait été choisie pour le n° 13 ? La revue appelée en France *Internationale Situationniste* a paru pendant onze ans (et elle a du reste pendant ce temps achevé de mettre en faillite ses deux imprimeurs successifs). Elle a dominé cette période, et elle a atteint son but. Elle a été très importante pour faire passer nos thèses dans cette époque. Les nombreux *aficionados* pro-situs, qui

ne savent pas du tout à quoi cette revue servait — et qui semblent bien incapables eux-mêmes de faire, sur la base de l'autonomie égale qu'ils proclamaient pour nous plaire, quelque chose qui soit à ce niveau —, rêvaient sans doute que l'on continuerait à leur fournir jusqu'à la fin du siècle — et pour 3 francs, « prix intéressant » — leur petite dose de « fête » intellectuelle. Eh non ! S'ils tiennent à lire de telles revues, ils devront maintenant les écrire eux-mêmes.

L'impuissance historique des situationnistes contemplatifs, placée sous la meilleure lumière expérimentale, avait à l'automne de 1970 parfaitement rejoint son concept. Ils devaient convenir qu'on ne peut faire de la théorie révolutionnaire en négligeant les fondations matérielles des rapports sociaux existants. C'est cette critique du réel capitalisme moderne qui sépare l'I.S. de tout le gauchisme, et aussi des soupirs lyriques mensongers des divers vaneigemistes. Il nous avait fallu reprendre la critique de l'économie politique en comprenant précisément et en combattant « la société du spectacle ». Et il fallait assurément continuer ceci parce que cette société, depuis 1967, a poursuivi son mouvement de décadence d'une manière accélérée. Ceux des contemplatifs qui se savaient eux-mêmes les plus minables — les Beaulieu, Riésel et Vaneigem —, et qui se consolaient en traitant parfois de haut, au nom de l'I.S., quelques individus qui étaient au-dehors mais valaient souvent beaucoup mieux qu'eux, ne pouvaient ni refuser ni exécuter ce travail ; et se trouvaient paralysés en proportion devant les plus simples activités. Pendant ce temps, l'histoire continuait, même pour nous ! Et il y avait aussi, sans arrêt, des gens à voir, des textes à lire, des lettres à écrire dans dix pays, des traductions à

faire, etc. Tous ceux qui ne pouvaient rien, ou presque rien, de tout cela — ou alors le faisaient mal — commençaient à nous fatiguer grandement par leur simple fréquentation : leur insistante et ennuyeuse présence prétendait presque capter une part du temps de ce qu'ils appelleraient nos divertissements ou débauches (réalités qui ne sont pas non plus contraires à l'esprit de l'I.S., quoique cela aussi leur soit resté qualitativement assez inaccessible). Et ils ressentaient bien de l'aigreur en ne se trouvant que trop tenus à l'écart dans la vie quotidienne, alors qu'ils y étaient plus mornes encore que dans le bavardage politique. Si « l'ennui est contre-révolutionnaire », l'I.S. le devenait à vive allure, sans susciter autant de protestations qu'on eût pu en attendre.

Le 11 novembre 1970, une tendance s'est constituée dans l'I.S. qui annonçait, dans la *Déclaration* répandue à cette date, sa volonté de « rompre complètement avec l'idéologie de l'I.S. », par « une critique radicale, c'est-à-dire *ad hominem* », en n'acceptant « aucune réponse qui soit en contradiction avec l'existence réelle de celui qui la formule », et en voulant aboutir au plus tôt à une « scission dont la discussion imminente fixera les frontières ». Cette tendance se donnait du reste pour un premier pas, et devait aussi poursuivre l'épuration dans ses propres rangs. Notre *Déclaration* eut une efficacité pratique instantanée parce qu'elle se concluait sur l'annonce que nous allions « faire connaître nos positions en dehors de l'I.S. ». La débandade des contemplatifs commença sur-le-champ.

Horelick et Verlaan, derniers restes de la section américaine, ne voulaient pas d'une scission. Mais pour éviter une scission, il faut que les deux côtés aient la même intention. Outre les fautes que l'on

pouvait relever dans leur pratique ou leurs prétentions dans nos rapports organisationnels, nous leur signifiâmes que leur participation à nos activités avaient été en tout temps trop minime pour que nous puissions continuer à nous considérer comme co-responsables de ce qu'ils feraient. Leur scission même préféra ne pas se présenter longtemps pour telle et devint, sous le titre *Create Situations*, un groupe autonome dans lequel Verlaan au moins poursuit une activité principalement consacrée à la traduction américaine des anciens textes de l'I.S.

Vaneigem au pied du mur dut montrer au public ce qu'il était devenu par le texte de sa démission (recueilli dans les annexes du présent livre), où sa maladresse est aussi frappante que son ignominie. Le pauvre enfant à qui l'on a cassé son jouet pisse un petit coup de dépit en s'en allant : l'I.S. n'était pas du tout intéressante ! Na ! Il retrouve ainsi une originalité qu'il avait bien perdue depuis un bon lustre, quoique sur une position tout à fait renversée, puisqu'il est (et précisément lui...) sans doute aujourd'hui le seul au monde à prétendre que l'on peut écarter l'inquiétant problème historique et social de l'I.S. avec un si tranquille pseudo-dédain. On comprend fort bien pourquoi Vaneigem peut maintenant se demander si l'I.S. a existé : « *The proof of the pudding is in the eating.* » Vaneigem avait écrit un livre révolutionnaire dans une certaine période, livre qu'il n'a su ni traduire en pratique ni corriger avec les progrès de l'époque révolutionnaire. En cette matière, on ne peut juger de la beauté d'un livre que par celle de la vie. Alors, de plus, qu'un livre si « subjectif » — où abondent les redondantes confidences sur lui-même et sur ce qu'il lui faut, ou lui faudrait, de plus radical — ne peut être que le couronnement d'une vie généreusement risquée et goûtée, Vaneigem n'avait que

préfacé sa vie inexistante. Maintenant, suivant son seul talent d'homme de lettres, il préface autrui. Dans un communiqué *À propos de Vaneigem*, rédigé tout de suite après par Debord et Viénet, l'I.S. l'avait publiquement sommé de désigner au moins une des « tactiques manœuvrières » qu'il prétendait avoir constatées, et qu'il aurait donc évidemment « laissées passer », pendant tout le temps qu'il était parmi nous. Le personnage a préféré avouer, par son silence, sa calomnie ; plutôt que de se risquer à la soutenir.

Il faut citer tout à fait à part le camarade Sébastiani. Il nous a adressé à ce moment deux textes successifs, d'une incontestable honnêteté. Il s'autocritiquait sur le fait qu'il avait été beaucoup trop inactif, et notamment dans l'écriture. Mais il faudrait être bien mesquin pour reprocher à Christian Sébastiani, qui, peu avant d'être dans l'I.S., fut l'auteur de plusieurs des plus belles inscriptions de mai 1968 — et qui a donc exprimé avec un mérite éminent un des aspects les plus originaux de ce moment historique —, sa paresse devant les travaux d'écriture de jours moins brûlants. Ce que nous lui reprochions, et qui devait malheureusement entraîner la fin de notre collaboration, c'est qu'il ne s'était pas vraiment employé, comme il le devait, à gérer lui-même l'I.S. ; et que même au bout de cette crise, il n'a pas semblé en reconnaître en termes théoriques toute la profondeur. Nous devons aussi nettement déclarer qu'il ne peut être identifié à l'image courante du pro-situ — ou du pro-situ membre de l'I.S. — dans la mesure où cette image comporte comme traits dominants la dissimulation, la lâcheté, la petitesse dans tous les aspects du comportement, et fréquemment l'arri-visme. Sébastiani, si on peut lui reprocher une insouciance parfois poussée jusqu'à l'irréflexion, a

toujours été parmi nous franc, courageux et généreux. Il est estimable par la dignité de sa vie, et agréable à fréquenter.

Peu après cette scission, en février 1971, René Viénet a démissionné pour « convenance personnelle ». Enfin, et comme pour que le drame des troubles civils et des proscriptions dans l'I.S. ait vraiment quelque chose de shakespearien, il n'y a pas manqué le personnage du bouffon : René Riesel. Celui-ci avait vu disparaître avec joie plusieurs de ses rivaux, car il croyait ainsi progresser dans sa carrière. Mais la nouvelle situation l'obligeait à entreprendre diverses tâches dont il était plus incapable que personne. Révolutionnaire à dix-sept ans — en 1968 — Riesel a connu la rare mésaventure de devenir vieux avant d'avoir dix-neuf ans. Jamais un tel fruit sec ne s'était adonné si désespérément à un arrivisme si extrême, dont tous les moyens lui sont refusés. Il essayait de masquer cet arrivisme, et l'aigre envie qu'entraîne son échec permanent, sous cet air d'assurance mal assuré du faible que l'on sent redouter à tout instant un mot dur, ou un coup de pied. Mais il ne pouvait plus alors masquer pour quelques semaines de supplément sa suprême impuissance dans les activités de l'I.S. qu'en mentant piètrement aux uns et aux autres sur l'état d'avancement ou de quasi-achèvement de ses travaux inexistants. Simultanément, il s'était livré en douceur à quelques autres petites indélicatesses d'arrière-boutique et de tiroir-caisse ; et s'était même vu obligé de cautionner clandestinement, auprès de certaines personnes qu'il croyait bien choisies, quelques gros mensonges par lesquels sa burlesque épouse tentait d'améliorer l'image de son standing mondain, étant évidemment laissée sur sa faim par toute la pauvre réalité de son ménage. Tout cela se trouva naturellement très vite

su, comme n'importe qui d'autre que ce médiocre escroc eût pu en être assuré d'avance. Riesel dut avouer, et fut donc exclu, en septembre 1971, à des conditions que personne n'avait encore subies dans l'I.S., pas même les menteurs garnautins de 1967.

Ainsi, l'activité théorico-pratique de l'I.S. et son plaisir, qui s'étaient endormis, ont reparu tout de suite dans le processus de l'épuration. Les aspects légers et superficiels de cette affaire, et notamment la réalité franchement comique de plusieurs de ceux qui y perdirent leurs masques de tragédiens et leurs cothurnes subversifs, ne doivent pas faire oublier qu'il s'agissait au fond, parce que les résultats concernaient l'I.S. et donc bien d'autres gens, d'un affrontement sur les conditions les plus générales des luttes révolutionnaires de notre époque, et sur l'histoire elle-même*.

* Ce texte et celui qui suit sont de Guy Debord. (*N.d.E.*)

2. Sur la décomposition de nos ennemis

« Une puissance occulte nous ayant fait refuser la salle de Cleveland Hall, la réunion a eu lieu au Bell Tavern Old Bailly, sous la présidence du citoyen Besson. La réunion était nombreuse et enthousiaste. Les citoyens Besson, Weber, Paintot, Prévost, Kaufman, Denempont, Lelubez, Holtporp et Debord ont pris successivement la parole et ont énergiquement revendiqué les droits du peuple, aux applaudissements des auditeurs. »

Communiqué de l'Association Internationale des Travailleurs, branche française de Londres (recueilli dans *Association Internationale des Travailleurs*, document publié par la police impériale, Paris, 1870).

Dans les *Thèses* que nous publions présentement, nous avons essayé de montrer quelles sont *les bases historiques profondes* de l'action d'un mouvement comme l'I.S. ; et quelles connexions ont dû précisément exister entre ces bases, notre théorie, notre stratégie, et jusqu'à ce pouvoir de

séduction que, tout naturellement, a exercé la part la plus réussie de notre langage, et de nos vies mêmes. C'est seulement à ce niveau de compréhension que l'on découvre le secret de la *réussite* historique de tels mouvements, lequel éclaire inversement de fond en comble les conditions de l'échec de milliers d'autres tentatives. Nos ennemis cependant — historiens bourgeois, policiers, grands bureaucrates, semi-pro-situs contemplatifs, gauchistes propriétaires de divers petits appareils hiérarchiques — prennent le problème à l'envers. Ils découvrent avant tout *le terme* « situationniste », comme empiriquement correspondant aux actes et aux perspectives des plus radicaux des révolutionnaires prolétariens d'aujourd'hui, dans les usines comme dans les écoles — c'est-à-dire de leurs propres ennemis les plus directs et les plus redoutables. Au lieu de rechercher, à partir de cette constatation scientifiquement indiscutable, une explication réelle du phénomène, ils veulent justement rejeter une telle explication en valorisant follement l'importance de la seule *étiquette*. Sur cette étiquette situationniste, ils bâtissent instantanément une certaine idéologie malfaisante, rivale des leurs, laquelle, même en tant qu'idéologie, est particulièrement débile et incohérente *puisque'elle est capricieusement édifiée par ceux qui la combattent* (et, comme on pense, ceux-ci n'ont même plus, de bien loin, les moyens intellectuels de leurs prédécesseurs du XIX^e siècle pour la réfutation, même de mauvaise foi, de positions adverses). À partir de ce point, une difficulté insurmontable se rencontre sur leur chemin : comment une idéologie si bornée et si stupide peut-elle susciter un si grand enthousiasme, et se dresser fâcheusement devant eux comme une force pratique ? Ils ne peuvent l'expliquer que par la perversion et l'infamie des « dirigeants » de l'I.S. — qui auraient pris un malin plaisir ou

auraient trouvé un louche intérêt à discréditer la perfection de la société qu'ils représentent et à en désespérer les admirateurs, que cette société soit la belle abondance marchande de l'Ouest ou la vaillante discipline bureaucratique de l'Est, ou simplement les images mitées des révolutions mort-nées qui aspirent à changer le personnel dirigeant de tout cela. Que cette explication sur le seul *mode de l'indignation* aboutisse tout de suite à revêtir ces quelques meneurs situationnistes d'un pouvoir littéralement titanesque, et parfaitement supra-historique, n'arrête pas nos ennemis. Ils préfèrent avouer qu'ils sont ridiculisés par le complot omniprésent d'une poignée d'individus, plutôt que de convenir qu'ils sont tout simplement ridiculisés *par leur siècle*. Ils doivent donc se demander *qui* aide ce complot. Ne pouvant, ni ne voulant, comprendre que ce sont, sans plus, les conditions historiques présentes et le prolétariat, les uns diront que c'est Berlin-Est ou La Havane, et simultanément les autres diront que c'est le grand capital ou le néo-fascisme qui auraient misé gros si imprudemment sur l'Internationale situationniste. Bourgeois, bureaucrates ou spectateurs, nos ennemis ne conçoivent l'histoire que sous la figure de manipulations spectaculaires, organisationnelles, policières, etc., qui sont celles de la période anti-historique que nous venons de quitter, et qu'eux-mêmes, y compris les plus gauchistes ou prétendus « anarchistes », n'ont pas cessé un instant d'utiliser dans la mesure de leurs moyens. En croyant ainsi par postulat, plus ou moins rassurant d'ailleurs, et en affirmant que les éléments situationnistes qui apparaissent dans telle grève sauvage, dans telle conduite de la jeunesse rebelle, dans telle émeute qui déborde ceux qui se faisaient fort de l'encadrer, ou dans tel sabotage de « la meilleure » organisation hiérarchique du révolutionnarisme gauchiste,

seraient forcément et toujours des militants dirigés par l'I.S. ou infiltrés par notre ordre, nos ennemis montrent qu'ils ne comprennent rien à l'I.S. ni à leur temps. Ils n'arrivent même pas à comprendre que, le plus souvent, c'est *par leur maladroite médiation* que ces éléments révolutionnaires, qu'ils dénoncent et qu'ils traquent, ont eux-mêmes pu apprendre qu'ils « étaient » situationnistes ; et qu'en somme c'est ainsi que l'époque nomme *ce qu'ils sont*.

« C'est alors qu'apparaissent, pour la première fois, les figures inquiétantes de l'Internationale situationniste. Combien sont-ils ? D'où viennent-ils ? Nul ne le sait. » Cette découverte émue du *Républicain lorrain* du 28 juin 1967 a depuis donné le ton à *la réaction* de toute une période de luttes.

Si les policiers sont légitimement dépités de n'être pas parvenus à infiltrer, comme ailleurs, des observateurs dans l'I.S., les organisations gauchistes sont angoissées, bien à tort, à propos d'une infiltration imaginaire des situationnistes qui viendraient exercer dans leurs rangs l'influence la plus dissolvante. C'est d'une tout autre manière que l'I.S. et l'époque poursuivent leur action dissolvante, mais on comprendra aisément que les gauchistes se trouvent être les plus furieux de la chose : c'est justement dans « leur public », parmi les meilleurs des individus et des groupes qu'ils voudraient saisir, qu'ils retrouvent leur vieille ennemie : l'autonomie prolétarienne à son premier stade d'affirmation. Et ils nous rendent involontairement cet hommage de la dénoncer comme étant *sous notre influence*. Si elle peut réellement à quelque degré connaître notre influence, voilà qui correspond fort bien à son être même : elle refuse toute autre influence, et ne risque pas de subir la nôtre comme un commandement. L'autonomie

prolétarienne ne peut être influencée que par son temps, sa propre théorie, et son action propre.

L'exemple le plus extrême, et le plus fabuleux, de cette obsession du combat contre l'I.S., reconnu comme la tâche primordiale des appareils les plus « extrémistes », a sans doute été fourni par le Congrès de la Fédération Anarchiste Italienne de Carrare, en avril 1971. Cette Fédération Anarchiste n'est vraiment pas grand-chose dans le milieu ouvrier italien, mais d'un autre côté l'Italie se trouve dans une situation pré-révolutionnaire. Quelle est donc l'entreprise théorique et pratique la plus urgente que s'assigne cette Fédération ? Combattre l'I.S., extirper de ses rangs les membres de l'I.S. — dont aucun n'y a jamais figuré, ni même n'y a eu un seul contact, bien évidemment. *Tout le X^e Congrès de la F.A.I.* a été ouvertement consacré à ceci* ; toute la préparation de ce Congrès, c'est-à-dire la polémique et la lutte interne entre la direction et les militants fidèles ou rebelles, a été dominée par cette grande affaire. Le seul document « théorique » et politique de ce Congrès, publié sous le titre *Les Situationnistes et les Anarchistes* par la Commission de Correspondance de la F.A.I. en éditorial du numéro du 15 mai 1971 de son journal *Umanità Nova*, y est entièrement consacré.

« La presse a été informée en temps utile, commence noblement ce communiqué, de la décision prise par les anarchistes d'exclure du X^e Congrès de la Fédération Anarchiste Italienne (tenu à Carrare les 10, 11 et 12 avril) les "situationnistes", improprement appelés parfois "anarcho-situationnistes", "bordighistes-situationnistes",

* F.A.I. : Fédération Anarchiste Italienne, à ne pas confondre avec la célèbre Fédération Anarchiste Ibérique. (N.d.E.)

“communistes de conseils”, “chats sauvages”, etc. La mesure adoptée à l’unanimité par les anarchistes réunis en Congrès mérite quelque explication. » Sans savoir qui peuvent être tous ces gens-là, on notera déjà que, pour ce qui regarde les situationnistes proprement dits, la F.A.I. eût pu tout aussi bien exclure de son Congrès les Sioux, les anciens officiers de l’Armée des Indes, les *Black Panthers* et les anthropophages : elle n’eût pas enregistré après cela le départ d’un seul de ses adhérents.

Voyons donc les explications : « L’influence de l’Internationale situationniste, particulièrement négative sur de nombreux regroupements extraparlimentaires scandinaves, nord-américains et japonais, a été employée en France et en Italie, depuis 1967-68, dans le but de détruire le mouvement anarchiste fédéré de ces deux pays, au nom d’un discours théorique que les situationnistes ont coutume de submerger dans un océan d’insolences, de phrases imprécises et tortueuses. » Ces anarchistes sont encore bien bons de ne pas nous attribuer de surcroît quelques autres manœuvres à l’intérieur même des parlements. Mais on admirera les phrases précises et nullement tortueuses par lesquelles ces pauvres gens se placent tranquillement au centre du monde, et nous attribuent en toute certitude le but dérisoire de nous occuper d’eux.

Et les voici, après avoir de la sorte révélé notre essence, qui en montrent la réalisation sous une figure historique : « Le situationnisme est né de la fertile fantaisie d’un groupe d’intellectuels qui, en 1957, réunis autour d’une table pour discuter d’art et d’urbanisme, décidèrent d’exploiter leurs contacts culturels pour fonder un mouvement politique pseudo-révolutionnaire, une espèce de mouvement “révolutionnaire” *qualunquiste*. » On voit où peut mener la discussion sur l’art et l’urbanisme,

et toute discussion peut-être, si la F.A.I. n'était pas là pour éviter au peuple toutes ces hardiesses intellectuelles. Ces curés vont même plus loin que les staliniens qui, aussi longtemps que les gauchistes ne sont pas dans leurs prisons, se contentent généralement de déclarer que ceux-ci font « objectivement » le jeu du capitalisme, ou qu'ils sont manipulés en dépit de leur bonne volonté naïve. Ici, on connaît dès l'origine *l'intention perverse* des fondateurs de l'I.S. Le « qualunquisme », le « parti de l'homme quelconque », c'était précisément, dans l'Italie de l'après-guerre, le nom sous lequel se déguisèrent les ex-fascistes et néo-fascistes. Mais quels dangereux artistes ! Jamais la « fantaisie » qui pousse les hommes à nier les dogmes et à transformer le monde n'a eu de plus effroyables conséquences, en tout cas pour son centre même, qui est la F.A.I. Et, pour comble, tout cela fut décidé « autour d'une table ». Voilà bien le crime ! *Nous avons donc une table* — mais aucune sorte de relations ni de « contacts culturels ». La table semble d'ailleurs suffire amplement à prouver notre caractère mauvais, et à permettre, un peu plus loin, de nous identifier à « la jeunesse dorée ». Ce conclave anarchiste, qui paraît nettement préférer la tribune, ou peut-être la chaire, ignore donc que la plus importante part probablement des actions humaines, si l'on reconnaît que le lit mérite d'être placé hors concours, se sont toujours passées autour de tables depuis que l'on a inventé cet instrument. Ces malveillants idiots insistent : « Bien conscients cependant de l'impossibilité de la coexistence d'une Internationale situationniste avec les autres mouvements politiques révolutionnaires, et particulièrement avec le mouvement anarchiste, ils décidèrent... » Ici, il faut dire que nous n'avons jamais envisagé l'existence du « mouvement anarchiste », mais seulement celle

des réalités de notre époque. Il est vrai cependant que nous croyons les perspectives de l'I.S. incompatibles à long terme avec l'existence et les prétentions des « autres mouvements politiques révolutionnaires », et pour la simple raison que, si la misérable bureaucratie anarchiste se met aujourd'hui à la traîne de tels « autres mouvements politiques » non précisés, pour notre part nous ne leur reconnaissons en rien la qualité de mouvements « révolutionnaires » ; et tout ce qui s'est passé depuis nous confirme dans notre opinion. Mais que décidèrent en 1957 les situationnistes, d'après la F.A.I. de 1971 ? « Ils décidèrent qu'avant tout leur tâche serait de s'infiltrer dans les autres mouvements politiques révolutionnaires [N.B. : encore cette multitude majestueuse qui nous sert de repoussoir] pour les détruire, en les accusant d'idéologisme et de bureaucratisme organisationnel, en utilisant sans discrimination la calomnie et la provocation. » On voit bien où le bât les blesse : l'I.S. est devenue la mauvaise conscience des idéologues et des bureaucrates qui se trouvent partout contestés *chez eux*. En fait de calomnie et de provocation, on croirait lire *Le Protocole des Sages de Sion*, puisque nulle part personne n'a jamais pu citer un seul exemple d'un membre de l'I.S. s'étant infiltré dans une organisation quelconque. Comment ? diraient les policiers et les juges de la F.A.I., et les milliers de nos agents qu'ils ont démasqués partout, « et particulièrement » dans leur propre organisation ! Ces paranoïaques ne font qu'exprimer, avec plus de sottise, le tourment que tant d'autres organisations bureaucratiques tentent d'exorciser plus discrètement.

Mais ils continuent, et tranchent en passant la question embrouillée de l'organisation même de l'I.S. Tandis que tant d'autres nous reprochent,

aussi faussement, d'être de purs spontanéistes ennemis de tout accord organisationnel des prolétaires, le Congrès des anarchistes italiens révèle : « Leur critique des idéologies et des organisations ne s'applique pourtant pas à leur propre idéologie et à leur propre organisation hiérarchique. Cette dernière est fondée sur des sections nationales et sur des groupes locaux (apparemment autonomes sous n'importe quelle dénomination contingente), lesquels, en réalité, sont la couverture d'un cerveau politique composé d'un petit nombre d'intellectuels qui disposent à leur gré de moyens financiers dont l'origine est inconnue. » Quels artistes ! Il faut avouer que les patrons de la F.A.I. ont vraiment de quoi trembler, en se trouvant en butte à l'hostilité de tels *condottieri*, si dépourvus de scrupules et si bien pourvus de toutes sortes de moyens. On peut déjà conclure de leur vertueuse indignation qu'eux-mêmes ne verseront jamais dans les excès de Netchaïev, et que, s'ils dirigent bureaucratiquement leur F.A.I., ce sera comme un vague P.S.U., et non selon le modèle des « Cent Frères Internationaux » de Bakounine, ou du groupe de Durruti dans la C.N.T. espagnole. Mais si ce point est intéressant pour les gens qui s'occupent des actuelles conceptions *doctrinales* de l'ultime moment de l'anarchisme italien, il ne s'applique en rien à l'I.S., et l'on ne peut donc rien tirer des rêveries de ces individus à ce propos, ni pour nous blâmer, ni pour nous approuver. On a vu en passant le vieil argument stalinien, et plus anciennement encore contre-révolutionnaire, des « moyens financiers dont l'origine est inconnue ». Certes, si nous avons besoin de moyens financiers particulièrement notables, et si nous avons même réussi à nous les procurer, leur origine resterait sans nul doute inconnue des policiers de la F.A.I. Mais où a-t-on jamais vu que nous avons des « moyens financiers » ? Nulle part

ailleurs qu'en comptant les milliers d'agents que nous stipendions partout dans le monde pour troubler impartialement le repos de Brejnev et de la F.A.I., de Nixon et de la principauté de Monaco ! En nous attribuant « diverses et coûteuses publications de caractère international et local » dont la source financière leur paraît « étonnamment suspecte », ils feignent de croire que nous avons à payer la note pour la moitié de cette multitude de publications contestataires qui depuis deux ou trois ans s'impriment à tout instant dans les plus petites villes de l'Europe et des États-Unis. En fait, nous avons maintenant une douzaine d'éditeurs, et certains d'entre eux vont même jusqu'à nous verser des droits d'auteurs. Quant aux revues, pas si nombreuses, que nous avons publiées par nos propres moyens, elles sont vite arrivées à être tellement lues qu'elles en devenaient commercialement rentables, malgré leur prix de vente fort bas. C'est d'ailleurs le moment où nous avons décidé de ne pas nous endormir sur ce genre de lauriers, et d'interrompre la publication de la plus fameuse. Bref, ce n'est pas un complot qui ronge le vieux monde du gauchisme, c'est l'histoire.

« Le situationnisme est bien loin du monde du travail, disent ces gens que le monde du travail expulse, comme les anarchistes sont loin de la jeunesse dorée situationniste, laquelle veut — sciemment ou inconsciemment, avec bonne foi ou avec mauvaise foi — jouer un rôle de provocation contre-révolutionnaire... » Et pour faire bonne mesure, ils affirment que ce sont « cinq pâles représentants de l'Internationale situationniste en Italie » qui, « le soir du 14 avril », auraient assommé à Florence un des bureaucrates de la F.A.I. ; et ils insinuent aussi que nous étions mêlés vers ce moment aux incendiaires des locaux d'un journal

fasciste italien, et dans le seul but, bien sûr, de faire le jeu d'une répression anti-anarchiste. Enfin ils condamnent, au nom toujours du « monde du travail », les insurgés de Reggio-de-Calabre : de tels faits « ne sont pas, comme le soutiennent les situationnistes, la manifestation révolutionnaire d'un prolétariat qui réussit à autogérer sa vie quotidienne. Ce sont des manifestations *sanfedistes*... » Le sanfedisme fut un mouvement populaire, guidé par le clergé, contre les troupes françaises de la Première République occupant le royaume de Naples. Il serait à peu près aussi sérieux de dire que ce malheureux Congrès de la F.A.I. traduit un fédéralisme girondin soudoyé par l'or de Pitt. L'I.S. avait été seule en Italie à prendre la défense des prolétaires de Reggio, calomniés par le gouvernement, le stalinisme et tout le gauchisme, dans la brochure *Gli operai d'Italia e la rivolta di Reggio Calabria* (Milan, octobre 1970) qui eut partout le plus vif succès, et fut rééditée plusieurs fois à l'étranger par d'autres rebelles. Après quelque temps, beaucoup de gauchistes ont changé leur fusil d'épaule, sinon le pouvoir qui est au bout. Même les staliniens italiens ont dû nuancer considérablement leurs premiers anathèmes. La seule F.A.I. reste purement fidèle au gouvernement démocrate-chrétien dans cette affaire et, pour nous insulter, calomnie les travailleurs calabrais avec autant de bonheur qu'elle a qualifié l'I.S.

Les anarchistes de la F.A.I. ne se contentent pas d'être immondes et ridicules pour leur propre compte ; ils se veulent *exemplaires*. En même temps qu'ils nous dénoncent publiquement à la police — ce qui n'est pas grave, car celle-ci sait par expérience la faible valeur judiciaire des témoignages des indicateurs qu'elle entretient dans ce milieu anarchiste —, ils enseignent à leurs col-

lègues gauchistes la bonne manière de conjurer le démon : « La décision adoptée par le Congrès de la F.A.I. enlève aux situationnistes [N.B. : ce qui équivalait à nous enlever une trente-troisième dent, ou le droit d'être élu au Parlement hongrois] la possibilité de perfectionner leur action de provocation, en premier lieu dans la F.A.I., et en tant qu'elle risque de servir d'exemple aux groupes et aux fédérations locales, adhérant ou non à la F.A.I., dans lesquels les situationnistes cherchent à s'infiltrer pour les mener à leur perte par l'équivoque idéologique et par l'activité de contradiction systématique qui rappellent de fort près le chauvinisme sorelien caché sous les principes de la violence pour la violence. » On voit d'ici, comme si on y était, ces situationnistes qui s'infiltrèrent partout, « cherchant qui dévorer », et qui mener à sa perte, grâce à leur dialectique *anti-idéologique* et leur activité de contradiction systématique qui, en somme, les fait ressembler de fort près à *l'histoire elle-même*. Ils sont la figure du *mal historique* pour tous les propriétaires, même les mal lotis qui n'ont d'autre propriété que la F.A.I. Ajoutons que Georges Sorel, s'il est plutôt connu en France comme un théoricien du syndicalisme révolutionnaire, a en Italie une réputation tout autre, du fait que les mussolinistes de la première phase ont prétendu s'en être inspirés.

Comme dans tant d'autres cas, si la risible F.A.I. n'avait aucun situationniste dans ses rangs, elle n'a pas manqué d'en créer par son imbécile répression. Et, comme toujours, c'est *après* de tels affrontements dans des sectes que nous ignorions parfaitement que certains éléments s'adressent à nous, et en particulier nous communiquent les répugnants documents internes « confidentiels » par lesquels la direction de la F.A.I. préparait son congrès, et

n'obtint que la rupture avec tous ceux qui ne pouvaient plus supporter d'être solidaires de ses sottises et de ses infamies. On peut y lire cet aveu d'un étrange pessimisme : « Chasser les situationnistes de nos groupes est la garantie de la survie de ces groupes eux-mêmes. » Un de ces documents désigne personnellement « Sanguinetti, représentant de l'I.S. pour l'Italie », comme l'agent secret qui a directement organisé l'opposition et l'éclatement de ce Congrès de Carrare.

Quant à la haine exclusive et générale que lui ont vouée « tous les représentants du vieux monde et tous les partis », le camarade Sanguinetti s'est assuré, dans la seule année 1971, une sorte de record que tous les révolutionnaires peuvent lui envier. Des hommes de main staliniens ont essayé de l'assassiner à Milan, en voulant l'écraser avec des voitures, et seule l'intervention d'ouvriers les a empêchés d'arriver à leurs fins. La F.A.I. l'a désigné, quoique beaucoup plus académiquement, comme l'ennemi de l'anarchie et l'homme à abattre. Enfin, le 21 juillet, le ministre de l'Intérieur l'a fait expulser de France sans délai, quoiqu'il n'y ait jamais fixé sa résidence, pour le seul motif que sa présence à Paris était hautement préjudiciable à la sûreté de l'État.

Le *show* de la F.A.I., en effet, n'a rien fait d'autre que résumer une mythologie contre-situationniste qui, partout, est le produit du même confusionnisme intéressé, et de la même impuissance. On pouvait lire, en décembre 1970, dans un torchon moderniste nommé *Actuel*, sorte de magazine de la pollution intellectuelle, entre dix autres inventions arbitraires, cette même imagerie de l'*empire invisible* de l'I.S., d'un Ku Klux Klan de la Révolution : « Les polices d'Europe les fichent et les traquent. Insaisissables et souterrains, conspi-

rateurs dans la tradition, ils refusent toutes les légalités et les conformismes, fussent-ils socialistes. Ils ne pratiquent pas la confraternité à l'égard des autres groupes gauchistes, aristocrates hors-la-loi de la révolution. » Cette aristocratie ne pouvait manquer de trouver son roi, héréditaire ou électif, on ne sait trop, Guy Debord : « C'est un petit homme au visage d'instituteur et aux vestes mal coupées. [...] Avec l'âge, il est obsédé par ses ennemis, décèle partout trahisons et scandales : il ne veut pas les combattre, mais les anéantir. On ne connaît de lui qu'un seul livre, *La Société du Spectacle*, discours unique et haché. » Certes, la description physique ne pourra aider ceux qui nous « traquent », puisque ce journaliste n'a évidemment jamais vu Debord, et il n'est pas sûr non plus qu'il sache à quoi ressemble aujourd'hui un instituteur. Mais la vieille mythologie séculaire des révolutions et de ses meneurs, racontée dans le style bourgeois — « Ils savent prendre l'argent où il se trouve » —, imprègne au plus fort degré ces quelques lignes. Les bêtises des morts pèsent très lourd dans les cerveaux des crétins vivants. Ce petit homme couleur de muraille, et qui n'a l'air de rien, c'est Blanqui, c'est « le Vieux », irréductible et terrible parce qu'entouré de ses fanatiques, dévoués et prêts à tout. L'image est aussi mâtinée de Trotsky et, si la drogue et l'assassinat politique s'y profilent, peut-être aussi du « Vieux de la Montagne ». Par ailleurs, reconnaissez ce « discours unique et haché » d'un livre théorique que le folliculaire n'aurait en aucun cas su lire : mais c'est Marat ! Décelant partout les trahisons, voulant anéantir ses ennemis, c'est certainement pour épargner des flots de sang que Debord vous presse d'en verser quelques gouttes, cent mille têtes ou, en ces temps d'inflation, cinq cent mille, par exemple. Il n'est pas mauvais que des révolutionnaires deviennent

de moins en moins indulgents : tant d'autres vieillissent en filant de plus en plus doux, et certains n'ont même jamais que fait mine de refuser quoi que ce soit. Mais pour Debord, son épouvantable réputation en matière de rupture et d'exclusion était déjà bien établie il y a vingt ans, quand il avait vingt ans (ceci est noté par tous ceux qui ont écrit à son propos ; cf. Asger Jorn, et même Jean-Louis Brau). On doit donc convenir qu'« avec l'âge » — prématurément usé par les orgies, probablement —, il n'aura vraiment pris personne en traître !

Des livres paraissent en Allemagne, en Amérique, en Hollande, en Scandinavie, qui tous admirent ce qu'a fait l'I.S. dans les années de l'avant-Mai, et déplorent seulement que toutes ces belles virtualités — ressenties surtout à propos du rôle que tel situationniste local, exclu depuis longtemps, a pu jouer plus médiocrement par la suite dans les débuts de la contestation allemande ou hollandaise — aient été sans cesse émondées d'une main de fer par ce qu'un récent livre suédois d'histoire *nashiste* (deux mots qui s'anéantissent dans leur rapprochement) appelle la dictature du « général Debord », qui sans désespérer a constamment exclu tout un chacun. Il resterait à comprendre comment et pourquoi tant a pu être réalisé par cette voie ; et pourquoi c'est justement Debord, et non pas Nash, les garnautins ou les vaneigemistes, qui se trouvait sans cesse avoir sous la main des gens à exclure, se renouvelant sans cesse et toujours prêts à marcher. N'y a-t-il pas là quelque raison *concrètement historique* ? Et à quoi bon parler de prestige autoritaire alors qu'il est notoire que Debord a toujours été assiégé par des quantités de personnes qui voulaient se faire employer à quelque chose ; et qu'il les a repoussées presque toutes au premier instant ? Quant à ceux donc qui veulent tout expli-

quer par quelques constatations bornées de la « réflexion dite psychologique », ils seront toujours arrêtés par ce mystère : pourquoi donc est-ce celui-ci qui a pu diaboliquement capter tous ces gens dans ses filets ? et pourquoi donc ont-ils été prêts à le suivre partout où il voudrait les mener ?

D'autres inventions subalternes prolifèrent sur ce terrain, avant tout pour suppléer aux informations manquantes des auteurs qui tirent à la ligne. Certains ouvrages font naître Debord à Cannes : c'est probablement, après Paris, le commencement d'une liste de sept villes de France qui se vanteront de cet honneur très discutable. On s'obstine à imprimer, jusqu'en Amérique, qu'il était l'héritier d'un très riche industriel — alors qu'il est patent qu'il a mené la vie la plus aventureuse, et qu'il a dû développer sa critique de l'économie politique avant même d'avoir trouvé son Engels. Dans le même but de ramener l'inconnu qui dérange au connu rassurant, on prétend un peu partout que Debord ne pouvait être qu'agrégé de philosophie, alors qu'il n'est rien de tel, et même pas attaché au C.N.R.S. Il n'est pas non plus, quoi qu'on dise, directeur de collection aux Éditions Champ Libre.

Les pro-situs, comme on l'a signalé, abreuvés d'offenses, ne peuvent pas rester tous perpétuellement des admirateurs de l'I.S. ; et quand ils se trouvent contraints de rejoindre nos détracteurs, ils sont parfois plus drôles que la F.A.I. Que ne nous a-t-on pas reproché ? Certains prétendent que nous avons manipulé les foules des barricadiers de Mai, et les assemblées de la Sorbonne. Nous aurions réussi à égarer les ouvriers avancés de Glasgow et à pervertir les blousons noirs de Paris. Nous aurions manœuvré les grévistes sauvages de la FIAT à Turin, comme les plus radicaux des éléments armés palestiniens (on a vu par quel habile

intermédiaire). C'est donc à cause de nous que ces derniers ont attendu aveuglément leur mise à mort ; et sans nous, les mineurs de Kiruna auraient peut-être libéré le premier territoire des Conseils du cercle polaire. Sans nous, les travailleurs de Reggio n'auraient pas pris les armes ; ou alors ils auraient abattu en quarante-huit heures l'État italien. D'un côté, nous aurions presque fomenté tous les troubles dont la société moderne est devenue si riche ; d'un autre côté, nos directives sectaires et toujours maladroites les auraient menés par le plus court chemin à tous leurs échecs. Passons.

La sotte impudence est poussée encore plus loin, parce que placée dans une dimension un peu plus pratique, par certains éditeurs, oscillant et déchirés entre la haine que nous leur inspirons à juste titre et leur envie de se faire un peu d'argent supplémentaire, ou même de dédouaner légèrement leur triste réputation, en nous publiant maintenant. À la fin de 1971, les Éditions Feltrinelli nous ont demandé les droits de traduction de la revue *I.S.* Nous avons répondu, assez froidement, que nous ne voulions pas être édités par le stalinien Feltrinelli. Là-dessus, le directeur de cette maison, un nommé Brega, nous écrit que ce refus relève de la psychiatrie, qu'il est formulé « sur un ton stupidement arrogant », et que de plus Feltrinelli n'a jamais été stalinien. Autant de contre-vérités ! Ce Brega feint de s'étonner qu'après avoir mentionné sur nos revues que les textes ne sont pas sous *copyright*, nous retombions dans ce qu'il ne craint pas d'appeler, lui, « les sentiers battus de l'édition et des auteurs bourgeois ». L'*I.S.* lui a donc répondu, le 14 février 1972, un peu plus durement : « Tu voudrais, étron, être dans la position même de Staline pour fixer *tout seul* la définition canonique des mots. Selon toi, Feltrinelli ne serait pas un stalinien ; et alors

Dubcek non plus, ni Kadar, ni Arthur London, ni Castro, ni Mao. Et toi-même, Brega, à ce compte-là, tu ne serais pas une salope et un imbécile. Nous comprenons bien ton intérêt là-dedans, mais arrête de rêver ! [...] C'est ta maison d'éditions qui a joué, à son habitude, ce jeu juridique bourgeois, en nous demandant les droits de traduction. Et justement *nous vous les refusons*, à cause de tout ce que vous êtes. Si notre mépris t'est indifférent, jolie chatte, *il ne fallait rien nous demander*. Les révolutionnaires, quant à eux, ont toujours pu reproduire tout ce qu'ils voulaient des textes de l'I.S. ; et nous ne nous sommes jamais opposés d'aucune façon aux multiples éditions pirates de nos textes et de nos livres dans un bon nombre de pays. Mais la maison Feltrinelli n'est même pas digne de l'édition pirate. Et même vous, par ailleurs, si vous passiez outre à notre refus, vous pouvez être assurés que nous ne nous y opposerions par aucune voie juridique ou bourgeoise. C'est toi, Gian Piero Brega, puisque tu as eu la hardiesse de te mettre en avant avec cette lettre, que nous considérerions comme *personnellement* responsable de n'importe quelle édition de nos textes par la maison Feltrinelli. Et c'est sur ta peau qu'on se payerait. » (Cet échange de lettres a été aussitôt imprimé et affiché en Italie sous le titre *Corrispondenza con un editore*.) Certains ne manqueront donc pas d'insinuer que c'est l'I.S. qui, quelques jours plus tard, a assassiné Feltrinelli à la dynamite. Dans le *Corriere d'Informazione* des 18-19 mars, on prétend même que l'I.S. avait mis à l'amende Feltrinelli, et de pas moins d'un milliard de lires pour commencer, ce qui permet de conclure : « De là à l'assassinat, il n'y a qu'un pas. » Au printemps de 1971, dans le troisième tirage de *La Société du Spectacle*, les Éditions Buchet-Chastel ont osé y introduire unilatéralement et par surprise un sous-titre : « La théorie

situationniste ». Cette adjonction, contraire aux usages de l'édition — et même explicitement au droit bourgeois —, était en l'occurrence d'autant plus monstrueuse que le mot « situationniste » n'est employé *qu'une seule fois* dans ce livre (dans la thèse 191) ; et ceci très délibérément, pour se distinguer de tant de révolutionnaires en peau de lapin qui pensaient garantir la radicalité de leur prose en la truffant de rappels et d'éloges sur l'I.S. Comme on l'a dit, il n'est pas dans notre style de nous placer sur le plan de la justice bourgeoise, en intentant aux Éditions Buchet-Chastel un procès qu'elles eussent assurément perdu. Il était plus digne de faire republier *La Société du Spectacle* par un autre éditeur parisien ; ce que les Éditions Champ Libre se proposèrent de réaliser sans délai. On a donc vu depuis la pittoresque aventure de l'éditeur faussaire soumettant sa cause à la justice, et faisant saisir par ordonnance de référé l'édition authentique de Champ Libre. Mais ceci, bien évidemment, ne suffira pas à lui ramener ce livre, ni son auteur. L'édition française, réimprimée depuis en Hollande, comme les traductions éditées aux États-Unis, au Danemark et au Portugal, se refusent à reconnaître les droits, tant moraux que financiers, de Buchet (celui-ci n'aura donc pu négocier que l'édition italienne publiée chez De Donato, laquelle comporte du reste une traduction si erronée qu'elle ne manquera pas d'être prochainement concurrencée en Italie par une édition pirate plus rigoureuse).

Le mouvement des occupations de 1968, avec le recul de quelques années, a pris place aux yeux de tous — et pour ses ennemis mêmes, qui sont le moins prompts à l'avouer, mais non à le ressentir — dans la longue série des révolutions françaises : il a bel et bien fait apparaître, comme simple ébauche, les traits principaux de la révolution

moderne, son véritable contenu. Et à mesure que le temps passe, les livres qui continuent de paraître sur Mai sont obligés de faire à l'I.S. une place toujours plus grande. Mais la mythologie y règne encore. Le récent livre de Raspaud et Voyer, *L'Internationale Situationniste*, est la seule recherche dont on puisse louer sans réserve le sérieux, mais il se tient sur le terrain de la chronologie et de la bibliographie, sans aborder l'aspect proprement historique. Beaucoup de ces livres, comme le stupide *Image-action de la société* (Seuil, 1970), crachoté par Alfred Willemer et son équipe de sous-sociologues, essaient d'établir une distinction entre les situationnistes, en tant que brillants précurseurs et théoriciens, et ceux qui furent effectivement en 1968 dans le mouvement pratique. Ainsi reparaît la vieille nuance scolaire de ceux qui « expriment » un courant historique et de ceux qui le mettent en actes. Mais le scandale central que ces chercheurs voudraient cacher, c'est justement que les mêmes situationnistes étaient là : aux barricades, à la Sorbonne, aux usines. Nous y avons fait *la théorie du moment même*. L'histoire, même universitaire, et même avec de meilleurs chercheurs qu'Adrien Dansette ou A. Willemer, ne trouvera pas de meilleurs textes, comprenant si bien l'événement et en prévoyant plus clairement les suites, *au jour le jour et pour toute une période historique*, que les principaux écrits alors diffusés massivement par l'I.S. et le « Conseil pour le maintien des occupations » — notamment l'*Adresse à tous les travailleurs*, du 30 mai 1968, dont nous faisons immédiatement passer à l'étranger des milliers d'exemplaires, et que nous avons alors considérée, quoi qu'il pût arriver, comme le *testament* de tout le mouvement des occupations. La vieille querelle académique pour savoir à quel point l'histoire peut être jamais *prévisible* par ceux qui la vivent a été là *une fois de*

plus tranchée par l'expérience révolutionnaire. Le moment révolutionnaire *concentre* tout le possible historique de l'ensemble de la société dans trois ou quatre hypothèses seulement, dont on peut voir clairement évoluer à mesure le rapport de forces, la croissance ou le renversement ; alors qu'ordinairement la *routine* de la société est imprévisible — sauf dans sa vérité générale où elle peut être reconnue comme cette routine *déterminée*, et où l'on peut prévoir de la sorte la ligne principale de sa continuation —, parce que cette routine, elle, est le produit d'une infinité de processus *dispersés*, dont les développements singuliers et les interactions sont incalculables à l'avance. Ceux qui, dans les jours ordinaires, ne pensent pas se mettent à penser en de tels moments selon la logique des jours ordinaires. Les gauchistes ne revoyaient que Smolny, ou la Longue Marche, et ainsi ils se trouvaient encore plus maladroits dans le Paris de 1968 qu'ils l'eussent été, eux, sans Lénine, à Smolny. Les masses sentaient, déjà présente, la transformation possible de leur vie. Cependant, de tous les gauchistes qui opinaient dans les assemblées, il n'y en avait pas un qui eût la moindre vue, non seulement de ce qui s'ensuivrait, mais de ce qui pouvait s'ensuivre (beaucoup n'ont même pas mesuré à quel *fil près* on est alors passé à côté d'une répression extrême, quand le mouvement retomba). On a vu depuis lors, en France, la plaisante dialectique du gauchiste et du spectacle. Chaque fois que le spectacle doit recommencer à avouer que les ouvriers ne cessent de devenir plus subversifs, il feint de redécouvrir les gauchistes, comme les responsables de ce fâcheux résultat ; il les en blâme et se rassure en les blâmant. En fait, sur 150 000 personnes qui occupent la rue pour l'enterrement d'Overney, tout le monde sait bien que les partis gauchistes réunis n'en contrôlent pas le dixième. Le gauchisme a

constamment donné depuis quatre ans toute sa mesure d'irréalisme extraterrestre. L'ensemble des partis gauchistes, à l'exception des maoïstes, mais en y comptant les « organisations » anarchistes françaises qui suivent la même voie que leurs correspondants italiens, *ménagent* sans cesse et scandaleusement le parti stalinien officiel. Les maoïstes — il est inutile de dire que les fragments de « situationnisme » qu'ils mélangent souvent à leur brouet révolutionnaire ne peuvent être ni compris ni utilisés par eux, exactement *pas plus que le marxisme* — attaquent très franchement ce parti mais au nom d'un *autre stalinisme* — et notamment pseudo-chinois — beaucoup plus combatif mais plus décomposé encore que le conservatisme bureaucratique de Marchais ; et qui se ridiculise constamment, de « tribunaux populaires » en « prisons du peuple », sans pouvoir comprendre un instant ce qui se passe réellement en France et dans le monde. Les observateurs du gouvernement aussi bien que du parti dit communiste parlent de ce que les ouvriers *sont* — et chaque fois réétablissent combien les ouvriers ne sont pas révolutionnaires, car le seul fait *qu'ils puissent le dire* confirme empiriquement leur analyse. Sur le même terrain de la méthodologie bourgeoise, mais plus extravagants encore, les maoïstes croient que les ouvriers sont tout à fait révolutionnaires — et, en plus, selon les grotesques modalités maoïstes ! —, et ils veulent sincèrement les aider à l'être : comme à Canton en 1927. Mais le problème historique n'est nullement de comprendre ce que les ouvriers « sont », — aujourd'hui ils ne sont *que des ouvriers* — mais ce qu'ils vont devenir. Ce devenir est la seule vérité de l'être du prolétariat, et la seule clé pour comprendre vraiment ce que sont déjà les ouvriers. En ce moment, par exemple, se produit un phénomène considérable, qui échappe encore aux

observateurs spécialisés et à presque tous les militants, et qui leur promet de mauvais jours : comme au siècle dernier les ouvriers *se remettent à lire*, et ils vont comprendre eux-mêmes ce qu'ils font. Certains ouvriéristes antédiluviens, en tout désarmés et entendant bien le rester, ont reproché à l'I.S. d'avoir appliqué en mai 1968 une stratégie. Il est vrai que nous avons résolument agi selon certains buts stratégiques, mais nous ne l'avons pas fait *pour nous*. Nous l'avons fait pour le mouvement qui était là. Et dans ce mouvement, nous n'avons trompé personne. On nous dira qu'il a échoué. Mais nous n'avons jamais donné pour probable sa réussite immédiate en France — ceci est également vérifiable dans nos textes du moment —, alors que tous les néophytes émerveillés de la « révolution universitaire », les Geismar et les Peninou, croyaient qu'ils pourraient palabrer pendant dix ans dans les meubles du pouvoir. De plus, il avait quelques chances de réussir ; et quand *un tel mouvement* a commencé, il faut être avec lui en y engageant le maximum de ses talents utilisables. Mais surtout : selon nous, le mouvement de Mai a réussi. Nous voulions lui voir prendre au moins la moitié de l'extension qu'il a prise, et c'eût été déjà une victoire sur le plan *mondial*. La suite nous a donné raison.

Quant à Vaneigem, il a récemment saisi la pauvre occasion d'une présentation de morceaux choisis d'Ernest Cœurderoy, qui n'en peut mais, pour greffer très arbitrairement là-dessus son opinion sur la révolution. C'est le texte typique du *pro-situ vulgaire*, qui n'a rien à dire mais qui veut signer ; qui voudrait vendre au mieux la faible valeur publicitaire de son nom sur la *bande* du livre d'un autre. Mais il lui faut aussi, pour signer, parler par lui-même sur des questions qui lui échappent.

De sorte que les plus creuses formules, et les longues séries de concepts sans emploi, s'accumulent à la va-comme-je-te-pousse dans ce qui a l'air d'un mauvais *pastiche* du Vaneigem de 1962. Le spectacle, tout comme Vaneigem, ne cesserait de se renforcer en s'affaiblissant ; et, si par malheur on n'a pas la révolution, on aura toujours plus d'affrontements terroristes entre les uns et les autres ; et à mots couverts il laisse entendre que l'I.S. pourrait bien se retrouver au pôle extrémiste de ce terrorisme, du côté gauchiste. Un peu de « théorie » à la mie de pain vient saupoudrer ses abstractions figées et archaïques. Il montre un certain conflit entre la « bourgeoisie riche et dirigeante », laquelle est pour lui simplement et littéralement représentée par « des technocrates, des leaders syndicaux, des hommes politiques, des évêques, des généraux, des flics-chefs », et « la bourgeoisie pauvre et exploitée des chefs de service, des flics subalternes, des petits commerçants, des curés miteux, des cadres ». On voit la rigueur et la précision de ses analyses. Et plus loin il découvre que « ce qui pèse sur nous, ce n'est plus le capital mais la logique de la marchandise ». Il sait bien que Marx ne l'a pas attendu pour démontrer que le capital n'était rien d'autre que « la logique de la marchandise » ; mais il a calculé naïvement que sa phrase *fera moderne*. De même que, par une trouvaille du vaneigemisme devenue solitaire, ce qui pèse sur nous, « ce n'est plus le pouvoir d'un homme ou d'une classe consciente de sa prédominance... ». Mais à qui le fera-t-il croire ? La classe dominante est partout aussi *consciente de sa prédominance* que Vaneigem est lui-même conscient de son infériorité. Par le ton même, ces hâtives remises en question ne rappellent pas Bernstein, et même pas Edgar Morin, mais Louis Pauwels. Comme un Lefebvre plus instruit, ou un Nash moins hardi dans le truquage, croyant se sau-

ver par *l'omission*, Vaneigem se déclare fort en faveur du « projet situationniste », en espérant que le lecteur pourra oublier combien il en a lui-même démérité, et ne pourra pas voir tout de suite que ces quelques récentes pages en apportent la preuve accablante. Combien Vaneigem ménage peu son malheureux lecteur (la faiblesse, pour supporter de survivre, a besoin de supposer que presque partout les autres sont d'une faiblesse égale ou supérieure), voilà ce que suffiront à montrer deux énormes détails : Vaneigem dit vite en passant qu'en novembre 1970 l'I.S. ne lui inspirait plus que de « l'indifférence ». Il croit pouvoir faire passer, sans autre explication, la chose comme un *mystère soudain*. Mais, de même qu'il n'y a là rien de mystérieux, il n'y avait rien de soudain (cf. ici même un rapport de la VII^e Conférence de l'I.S. en 1966). Et, tout en glissant cette vérité, quelque peu cynique de sa part, que « la théorie n'est pas saisie radicalement tant qu'elle n'est pas expérimentée », il essaie de ressaisir, mine de rien, son vieux bluff dégonflé en faisant l'éloge de ceux qui étaient, en mai 1968, « les insurgés de la volonté de vivre ». Nous avons montré que l'I.S. a été dans le mouvement des occupations, comme avant, quelque chose de moins vague et de plus précisément historique. Mais le *Communiqué de l'I.S. à propos de Vaneigem*, du 9 décembre 1970, révèle aussi que la volonté de vivre de Vaneigem était déjà alors un peu loin de cette insurrection.

3. Rapport de Guy Debord à la VII^e Conférence de l'I.S. à Paris (extraits)

La théorie de l'I.S. est claire au moins sur un point : *on doit en faire usage*. Se présentant déjà comme une plate-forme collective, et n'ayant vraiment de sens que dans la perspective d'un vaste élargissement collectif de notre critique, elle nous oblige à répondre à cette question : si nous sommes ensemble, c'est pour *faire* effectivement quoi ? Cette question se pose bien réellement, et parce que l'ensemble de théories de l'I.S., étant tout le contraire d'une spécialisation intellectuelle, recouvre une assez grande complexité d'éléments dont l'importance est inégale ; et *surtout* parce que l'origine de l'accord entre nous étant simplement théorique, toute sa réalité dépend finalement de la manière dont nous concevons et réalisons l'usage de cette théorie. Que doit être cette activité commune pour nous-mêmes, et vers les autres ? Cette question est une. La mauvaise réponse, à savoir que nous avons une intuition immédiate de la totalité, et que ceci est déjà une attitude qualitative totale, qui nous permettrait de discourir superbement sur tout, serait évidemment une manifestation pré-hégélienne d'idéalisme, parce qu'il manque à cette conception *le sérieux et le travail du négatif*. Notre activité ne peut être cet absolu, cette nuit où toutes les vaches sont radicalement

noires, c'est-à-dire aussi ce *repos*. C'est d'un même mouvement que notre compréhension commune peut rester partiellement inactive, et que des activités individuelles peuvent rester partiellement incomprises par ceux qui s'en accommodent. Si nous n'avons pas un jugement correct de l'I.S., nous nous tromperons en proportion sur tout le reste. [...]

C'est-à-dire que nous ne devons pas nous embarrasser collectivement des questions individuelles qui échappent à notre activité commune ; et de même aucun de nous n'a à s'embarrasser dans sa vie individuelle des *prétentions* collectives de l'I.S. qui seraient au delà de la pratique commune réelle. Je veux dire que l'existence de ces positions communes abstraites ne doit servir ni à embellir telle inactivité particulière, ni à encombrer la vie effective de tel de nous. Ceci suppose bien entendu qu'il y ait participation effective à une activité commune réelle. C'est seulement cette activité *pratique* qui est le jugement que nous reconnaissons entre nous, de même que c'est elle qui prononcera notre jugement objectif par les autres.

Il est certain que notre activité commune doit s'élargir. Je propose simplement de regarder en face cette réalité qu'actuellement, en tant qu'activité pratique, elle est pauvre. Il faut admettre ses limites et sa pauvreté, justement pour l'élargir pratiquement. Par contre, c'est en tant qu'elle n'est aucunement mesurée *pratiquement* qu'elle peut apparaître comme grandiose. Mais un tel caractère grandiose se verrait démenti aussitôt que s'installerait parmi nous une certaine pratique inconsciente des rapports inactifs. Je considère donc que nous n'avons pas, littéralement, à être ensemble indépendamment d'une activité définie par notre programme commun (et le définissant davantage).

Cette activité est elle-même commandée par notre place dans le monde, ce que nous avons à faire comme critique du monde actuel, et comme *rencontre* des éléments critiques qui y apparaissent.

Je tiens compte ici de quelques discussions qui ont eu lieu parmi nous, fragmentairement, dans les derniers mois. Je tiens compte plus encore de quelques incertitudes individuelles qui ont manifesté parfois une sorte de désarmement devant les problèmes de la *traduction pratique* de ce que nous affirmons assez facilement ensemble. Deux positions parallèles en découleront, plus ou moins clairement, qu'il vaut mieux clarifier tout de suite :

1. Une pseudo-critique de l'I.S., qui exprimerait un mécontentement irrecevable de ce fait que l'I.S. ne transfigure pas magiquement tous les aspects de la vie de ceux qui la rencontrent. Le jeune littérateur François George en était un bon exemple, nous reprochant ses insuffisances.

2. Un éloge factice de l'I.S., que je juge encore pire parce qu'il contient déjà une sorte d'idéologie d'un *pouvoir illusoire*. Cet éloge essaierait de faire croire que l'I.S., du moment qu'elle « existe », *est déjà tout ce qu'elle devrait être en fait* (cohérence, etc.). Une telle illusion peut entraîner corollairement à des illusions extravagantes sur ce que l'I.S. devrait encore devenir, en tant que développement issu de la base imaginaire dont on la crédite dès aujourd'hui. Cet éloge et ce dénigrement — l'un devant d'ailleurs amener l'autre — sont les deux faces d'une même médaille : l'incompréhension et l'absence à propos des conditions de notre activité réelle, et de notre activité réellement possible.

C'est la faiblesse et le caractère primitif des nouveaux aspects de la lutte de classe dans la société moderne qui peuvent produire autour de nous, et même parmi nous, des espérances néo-idéalistes

d'une apocalypse intellectuelle, à propos de l'I.S. existant concrètement ; et, forcément, des déceptions en retour, surgies de la même attente. Le seul développement de ce mouvement de lutte transformera les vrais problèmes, et les *faux problèmes* par-dessus le marché.

Notre affaire est avant tout de constituer une théorie critique globale et (donc, inséparablement) de la *communiquer* à tous les secteurs déjà objectivement engagés dans une négation qui reste subjectivement fragmentaire. La définition, l'expérimentation, le travail de longue haleine autour de cette question de la *communication* est notre activité réelle principale en tant que groupe organisé. Les déficiences *là-dessus* résument *toutes* nos déficiences (en tant que groupe). Le reste est bavardage. [...]

Ce n'est pas une garantie théorique de la vieille pensée allemande, mais la révolte dans la vie réelle aujourd'hui et pour nous qui mène à comprendre ensemble aussi bien la culture critique parallèle au marxisme en son temps (par exemple la poésie moderne comme auto-négation de l'art) et toutes les formes du siècle présent, qu'il nous faut critiquer concrètement, au delà d'une simple dénonciation de la publicité des marchandises.

La participation complète à ce que j'appelle notre activité principale au stade actuel présuppose évidemment, et renforce, les capacités individuelles ; et dans la conscience théorique et dans l'usage présent de la vie. Cependant, en aucun cas, nous ne sommes justifiés à mettre en avant comme *notre tâche commune* une étude raffinée des problèmes théoriques purs, parce que notre *théorie du dialogue* ne doit pas se satisfaire d'un simple *dialogue de la théorie* : la théorie du dialogue est, de

son origine à son ultime développement, une critique de la société.

Contrairement à ce que certains paraissent croire, *il n'est pas si difficile de nous comprendre théoriquement*, quand on est en contact avec nous, quand on est porté à prendre comme nous les réalités dont nous parlons. Il n'est pas *obligatoire* de relire Machiavel et Kautsky. Il doit être plus facile de nous comprendre maintenant que, par exemple, il y a cinq ans. [...]

Ce qui est difficile n'est donc pas tant de comprendre finement les théories de l'I.S. que *d'en faire quelque chose*, même grossièrement. C'est cela qui doit nous occuper avant tout.

L'I.S. devrait donc prendre garde à ne plus faire son propre éloge. Il faut cesser de développer, parmi nous et autour de nous, un contentement admiratif fondé sur ce que nous avons fait dans le passé (admettons que c'est à la fois beaucoup et très peu) ; et envisager au contraire comment nous pouvons en *faire usage* maintenant. Et quelles sont à cet égard les *capacités* pratiques des gens qui nous approchent. Si nous avons *défendu* le titre « situationniste », par différentes voies, dont les exclusions, c'est uniquement pour empêcher qu'il soit « valorisé » *contre nous*. Ce n'est pas dans le but de le valoriser pour nous-mêmes. Nous devons rappeler sur quel mouvement à venir nous parions.

L'activité (théorique et pratique) multiple qui procède de ce point central de la *communication* révolutionnaire avancée, comprise au sens le plus large, est ce qui peut seul décider du mode d'être ensemble des situationnistes, comme de tous les critères qui nous permettent de juger la cohérence et les capacités de nos camarades possibles. Veuillez considérer qu'il n'est guère de caractéristique

personnelle, même dans les goûts et les attitudes les plus « subjectives », qui n'ait un effet directement mesurable *sur ce terrain de notre communication vers l'extérieur*. C'est ici, par exemple, que le manque de talent dans l'expression apparaît comme un dangereux bégaiement, ou diffusion de vérités partielles qui deviennent des mensonges. C'est ici que l'allure conformiste de l'un de nous dans n'importe quel aspect de sa propre vie pourrait certainement servir à discréditer toutes les prétentions théoriques de l'I.S. ; et ceci d'autant plus vite qu'elles ont l'air plus tranchantes. Il s'agit d'être *au moins* au niveau d'affranchissement qui commence à se manifester un peu partout sans conscience théorique ; et d'avoir seulement la conscience théorique *en plus*. Aussi évidemment que nous devons refuser le « rôle prestigieux » dans l'I.S., nous devons rejeter quiconque présenterait parmi nous et à l'extérieur le contraire du prestige : *l'insuffisance* en regard de nos bases affirmées.

On a dit récemment que les situationnistes ne pouvaient reconnaître parmi eux aucun « penseur à la retraite ». C'est tout à fait vrai, car ceci nous transformerait en guilde intellectuelle pour la diffusion et la reconnaissance de nos « chefs-d'œuvre », et de la doctrine fixée qui pourrait en être déduite, puis enseignée. Je crois cependant que cette mise en garde participerait d'une sorte d'utopisme glorieux si on la mettait en avant comme le principal péril. D'abord, parce que nous risquons bien davantage de réunir des « penseurs au berceau » (ce qui n'est pas mauvais sous la seule condition qu'ils sortent vite du berceau). Mais surtout, j'insiste sur ce point, nous n'avons aucun besoin de « penseurs » en tant que tels, c'est-à-dire des gens produisant des théories en dehors de la vie

pratique. Dans la mesure où nos théories en formation me paraissent aussi justes que possible, pour le moment et dans les conditions que nous avons affrontées, j'admets que tout développement théorique qui peut s'inscrire dans la cohérence du « discours situationniste » *vient de la vie pratique*, en découle légitimement. Mais ceci n'est en rien suffisant. Il faut que ces formules théoriques *reviennent dans la vie pratique*, sinon elles ne valent pas un quart d'heure de peine. Deux points sont à considérer : 1. l'accord visible entre la théorie et la vie du porteur de cette théorie dans toute la mesure du pratiquement réalisable ; 2. l'utilisation de cette théorie en tant qu'elle est communicable à des forces pratiquement entraînées vers la recherche de cette théorie (là où « la réalité recherche sa théorie », selon une formule classique). La déficience dans le premier cas donne clairement l'idéologue inconscient en désaccord avec lui-même ; dans le second cas la secte utopiste, où certes il y a accord réel entre les participants, mais uniquement entre eux. Pour nous, est suspendue cette circonstance aggravante que nous proclamons le refus historique de l'idéologie, et le dépassement de toute utopie par le *possible* effectif du présent. La mesure du réalisable, et donc de la déficience, dans les deux cas peut fort bien être établie — et toujours élargie — par la pratique même des situationnistes s'ils appliquent avec conséquence les banalités de base qu'ils affirment déjà. [...]

Je repousse tout autant le contentement ou la menace de mécontentement à l'égard de l'I.S., qui se manifesteraient autour de cette exigence selon laquelle nous devrions être, en quelque sorte, des organisateurs de *jours de fêtes*. Nous n'avons pas à répondre à une telle revendication de *fêtes parti-*

culières. Nous devons laisser cette dimension aux individus ; c'est-à-dire n'entraver personne avec un collectivisme forcément débile en cette matière. Ce qu'il nous faut hériter de l'art moderne, dans les conditions présentes, c'est un niveau plus profond de communication, et non une prétention à quelque jouissance sous-esthétique. [...]

Il nous faudra arriver à *ressaisir cette parole*, qui est dans la culture, mais aucunement son « prestige » ou une suite quelconque de son prestige. (Les « rôles prestigieux » qui peuvent être tenus à partir de l'I.S., le misérable genre « maître à penser » — ou « à vivre » —, nous devons nous en défendre en sapant systématiquement toute attitude prestigieuse.) La recherche d'une sorte de fête dans l'I.S. aboutirait à la triviale pratique du divertissement en société, qui n'est certainement pas mauvaise en soi, mais qui serait mauvaise pour nous parce que habillée dans une idéologie du ludique : c'est-à-dire une tentative de ludique collectif *sans ses moyens*, mais aggravé d'une sorte de doctrine du jeu. Où sont donc tous ses moyens de réalisation, immédiats et futurs ? Justement dans notre pratique de la communication avec « le mouvement réel qui supprime les conditions existantes ». À défaut de ceci, pourquoi une réunion de situationnistes, dans de telles conditions de lourdeur abstraite, devrait-elle même être divertissante ?

Dans l'aliénation de la vie quotidienne, les possibilités de passions et de jeux sont encore bien réelles, et il me semble que l'I.S. commettrait un lourd contresens en laissant entendre que la vie est totalement réifiée à l'extérieur de l'activité situationniste (laquelle serait alors un sauvetage mystique par le concept — voir quelques personnes qui s'adressent à nous actuellement en ayant cette impression). Tout au contraire, il me semble que ce

champ libre est plus normalement extérieur à notre activité commune, qui implique une certaine fatigue. Ceci me paraît encore plus évident à considérer le travail théorique personnel que la participation au projet situationniste peut mener à entreprendre.

Le développement de la théorie situationniste a marché de pair — par une infinité d'interactions dont certains cas de plagiats spectaculaires ne sont que l'aspect anecdotique amusant — avec un développement du monde culturel dominant lui-même. L'idée d'urbanisme unitaire, l'expérience de la dérive doivent être aujourd'hui comprises dans leur *lutte* avec les formes modernes d'architecture utopique, des Biennales de Venise, ou des *happenings*. De même notre usage possible d'une « communication contenant sa propre critique » doit s'imposer contre le néo-dadaïsme récupéré ou la néo-esthétique combinatoire (un « Groupe d'Art visuel » construisant des situations dans les rues de Paris, etc.). Le fait cependant que les quelques tentatives qui ont été faites pour récupérer l'I.S. en bloc dans ce monde culturel aient été repoussées justifie ces premiers *moments* de notre expérience : nous avons suivi la possibilité de radicalisation qu'ils contenaient. C'est pourquoi le mouvement de dépassement dont nous parlons ne les supprime pas. C'est à cause de ces expériences mêmes — à poursuivre — que la tâche de *communication* de notre théorie, que je conçois comme notre lien pratique principal, n'est en rien de l'activisme politique, mais est radicalement ennemie de toutes les survivances de cet activisme de spécialistes. Cependant, la seule position qui discrédite totalement la nécessaire critique des spécialistes, c'est *l'inactivité au nom de la totalité*, dont j'ai parlé pour commencer.

La question de la communication d'une théorie en formation aux courants radicaux eux-mêmes en formation (communication qui ne saurait être aucunement unilatérale) tient à la fois de « l'expérience politique » (l'organisation, la répression) et de l'expérience formelle du langage (de la critique du dictionnaire à l'emploi du livre, du tract, d'une revue, du cinéma, et de la parole dans la vie quotidienne). Tout de suite après, mais non négligeable, se pose ici le problème du financement. Je suppose décidément négligeable pour nous tous le problème du maintien de quelque confort que ce soit. Il est sûr que là où nous commençons à réussir une certaine communication de ce que nous voulons dire, le résultat peut nous revenir sous différentes formes peu confortables, comme la bombe chez Martin. Mais le problème le moins négligeable de tous est celui de notre capacité, en diverses occasions, pour juger des possibilités pratiques. Notre émissaire en Algérie, par exemple, avait récemment ramené des conclusions fort optimistes sur nos possibilités d'une organisation de diffusion, sans laquelle les meilleures analyses ne sont bonnes qu'à offrir directement à l'Institut International d'Histoire Sociale. La suite a montré qu'il avait été trop enthousiaste. Les conditions de la clandestinité, naturellement, réduisent à un très petit nombre d'individus ceux parmi lesquels il faut choisir de faire confiance ou non. Selon ce que ceux-ci précisément feront ou ne feront pas, on peut arriver à des résultats, ou à rien. Mais vous savez comment l'affaire se présente pour nous *partout*, et c'est pourquoi je trouve intéressant cet exemple de conspiration en passant. Le monde entier est pour nous comme cette Algérie, où tout dépend de ce que nous pourrons faire avec les *premiers venus* ; et où nous devons donc être tous de plus en plus capables de les juger pratiquement et de créer les

conditions pour de telles rencontres. Nous n'avons pas les *mass media*, et aucun courant radical ne les aura pendant fort longtemps. Il faudra apprendre à reconnaître et emprunter à *tout moment* les autres voies.

Si nous avons une certaine avance théorique en ce moment, c'est le produit fâcheux de l'absence complète de la critique pratique de la société dans l'époque d'où nous sortons, et de sa dissolution théorique subséquente. Mais, puisqu'il semble que la réapparition des luttes sous une forme nouvelle commence à confirmer notre hypothèse fondamentale, nous avons à faire connaître nos positions aux nouveaux courants qui se cherchent dans la politique comme dans la culture, dans cette mesure où nous sommes *leur propre théorie inconnue*. Cette tâche me paraît définir toute notre activité actuelle, et inversement rien ne peut être vraiment défini au delà. Car, pas plus qu'il n'est question de prétendre à un monopole de l'excellence critique dans quelque domaine que ce soit, nous ne devons raisonner dans la perspective d'un maintien prolongé d'un quelconque monopole de la cohérence théorique.

(Juillet 1966.)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET, CHICAGO, ILL. 60637
TEL: 773-936-5000 FAX: 773-936-5001

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET, CHICAGO, ILL. 60637
TEL: 773-936-5000 FAX: 773-936-5001

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET, CHICAGO, ILL. 60637
TEL: 773-936-5000 FAX: 773-936-5001

4. Lettre de démission de Raoul Vaneigem

Camarades,

La tendance qui s'est constituée, le 11 novembre 1970, dans la section française a le mérite d'être la dernière abstraction à pouvoir se formuler dans, pour et au nom de l'I.S. S'il est vrai que le groupe n'a jamais été que la somme des capacités et des faiblesses, très inégalement réparties, de ses membres, il n'y a plus, dans le moment qui nous préoccupe, d'apparente communauté, pas même de tendance, qui fasse oublier que chacun est seul à répondre de soi-même. Comment ce qu'il y avait de passionnant dans la conscience d'un projet commun a-t-il pu se transformer en un malaise d'être ensemble ? C'est ce que les historiens établiront. Je ne me sens ni la vocation d'historien, ni celle de penseur, à la retraite ou non, pour devenir ancien combattant. Outre que l'analyse aisée du peu de pénétration de la théorie situationniste en milieu ouvrier et du peu de pénétration ouvrière en milieu situationniste ne serait dans l'instant qu'un prétexte à la fausse bonne conscience de notre échec.

Mais sans doute, pour être enfin concret — car il n'y a pas de réponse concrète hors de la preuve que chacun devra donner de ce qu'il est réellement —, dois-je parler plutôt de mon échec. Pour ce qui est

du passé, j'ai toujours prêté, très à la légère, à la plupart des camarades ou ex-camarades de l'I.S. au moins autant de capacités et d'honnêteté que je m'en reconnaissais, m'illusionnant ainsi à la fois sur les autres et sur moi. Je mesure assez ce qu'une telle attitude a pu, contradictoirement, susciter, dans l'Internationale, de tactiques manœuvrières plus ou moins habiles et toujours odieuses ; et créer dans le même temps des conditions d'idéologie. Ceci dit, l'histoire individuelle des camarades, la mienne et l'histoire collective feront la part de mes erreurs et de mes options correctes. (Je précise néanmoins que je crache à la gueule de quiconque, présent ou à venir, me découvrirait des intentions secrètes, quelles qu'elles soient, et avec cette bonne foi critique que l'on a vu si souvent s'étaler après coup.)

Pour le présent, il me suffit de constater ma carence à avoir fait progresser un mouvement que j'ai toujours tenu pour la condition de ma radicalité. Ce serait désarmer la naïveté même que de vouloir encore sauver un groupe pour me sauver alors que je n'ai su en faire rien de ce que je voulais vraiment qu'il fût. Je préfère donc reprendre le pari que mon adhésion à l'I.S. avait différé : me perdre absolument ou refaire absolument ma propre cohérence, et la refaire seul pour la refaire avec le plus grand nombre.

Mais avant de laisser à la révolution le soin de reconnaître les siens, je tiens dès aujourd'hui à ce que s'appliquent à mon égard les exigences que j'ai formulées sur les groupes autonomes : je ne reprendrai de contacts avec les camarades qui le souhaiteront, et que je souhaiterai revoir, que dans la réussite effective d'une agitation révolutionnaire que mon goût du plaisir radical aura su entreprendre.

Si toutefois la tendance jugeait sa critique suffisante en soi, sans autre preuve, pour reconstituer la

section française, elle devrait aussitôt me considérer comme démissionnaire, avec les conséquences, que j'accepte, de ne nous revoir jamais.

(14 novembre 1970.)

5. Communiqué de l'I.S. à propos de Vaneigem

Enfin obligé de dire sérieusement quelque chose de *précis* sur ce qu'est l'I.S. et ce qu'elle a à faire, Raoul Vaneigem l'a aussitôt rejetée en totalité. Jusqu'à cet instant, il en avait toujours *tout* approuvé.

Sa prise de position du 14 novembre a l'ultime et triste mérite d'exprimer très bien, et en peu de mots, ce qui était au centre de la crise que l'I.S. a connue en 1969-70. C'est évidemment à l'envers que Vaneigem envisage passionnellement la vérité de cette crise, mais il la montre exactement et, affichée à ce degré, l'inversion ne risque pas de gêner la lecture.

Vaneigem qualifie notre position de « dernière abstraction à pouvoir se formuler dans, pour et au nom de l'I.S. » ; et comme il n'avait jamais aperçu les précédentes, il veut au moins combattre celle-ci. Nous devons donc parler ici de concret, d'abstraction et de qui parle d'abstraction.

Le terrain concret de cette crise est également, depuis l'origine, une défense du concret de l'activité de l'I.S., et des conditions réelles dans lesquelles elle s'accomplit effectivement. La crise a commencé lorsque certains de nous se sont avisés, et ont commencé à faire savoir, que d'autres leur laissaient subrepticement le monopole des responsabilités à prendre, aussi bien que la plus grande

part des opérations à exécuter : la critique commencée à propos de la sous-participation (quantitative et surtout qualitative) à la rédaction de nos principales publications communes s'est vite étendue à la sous-participation, plus dissimulée, en matière de théorie, de stratégie, de rencontres et de luttes extérieures, et même de discussions courantes, sur les plus simples décisions qui nous incombent. Partout existait une fraction de fait composée de camarades *contemplatifs*, systématiquement approbateurs, et ne manifestant jamais rien d'autre que le plus ferme acharnement dans l'inactivité. Ils se comportaient comme s'ils estimaient n'avoir rien à gagner, mais peut-être quelque chose à perdre, en soutenant un avis personnel, et en se chargeant d'œuvrer par eux-mêmes, sur un quelconque de nos problèmes *précis*. Cette position, dont le silence assuré était l'arme principale, se couvrait aussi, dans ses jours de fête, de quelques proclamations générales, toujours très euphoriques, sur l'égalité parfaite réalisée dans l'I.S., la cohérence radicale de son dialogue, la grandeur collective et personnelle de tous ses participants. Vaneigem est resté, jusqu'au bout, le plus remarquable représentant de cette sorte de pratique.

Quand plusieurs mois de discussion, des textes très précis, ont porté la critique de cette carence jusqu'à un degré où aucun des individus concernés ne pouvait plus, honnêtement, ni s'illusionner sur lui-même, ni croire qu'il pourrait encore entretenir la même illusion chez ses camarades, Vaneigem plus que tout autre s'est réfugié dans le silence. C'est seulement en apprenant, le 11 novembre, que nos positions seraient désormais diffusées en dehors de l'I.S. qu'il a estimé aussitôt ne plus pouvoir y rester.

Vaneigem, arrivé à ce point, fait allusion, contre nous, à des « tactiques manœuvrières plus ou

moins habiles et toujours odieuses ». Il ne fera évidemment croire à personne qu'il serait nécessaire d'avoir une tactique, d'être plus ou moins habiles, ou de manœuvrer de quelque manière que ce soit, pour obliger un camarade, depuis tant d'années membre d'une organisation toujours affirmée égalitaire, à participer effectivement aux décisions de cette organisation et à leur exécution ; ou bien à avouer vite qu'il ne peut pas et ne veut pas. L'absence et le silence de Vaneigem, ou d'autres, peuvent sans doute réussir à se déguiser assez longtemps, par des manœuvres plus ou moins mesquines, mais se trouvent éliminés, bien aisément, aussitôt que n'importe qui annonce qu'il ne veut plus les supporter, tandis que la position contemplative doit de son côté convenir qu'elle ne voulait vraiment rien d'autre au monde que continuer à être supportée parmi nous. Mais Vaneigem emploie un pluriel qui évoque un passé où de telles manœuvres — « toujours odieuses » — ne visaient encore ni lui ni ses actuels imitateurs. Nous ne nous contenterons pas de rappeler que Vaneigem, ne s'étant jamais opposé, ni par écrit, ni dans une seule réunion, ni même — à notre connaissance — dans aucun entretien personnel avec un membre de l'I.S., à aucune de ces prétendues « manœuvres », n'en ayant jamais évoqué d'aucune manière l'existence ou la possibilité, en serait inexcusablement et misérablement *complice*. Nous irons naturellement plus loin : nous le défions formellement, devant le jugement de tous les révolutionnaires qui existent déjà aujourd'hui, de désigner tout de suite *une seule* de ces « tactiques manœuvrières » qu'il aurait constatées, et laissées passer, dans l'I.S., pendant les dix années où il en a été membre.

Vaneigem, qui feint de croire que l'I.S. va disparaître parce que son absence doit s'en retirer (« vouloir encore sauver un groupe », « reconsti-

tuer la section française »), constate qu'il n'a su faire de ce groupe « rien de ce [qu'il voulait] vraiment qu'il fût ». Nous ne doutons certes pas que Vaneigem a voulu faire de l'I.S. une organisation, non seulement révolutionnaire, mais d'une excellence tout à fait sublime, et peut-être même absolue (cf. *Traité de savoir-vivre*, etc.). D'autres camarades ont dit, depuis des années, que la réussite historique réelle de l'I.S. n'allait tout de même pas aussi loin, et surtout comportait trop souvent des défauts *évitables* (leur existence d'ailleurs rendant d'autant plus fâcheux le mythe de la perfection admirable de l'I.S., dont se gargarisent des centaines de stupides spectateurs extérieurs — et malheureusement aussi quelques spectateurs parmi nous). Mais Vaneigem, en prenant maintenant, *post festum*, ce ton du dirigeant désabusé, qui n'a « su » faire de ce groupe « rien » de ce qu'il voulait en faire, oublie de se poser cette cruelle question : qu'a-t-il jamais, *lui*, essayé de dire, de faire, en argumentant ou en payant d'exemple, pour que l'I.S. devienne encore mieux, ou plus proche de ses meilleurs goûts personnels *proclamés* ? Vaneigem n'a *rien* fait pour de tels buts ; quoique cependant l'I.S. n'en soit pas vraiment restée à n'être *rien* ! Devant l'évidence de ce que l'I.S. *a fait*, Vaneigem se discrédite aujourd'hui complètement, pour tout individu qui sait penser, en lançant, si enfantinement, la contre-vérité boudeuse et burlesque d'un échec complet de l'I.S., et de lui-même en prime. Vaneigem n'a jamais voulu reconnaître *une part* d'échec dans l'action de l'I.S., précisément parce qu'il se savait trop intimement lié à cette part d'échec ; et parce que ses déficiences réelles lui ont constamment paru appeler comme remède, non leur dépassement, mais la simple affirmation péremptoire que *tout* allait pour le mieux. Maintenant qu'il ne peut plus continuer, la part

d'échec dont il lui faut bien admettre l'existence est brusquement présentée, au mépris de toute vraisemblance, comme l'échec total, l'inexistence absolue de notre théorie et de notre action dans les dix dernières années. Cette mauvaise plaisanterie le juge.

Dans cette bouffonnerie fondamentale, n'apparaissent qu'en tant que détails particulièrement plaisants l'allusion très sociologico-journalistique de Vaneigem au « peu de pénétration de la théorie situationniste en milieu ouvrier » ; et surtout sa foudroyante *découverte*, à la lumière inattendue de ce Jugement Dernier de l'I.S. marqué pour lui par son départ, qu'aucun des situationnistes ne travaille dans une usine ! Car, si Vaneigem l'avait su plus tôt, puisqu'il paraît tant s'en affecter, il aurait certainement signalé le problème et quelque solution radicale.

À ce compte, il faut rappeler que Vaneigem, quand il était sérieux, n'avait pas seulement énoncé les admirables buts qu'il réservait à l'I.S. Celui de nous tous qui a le plus abondamment parlé de lui-même, de sa subjectivité, et de son « goût du plaisir radical », avait aussi d'admirables buts *pour lui-même*. Mais les a-t-il réalisés, a-t-il même lutté concrètement pour les réaliser ? Point du tout. Pour Vaneigem comme pour l'I.S., le *programme* de Vaneigem n'est formulé que pour s'épargner toutes les fatigues, et tous les petits risques historiques, de la *réalisation*. Le but étant total, il n'est envisagé que dans un pur présent : il est *déjà là* tout entier, tant qu'on croit pouvoir le faire croire, ou bien il est resté purement inaccessible : on n'a rien réussi à faire pour le définir ou pour s'en approcher. Le qualitatif, comme l'esprit des tables tournantes, avait fait croire qu'il était là, mais il faut admettre que ce n'était qu'une longue erreur ! Vaneigem

découvre finalement que la mayonnaise dont il feignait de se délecter n'a pas pris corps.

Dans une telle lumière métaphysique, on peut certes attendre le moment pur de la Révolution et, dans cette attente reposante, lui laisser aimablement « le soin de reconnaître les siens » (mais il faudra pourtant que les siens sachent aussi la reconnaître, cette Révolution, et par exemple annulent les réservations de leurs vacances, si par malheur les deux phénomènes coïncident). Cependant, quand il s'agit de questions plus immédiatement proches de notre conscience et de notre action directe, comme l'I.S. et Vaneigem en personne, si l'on prétend que tout ce qui est voulu est déjà réalisé en totalité, la mystique se dégrade en *bluff*. Ce que l'on a affirmé parfait, on devra donc un jour l'affirmer totalement inexistant. Joyeuse découverte, qui n'affecte en rien la radicalité tout à fait extra-historique de Vaneigem. Ainsi donc, en reconnaissant aujourd'hui son erreur totale sur l'I.S., Vaneigem ne s'avise pas qu'il a déjà implicitement reconnu une erreur totale sur lui-même. Il croit être encore en 1961, dix années ayant passé comme un simple rêve, ce négligeable cauchemar de l'histoire, après lequel Vaneigem retrouve, simplement et purement « différé », son projet, toujours égal à lui-même, de « refaire absolument [sa] propre cohérence ». Pourtant, si l'I.S. n'a pas encore existé, Vaneigem non plus n'a pas encore existé. Mais un jour, bientôt peut-être ? Demain, on ramera la cohérence gratis ! Mais comme la justice historique, tout autant que l'action réelle dans l'histoire, est étrangère aux préoccupations de Vaneigem, il ne se rend pas justice à lui-même.

Vaneigem a occupé dans l'histoire de l'I.S. une place importante et inoubliable. Ayant rejoint en 1961 la plate-forme théorico-pratique constituée dans les premières années de l'I.S., il en a immé-

diatement partagé et développé les positions les plus extrêmes, celles qui étaient *alors* les plus nouvelles, et qui *allaient* vers la cohérence révolutionnaire de notre temps. Si à ce moment l'apport de l'I.S. à Vaneigem n'a certainement pas été négligeable, lui donnant l'occasion, le dialogue, quelques thèses de base et le terrain d'activité pour devenir ce qu'il voulait et pouvait être d'authentique, et de profondément radical, il est aussi vrai que Vaneigem a apporté à l'I.S. une très remarquable contribution : il avait beaucoup d'intelligence et de culture, une grande hardiesse dans les idées, et tout cela était dominé par la plus vraie colère à l'encontre des conditions existantes. Vaneigem avait alors du génie, parce qu'il savait parfaitement aller à l'extrême en tout ce qu'il savait faire. Et tout ce qu'il ne savait pas faire, il n'avait simplement pas encore eu l'occasion de l'affronter personnellement. Il brûlait de commencer. L'I.S. des années 1961-1964, et c'est une période importante pour l'I.S. comme pour les idées de la révolution moderne, a été fortement marquée par Vaneigem, plus peut-être que par tout autre. C'est dans cette période qu'il a non seulement écrit le *Traité* et d'autres textes qu'il a signés dans la revue *I.S. (Banalités de base, etc.)*, mais aussi participé grandement aux textes collectifs anonymes des numéros 6 à 9 de cette revue, et très créativement à toutes les discussions de cette époque. Si lui l'oublie maintenant, nous ne l'oublions pas. S'il veut aujourd'hui cracher dans son propre plat, tant pis, la génération révolutionnaire qui s'est formée dans les années suivantes s'y est déjà servie.

Cette période du début des années 60 devait être celle de la formulation générale du programme révolutionnaire le plus total. La révolution, dont nous annoncions le retour et les nouvelles exigences, était alors totalement absente, aussi bien en

tant que théorie vraiment moderne qu'en tant qu'individus et groupes luttant concrètement dans le prolétariat, par des actions radicales nouvelles et pour des objectifs nouveaux. Une certaine généralité, une certaine abstraction, l'usage même parfois du ton de l'outrance lyrique étaient les inévitables produits de ces conditions précises et se trouvaient même, en ceci, nécessaires, justifiés, excellents. Nous n'étions pas beaucoup dans ce moment, et Vaneigem en était, à savoir et à oser dire ce que nous disions. Nous avons bien fait.

Fort heureusement la marche de la société moderne n'a pas manqué de suivre, de plus en plus visiblement, le chemin où nous l'avions vue s'engager ; et en même temps le nouveau courant révolutionnaire, qui n'a pas non plus manqué de se manifester corollairement, a repris beaucoup de notre critique, s'est armé partiellement de notre théorie (qui continuait évidemment de se développer et de se préciser), ou même a pu s'inspirer de certains exemples de nos luttes pratiques. Il nous a fallu faire des *analyses* plus précises, et aussi expérimenter diverses formes d'action devenues possibles. Les situationnistes sont entrés, avec leur époque, dans ces luttes de plus en plus concrètes qui se sont approfondies jusqu'en 1968, et encore davantage depuis. Vaneigem n'était déjà plus là.

« Comment, s'interroge-t-il aujourd'hui, ce qu'il y avait de passionnant dans la conscience d'un projet commun a-t-il pu se transformer en un malaise d'être ensemble ? » Mais *il se garde bien de répondre* à sa question, qui reste ainsi purement élégiaque. Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? C'est tout simplement, dans ce cas, parce que la conscience d'un projet commun a cessé d'exister dans une pratique commune — dans ce que *devenait* la pratique commune de l'I.S. Certains vivaient la pratique de l'I.S., avec ses dif-

ficultés et ses inconvénients, dont le pire était certainement d'avoir à lutter contre l'alourdissement introduit dans notre activité commune par la tendance contemplative et auto-admirative de plusieurs situationnistes (cf. *La Question de l'organisation pour l'I.S.*, texte d'avril 1968 repris dans *I.S.*, 12). Au contraire, Vaneigem ne maintenait que la pure « conscience » de la généralité abstraite de ce projet ; et donc, à mesure que l'action concrète s'élargissait, une conscience toujours plus démodée et mensongère, la fausse conscience sur le terrain prétendu de la conscience historique commune, la simple mauvaise foi. Dans ces conditions, il était de moins en moins passionnant de rencontrer Vaneigem (et d'autres qui, quant à eux, n'avaient même *jamais* pu passionner quiconque). Répéter vainement les mêmes critiques, puis s'en lasser, ne plaît à personne. Et il était sûrement encore plus ennuyeux pour Vaneigem de rencontrer pendant des années, dans un style complètement changé, des camarades dont il savait fort bien qu'ils connaissaient, *presque autant qu'il les connaissait lui-même*, ses carences. Cependant, Vaneigem a préféré continuer à figurer, formellement, parmi nous, appuyé sur le souvenir d'une participation authentique et la promesse toujours plus lointaine et plus abstraite d'un accomplissement futur, en jouant sur les restes bien refroidis d'un dialogue amical, et en faisant la sourde oreille. Comme l'écrivait le président de Brosses à propos d'un caractère de ce genre : « On ne peut se résoudre à prendre un parti fâcheux contre un confrère, contre un homme très aimable et si doux qu'il ne répond jamais rien à tout ce qu'on lui peut dire. Le mal est que les esprits doux sont les plus opiniâtres et les plus insensibles de tous. Ils ne vous contestent jamais rien. Mais, ni on les persuade, ni on les détermine. »

Dans les années 1965-70, l'évanouissement de Vaneigem s'est manifesté quantitativement (il n'a plus guère participé à nos publications que par les trois petits articles qu'il a signés dans les trois derniers numéros d'*I.S.*, et il fut même souvent absent des réunions où il se taisait généralement) et surtout qualitativement. Ses très rares interventions dans nos débats étaient frappées du signe de la plus grande incapacité d'envisager des luttes historiques concrètes ; marquées des plus pauvres échappatoires à propos de toute relation à maintenir entre ce que l'on dit et ce que l'on fait, et même de l'oubli souriant de la pensée dialectique. À la VII^e Conférence de l'*I.S.*, en 1966, il fallut argumenter pendant deux heures contre une étrange proposition de Vaneigem : il tenait pour certain que notre « cohérence » indiquerait toujours *en n'importe quel débat sur une action pratique à entreprendre*, et après une discussion approfondie, la seule voie juste, univoquement reconnaissable à l'avance. De sorte que si une minorité de situationnistes ne se déclarait pas, à la fin de cette discussion, totalement convaincue, elle aurait ainsi fait la preuve qu'elle ne possédait pas la cohérence de l'*I.S.*, ou bien qu'elle avait malhonnêtement des buts cachés de sabotage, ou au moins une opposition théorico-pratique dissimulée. Si les autres camarades ont évidemment défendu les droits et les devoirs de toute minorité dans une organisation révolutionnaire — avec cent exemples concrets —, et même plus simplement les droits de la réalité, il faut reconnaître que Vaneigem ne s'est jamais risqué par la suite à se démentir *sur ce point* en se trouvant, ne fût-ce que pendant dix minutes, en péril de passer pour « minoritaire » sur la moindre question débattue par l'*I.S.* À la fin de 1968, nous avons reconnu, contre l'avis de Vaneigem, le droit de constituer éventuellement des tendances dans l'*I.S.*

Vaneigem se rallia volontiers à cette majorité, mais en précisant qu'il ne pouvait même pas concevoir comment une tendance viendrait jamais à exister parmi nous. Au printemps de 1970, une tendance s'étant formée pour résoudre vite et clairement un conflit pratique, Vaneigem, bien sûr, s'y inscrit immédiatement. Il est inutile de multiplier les exemples.

Le refus permanent d'envisager un développement historique réel, produit par sa connaissance, et son *acceptation*, d'une relative incapacité personnelle (qui allait donc toujours en s'aggravant), s'accompagnait normalement chez Vaneigem de l'insistance enthousiaste sur toute caricature de totalité, dans la révolution comme dans l'I.S., sur la fusion magique, un jour, de la spontanéité enfin libérée (celle des masses, et celle de Vaneigem) avec la cohérence : dans de telles noces de l'identification, les problèmes vulgaires de la société réelle et de la révolution réelle seront instantanément abolis *avant même que l'on ait eu le déplaisir de les considérer*, ce qui est évidemment une aimable perspective pour philosophie de l'histoire en fin de banquet. Vaneigem a manié par tonnes le concept de qualitatif en oubliant résolument ce que Hegel appelait, dans *La Science de la Logique*, « la qualité la plus profonde et la plus essentielle », la *contradiction*. « Par rapport à elle, en effet, l'identité n'est que la détermination de ce qui est simple et immédiat, de l'être mort, tandis que la contradiction est la source de tout mouvement, de toute vie. Ce n'est en effet que dans la mesure où une chose renferme en elle-même une contradiction qu'elle se montre agissante et vivante. » Vaneigem, sauf pour commencer, n'a pas aimé la vie de l'I.S., mais son image morte, un alibi glorieux pour sa vie quelconque, et une espérance abstraitement totale d'avenir. Puisqu'il s'est fort bien accommodé d'un

tel fantôme, on comprend qu'il le disperse totalement d'un seul souffle, justement le 14 novembre 1970, quand il lui a fallu commencer à exprimer son mécontentement, parce que le parti pris du silence satisfait n'était plus soutenable.

Certes, nous n'avons aucunement insinué que Vaneigem pouvait avoir des « intentions secrètes ». Notre *Déclaration* du 11 novembre est loin d'être consacrée au seul Vaneigem ; et il sait fort bien que les situationnistes américains nous avaient adressé peu avant, à quelques jours d'intervalle, *trois lettres se contredisant complètement de l'une à l'autre*, et dont aucune ne croyait devoir citer ou corriger la précédente, ce qui nous oblige à formuler dans ce cas l'hypothèse des « buts cachés » de ces camarades, car nous ne croyons pas un instant à leur débilite mentale. Mais toute la conduite de Vaneigem parmi nous a toujours été bien connue de tous, et d'une incontestable *transparence malheureuse*. Toute la question — s'amusant avec le temps — était de savoir si ce qui dans l'I.S. a valu tant de fois à Vaneigem les critiques ou les rires serait finalement surmonté, ou maintenu jusqu'à la fin. On connaît maintenant la réponse. Vaneigem (ni personne d'autre) n'a certes pas été pris à l'improviste par un débat dont plusieurs textes — sur lesquels personne n'a jamais fait de réserves — affirmaient depuis des mois qu'il était décisif ; que sa conclusion était urgente ; que chacun devait prendre parti en sachant que notre action commune était entièrement mise en jeu. Aussi Vaneigem n'a-t-il rien à craindre de cette « bonne foi critique que l'on a vue si souvent s'étaler après coup ». Ici d'ailleurs son ironie est malvenue, car nous savons bien qu'il y a eu dans l'I.S. plusieurs cas de ruptures soudaines et surprenantes, où l'explication du comportement d'un individu ne

pouvait nous apparaître qu'après coup. Nous savons encore mieux que l'un des rares exercices de la radicalité de Vaneigem a *toujours* été d'approuver les exclusions de l'I.S. dès qu'elles se produisaient, et de piétiner sans regret des individus que, la veille encore, il n'avait jamais pris la peine de critiquer. Et que signifie, au fond, cette rage anti-historique contre le jugement « après coup » de ce qu'a apporté l'événement ? Ne devons-nous pas, par exemple, répondre aux pauvretés que Vaneigem vient d'accumuler dans son texte du 14 novembre ? Il n'en avait jamais soufflé mot auparavant. Ici, nous sommes bien obligés de critiquer *après coup* une manifestation précise d'inconscience qu'il eût été bien téméraire de pronostiquer dans tous ses détails avant le coup d'éclat final de Vaneigem.

« La cohérence de la critique et la critique de l'incohérence sont un seul et même mouvement, condamné à se détruire et à se figer en idéologie dès l'instant où la séparation s'introduit entre les différents groupes d'une fédération, entre individus d'une organisation, entre la théorie et la pratique d'un membre de cette organisation. » (Vaneigem, dans *I.S.*, 11.) On ne peut mieux dire ; et on ne peut guère dénoncer avec plus d'impudence, dans l'universalité abstraite, le défaut même dont on souffre, pour donner à croire que, *puisque précisément on l'a dénoncé* en général et partout, on en serait soi-même forcément exempt. Vaneigem n'ignorait pas que ses camarades ne *couvriraient* pas, en dernière analyse, une imposture de ce genre, même si d'estimables souvenirs, et les restes d'une amitié indulgente fondée sur eux, peuvent retarder quelque temps la conclusion que la moindre lucidité impose, d'abord dans tous les détails, et puis au centre même du problème. Nous n'avons à nous prétendre sûrs de rien, ni de personne. Seulement

du mouvement de l'histoire, tant que nous saurons le reconnaître en y participant ; et sans doute chacun de nous à propos de lui-même, du moins aussi longtemps que nous sommes *capables de le prouver*. Il est en tout cas évident que la *complicité*, réelle et nécessaire, dans une entreprise comme l'I.S., ne saurait être fondée sur une communauté de tares, et sur le « projet commun » d'éblouir de loin une multitude de suiveurs, par la fade et niaise image de notre splendeur collective : nous avons toujours été tous d'accord pour repousser ces gens et dénoncer cette image, mais il n'est pas possible d'accomplir réellement ce travail à fond alors que *dans l'I.S. même*, cette attitude d'effusion vague et douce, ce *piétisme de l'I.S.*, existait en fait, sans même avoir l'excuse de la distance ignorante. On a ainsi laissé trop exagérément s'affirmer dans l'I.S., « sans autre preuve », la notion confortablement optimiste de la *complémentarité* des participants. Chacun se retrouvait et personne ne se perdait, puisque quelques spécialités avaient leur place au soleil : le Chamfort de la totalité, le loyal ivrogne, le lanceur de pavés d'excellentes intentions, etc. C'est là que l'absence devenait une politique de coexistence pacifique, et l'approbation une nécessité qui se faisait passer pour un hasard. Et c'est là que Vaneigem a déçu le plus, sinon lui-même — il en a vu d'autres —, au moins ses camarades.

Comment les situationnistes contemplatifs pouvaient-ils penser — aussi vraie que soit là-dessus leur bonne volonté — lutter contre le suivisme hiérarchique qui s'est manifesté *autour de l'I.S.*, et que nous avons tant rejeté et condamné, alors qu'ils étaient eux-mêmes *dans l'I.S.* bien effectivement suiveurs, ornés seulement d'une intention abstraite et proclamée de participation égalitaire ? À ce moment, mépriser les suiveurs extérieurs devient en fait *une confirmation imaginaire de l'égalité*

interne. Mais il faut comprendre ce « suivisme » dans sa complexité réelle. Ni Vaneigem ni d'autres n'ont jamais été de serviles approbateurs d'une politique qu'ils auraient en fait désapprouvée : c'est seulement le dernier texte de Vaneigem qui donne, très injustement, cette image de lui-même. En réalité, Vaneigem et d'autres camarades ont toujours suivi les décisions prises dans la pratique de l'I.S. parce qu'ils les approuvaient véritablement et, nous oserons le dire — aussi longtemps que des révolutionnaires plus conséquents que nous, ou placés un jour dans des conditions plus favorables que nous pour comprendre la stratégie que nous avons suivie et d'autres qui auraient été possibles, n'auront pas aperçu nos véritables erreurs —, *parce qu'elles étaient bonnes pour notre projet commun*. Vaneigem, toujours très ferme contre nos ennemis, n'a jamais rien fait ou envisagé de faire dans ces dix années qui s'oppose en rien au radicalisme de l'action déclarée de l'I.S. Il a seulement *très mal concouru* à l'exercice de ce radicalisme. Vaneigem semble n'avoir jamais voulu regarder en face ce simple fait que celui qui parle si bien s'engage à *être un peu là* dans nombre d'analyses et de luttes pratiques, sous peine de décevoir radicalement. La violence ou les perspectives réelles de l'I.S., en tant que demi-communauté, ne pouvaient le décharger de l'obligation de manifester les siennes en diverses occasions concrètes. La distance que Vaneigem avait prise depuis longtemps vis-à-vis de notre action lui dissimulait beaucoup des rapports, en réalité hiérarchiques, qui existaient dans cette action, et que son attitude de fuite acceptait et encourageait. Mais cette distance même était précisément prise pour *ne pas voir* cette réalité ; au lieu d'aider à la surmonter. Après avoir fait confiance à l'I.S. pour être la garantie radicale de la vie personnelle qu'il accep-

tait, il en est venu à être dans l'I.S. comme il est dans sa propre vie.

Ainsi, le *Traité de savoir-vivre* est entré dans un courant d'agitation dont on n'a pas fini d'entendre parler, et d'un même mouvement son auteur en est sorti. Il a parlé pour ne pas être. Cependant l'importance de ce livre ne devrait échapper à personne, car personne, pas même Vaneigem, avec le temps, n'aura échappé à ses conclusions. Au fur et à mesure que Vaneigem a laissé le vieux monde lui marcher sur les pieds, le projet auquel il avait cru est devenu *exorcisme*, vulgaire sacralisation d'une routine quotidienne qui, reconnaissant à tout instant le caractère extrêmement insatisfaisant de ce qui était accepté, avait d'autant plus besoin de s'édifier un empire indépendant dans les nuages d'une radicalité spectaculaire.

C'est la totalité qui console, hélas, et qui fait vivre, celui qui est décidé à tout supporter dans n'importe quel détail, en affectant même de trouver presque tout très bon. À part son opposition, bien affirmée une fois pour toutes, à la marchandise, l'État, la hiérarchie, l'aliénation et la survie, Vaneigem est très visiblement quelqu'un qui ne s'est jamais opposé à *rien* dans la vie précise qui lui était faite, son entourage et ses fréquentations — y compris finalement sa fréquentation de l'I.S. Cette étrange timidité l'a empêché d'affronter ce qui lui déplaisait ; mais évidemment pas de le ressentir vivement. Il s'en défendait en circulant, en divisant sa vie en plusieurs secteurs horaires et géographiques permanents, entre lesquels il lui restait une sorte de liberté ferroviaire. Ainsi il peut se consoler d'un certain nombre de déplaisirs partout subis, par quelques minuscules revanches de son importance radicale si souvent bafouée, par de petites insolences enfantines, d'ailleurs aimablement couvertes d'un gentil sourire : en se faisant un peu

attendre, en oubliant à répétition un détail infime dont il s'est chargé, en manquant quelques rendez-vous, en se faisant, croit-il, désirer. C'est en ceci qu'il compense un petit peu la conscience malheureuse de n'être pas vraiment devenu Vaneigem, d'avoir reculé constamment devant l'aventure, ou même l'inconfort, et aussi bien la recherche de la qualité des gens et des moments ; bref, de n'avoir pas fait ce qu'il voulait, après l'avoir si bien dit.

De la désastreuse séparation entre la théorie et la pratique — que toute sa vie illustre, au point d'avoir rapidement stérilisé ses capacités de théoricien — rien sans doute ne peut être un exemple plus frappant que l'anecdote suivante. Le 15 mai 1968, Vaneigem, arrivé à Paris la veille seulement, contresignait la circulaire *Aux membres de l'I.S., aux camarades qui se sont déclarés en accord avec nos thèses*, laquelle appelait à l'action immédiate sur les bases les plus radicales de ce qui allait devenir, dans les deux ou trois jours suivants, le mouvement des occupations. Cette circulaire analysait le déroulement des premières journées de mai, disait où nous en étions (notamment au Comité d'occupation de la Sorbonne), envisageait les possibilités prochaines de la répression, et même l'éventualité de la « révolution sociale ». La première usine était occupée depuis la veille, et à cette date le plus imbécile membre du plus arriéré des groupuscules ne pouvait pas douter qu'une crise sociale très grave avait commencé. Cependant Vaneigem, beaucoup plus instruit, dès qu'il eut apposé sa signature à notre circulaire, s'en alla l'après-midi même prendre son train pour rejoindre le lieu de ses vacances en Méditerranée, arrêtées de longue date. Quelques jours plus tard, apprenant à l'étranger, par les *mass media*, ce qui continuait comme prévu en France, il se mit naturellement en devoir de revenir, traversa à grand-peine le pays en

grève, et nous rejoignit une semaine après son ridicule faux pas, quand déjà les jours décisifs, où nous avons pu faire le plus pour le mouvement, étaient passés. Or, nous savons bien que Vaneigem aime vraiment la révolution, et que ce n'est d'aucune manière le courage qui lui fait défaut. On ne peut donc comprendre ceci qu'en tant que cas limite de la séparation entre la routine rigoureuse d'une vie quotidienne inébranlablement rangée et la passion, réelle mais fort désarmée, de la révolution.

Maintenant que l'alibi de l'I.S. lui est retiré, puisque Vaneigem continue à annoncer aussi superbement l'objectif de parfaire sa cohérence à pied ou en voiture, seul et « avec le plus grand nombre », il doit s'attendre à ce que désormais tous ceux qui le fréquenteront et ne seront pas stupides — une minorité, sans doute — lui demandent de temps à autre *comment, où, en faisant quoi et en luttant pour quelles perspectives précises* il met désormais en jeu cette fameuse radicalité et son remarquable « goût du plaisir ». L'avenant silence qui en disait long sur les mystères de l'I.S. ne pourra certainement plus suffire ; et ses réponses seront pleines d'intérêt.

Nous avons ici répondu sérieusement à ce qui, manifestement, ne l'était plus. C'est parce que nous continuons, nous, à nous occuper des tâches théoriques et de la conduite pratique de l'I.S. et parce que, dans cette seule perspective, tout ceci a son importance. Une époque est finie. C'est ce changement réel, et non notre mauvaise humeur ou notre impatience, qui nous a obligés à trancher un état de fait, à rompre avec un certain conservatisme situationniste qui a trop longtemps montré sa force d'inertie et sa pure volonté d'auto-reproduction. Nous ne voulons plus avec nous ni Vaneigem et ce qui pourrait encore aspirer à l'imiter, ni d'autres camarades dont la participation s'est résumée

presque uniquement au jeu formaliste dans l'organisation, les correspondances creuses « entre sections » sur des vétilles, les nuances et les interprétations fausses soutenues et retirées, d'un continent à l'autre, et six mois après, sur les plus simples décisions prises en dix minutes par tous ceux qui, étant là, avaient l'expérience directe de la question — alors que la participation des mêmes camarades à notre théorie et à l'activité réelle se ramène, en regard de cela, à quelque chose de presque imperceptible. Des révolutionnaires qui ne sont pas membres de l'I.S. ont fait beaucoup plus, pour diffuser notre théorie (et même quelques fois déjà, pour la développer), que plusieurs « situationnistes » immobilistes ; et sans se draper roidement dans la « qualité » de situationniste. Nous prouverons encore que nous ne jouons pas à être *la direction* du nouveau courant révolutionnaire, en cassant le plus précisément possible le dérisoire mythe de l'I.S., à l'intérieur comme au-dehors. L'activité réelle de l'I.S. nous plaît davantage, maintenant comme autrefois. Et la réalité de l'époque révolutionnaire où nous sommes entrés est encore plus *notre véritable victoire*.

Vaneigem affecte à présent, dans un style universitaire périmé, de vouloir laisser « les historiens » juger l'action à laquelle il a pris part. Il a donc aussi oublié que ce ne sont pas « les historiens » qui jugent, mais l'histoire, c'est-à-dire ceux qui la font. Les historiens professionnels, aussi longtemps qu'ils n'auront pas été mangés (comme le disait jadis un de nos amis), ne font que suivre. Ainsi donc, sur cette question, comme sur quelques autres, les historiens ne feront que confirmer le jugement de l'I.S.

(9 décembre 1970.)

Annexes supplémentaires

6. Déclaration du 11 novembre 1970

La crise qui s'est toujours approfondie dans l'I.S. au cours de la dernière année, et qui a des racines beaucoup plus anciennes, a fini par révéler en totalité ses éléments ; de même que s'est sans cesse alourdi son résultat, en tant que progression foudroyante de l'inactivité dans la théorie et la pratique. Mais la manifestation la plus frappante dans cette crise (étalant à la fin ce qui était précisément son centre originel caché), ce fut *l'indifférence* de plusieurs camarades devant son développement concret, mois après mois. Nous savons très bien que personne n'a *exprimé*, à aucun degré, une telle indifférence. Et c'est justement là le centre du problème, car nous constatons que, sous la proclamation abstraite du contraire, ce qui a été effectivement vécu, c'est bien ce refus de prendre quelque responsabilité que ce soit dans la participation tant aux décisions qu'à l'application de notre activité *réelle* ; même dans un moment où elle apparaissait si indiscutablement menacée.

Considérant à la fois que l'I.S. a mené, pour l'essentiel tout au moins, une action correcte et qui a eu une grande importance pour le mouvement révolutionnaire de la période qui s'est achevée en 1968 (avec cependant une part d'échec qu'il nous faudra expliquer) ; qu'elle *peut* avoir encore une

notable utilité à cet égard dans la nouvelle période, en en comprenant avec lucidité les conditions, y compris ses propres conditions d'existence ; et que l'indigne position où l'I.S. se trouve depuis tant de mois ne peut pas durer davantage — nous avons constitué une tendance.

Cette tendance veut rompre complètement avec *l'idéologie de l'I.S.*, et son corollaire : la gloriole dérisoire qui couvre l'inactivité et l'incapacité, et qui les entretient. Elle veut une définition exacte de l'activité collective dans l'organisation I.S., et de sa démocratie *effectivement possible*. Elle en veut *l'application effective*.

Après tout ce que nous avons vu depuis des mois, nous rejetons par avance *toute réponse abstraite*, qui viserait encore à simuler l'euphorie confortable, en ne trouvant rien à critiquer ou autocritiquer de précis dans le fonctionnement — ou le non-fonctionnement — d'un groupe où tant de gens savent si bien ce qui leur a manqué. Après ce que nous avons tous vu depuis des mois, sur la question de notre activité commune, rien ne peut plus être accepté comme avant : l'optimisme de routine devient mensonge, la généralité abstraite inutilisable devient ruse. Plusieurs des meilleurs situationnistes deviennent *d'autres*, qui ne disent pas ce qu'ils savent, et qui ne savent pas ce qu'ils disent. Nous voulons une critique radicale, c'est-à-dire *ad hominem*.

Sans vouloir préjuger de leurs éventuelles réponses plus approfondies et plus sérieuses, nous déclarons notre désaccord avec les camarades américains qui ont constitué une tendance dont les bases sont tout à fait futiles. À l'heure présente, la futilité enfantine des pseudo-critiques est un bluff aussi inacceptable que la noble généralité du pseudo-contentement ; tout ceci étant au même titre une fuite devant la critique réelle. D'autres

camarades, pendant des mois, n'ont jamais entrepris de répondre, de quelque manière que ce soit, aux questions évidemment brûlantes accumulées *par les faits eux-mêmes* et par les premières critiques écrites, *de plus en plus précises*, que nous avons formulées depuis des mois. Le terrain même du scandale et sa dénonciation ont *grandi ensemble* et tout silence est intimement complice de toutes les carences. Que l'on ne croie pas à notre naïveté, lançant ici quelque nouvelle exhortation pour secouer une fatalité incompréhensible et paralysante ; exhortation qui rencontrerait, aussi vainement que les précédentes, la même absence ! Nous ne nous dissimulons pas que certains n'ont pas voulu répondre.

Eh bien ! voilà un silence honteux qui va cesser immédiatement, parce que nous, maintenant, *nous exigeons*, au nom des droits et des devoirs que nous donnent le passé de l'I.S. et ce que nous sommes présentement, que chacun prenne ses responsabilités sur-le-champ. Il est certainement inutile, en ce moment, de rappeler quelles sont les questions centrales sur lesquelles nous attendons des réponses. Ces questions sont dans la tête de tous ; et même déjà posées par écrit. Disons seulement qu'il va de soi que nous n'accepterons aucune réponse qui soit en contradiction avec l'existence réelle de celui qui la formule.

S'il existait chez certains des buts *cachés* différents des nôtres, nous voulons qu'ils apparaissent, et se traduisent, normalement, en actions distinctes sous des responsabilités distinctes. Et s'il existait quelque part une véritable *absence de but*, aussi étrange que nous paraisse chez n'importe qui l'intention de conserver le misérable *statu quo ante*, disons seulement que nous ne pouvons pas contribuer à couvrir une pseudo-unité enrichie de « pen-

seurs à la retraite » ou de révolutionnaires en chômage.

Notre tendance adresse la présente déclaration à tous les membres actuels de l'I.S., sans formuler aucune exclusive préalable. Nous déclarons nettement que nous ne recherchons l'exclusion de personne (et que moins encore nous pourrions nous contenter de l'exclusion d'un quelconque bouc émissaire). Mais, comme nous tenons pour très peu probable qu'un accord authentique puisse se faire *si tardivement* avec tous, nous sommes prêts à toute scission dont la discussion imminente fixera les frontières. Et dans ce cas nous ferons tout, de notre côté, pour qu'une telle scission se produise dans les conditions les plus correctes, notamment dans le respect absolu de la vérité en toute polémique future, comme nous avons su, tous ensemble, maintenir cette vérité en toutes les circonstances où l'I.S. a jusqu'à présent agi.

Considérant que la crise a atteint un seuil de gravité extrême, et selon l'article 8 des statuts votés à Venise, nous nous réservons dès maintenant le droit de faire connaître nos positions en dehors de l'I.S.

Paris, le 11 novembre 1970,
Debord, Riesel, Viénet.

7. Statuts adoptés à la Conférence de Venise le 30 septembre 1969 (extrait)

Article 8

Sur toute question théorique ou tactique qui n'a pas fait l'unanimité lors d'un débat, chacun est libre de maintenir son opinion (sans rupture de la solidarité pratique). Si les mêmes problèmes et divergences se rencontrent en plusieurs occasions successives, les membres de l'I.S. qui se trouvent en accord sur une de ces options ont droit de constituer ouvertement une *tendance*, et de rédiger des textes pour préciser et soutenir leur point de vue, jusqu'à la résolution finale (par unanimité retrouvée, ou scission, ou bien par le dépassement pratique du débat). De tels textes peuvent être diffusés dans toute l'I.S. et peuvent aussi paraître dans les publications d'une ou plusieurs sections de l'I.S. Une tendance portant sur un problème de tactique générale devra normalement être elle-même internationale (donc traçant un partage dans plusieurs sections).

8. Les détournements dans les *Thèses* sur l'*Internationale situationniste* et son temps

Thèse 2 : « Le ministre de l'Intérieur en France et les anarchistes fédérés d'Italie » (*Manifeste communiste*).

Thèse 3 : « révisée » (cf. le « révisionnisme » dans le marxisme).

« le mouvement réel qui supprime les conditions existantes » (citation Marx).

« mauvais côté » (citation Marx, *Misère de la philosophie*).

Thèse 4 : « tout ce qu'elle pouvait être » (Stirner).

Thèse 5 : « l'extrapolation glacée du calcul scientifique » (*Manifeste communiste* : « dans les eaux glacées du calcul égoïste »).

« dans toutes les têtes » (citation I.S.).

« censuré », « refoulé » (deux concepts freudiens).

« le jugement du monde » (Hegel, *Weltgericht*).

« ne pose que le problème qu'elle peut résoudre » (Marx : « L'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre »).

Thèse 6 : « la pure négation sans pensée » (Hegel).

« s'est détachée d'elle-même, et s'est édifié un empire indépendant dans le spectacle » (citation de *La Société du Spectacle*, thèse 22, détournée des *Thèses sur Feuerbach*).

Thèse 8 : « on ne peut plus et on ne veut plus continuer comme avant. En haut, on ne peut plus » (Lénine).

« les prémices du dépassement de l'économie ne sont pas seulement mûres : elles ont commencé à pourrir » (Trotsky, *Programme transitoire*).

Thèse 11 : « Bref, ce monde a perdu la confiance de tous ses gouvernements ; ils se proposent donc de le dissoudre et d'en constituer un autre » (Brecht, *Poème de juin 1953*).

Thèse 12 : « Les mœurs s'améliorent. Le sens des mots y participe » (Lautréamont, *Poésies*).

« l'humanité [...] se séparer joyeusement de son passé » (Marx).

dans la note f : « Le Mandat du Ciel prolétarien est épuisé » (formule chinoise traditionnelle des soulève-

ments populaires contre une dynastie usée : « Le mandat du ciel est épuisé »).

« bacchanales de la vérité où personne ne reste sobre » (citation de Hegel).

Le travail de relevé des détournements porté par l'auteur sur son exemplaire de *La Véritable Scission dans l'Internationale* (Éd. Champ Libre) s'arrête là.

9. Le détournement comme négation et comme prélude (Guy Debord in *I.S.*, n° 3, extrait)

Le détournement, c'est-à-dire le réemploi dans une nouvelle unité d'éléments artistiques préexistants, est une tendance permanente de l'actuelle avant-garde, antérieurement à la constitution de l'I.S. comme depuis. Les deux lois fondamentales du détournement sont la perte d'importance — allant jusqu'à la déperdition de son sens premier — de chaque élément autonome détourné ; et en même temps, l'organisation d'un autre ensemble signifiant, qui confère à chaque élément sa nouvelle portée.

Il y a une force spécifique dans le détournement, qui tient évidemment à l'enrichissement de la plus grande part des termes par la coexistence en eux de leurs sens ancien et immédiat — leur double fond. Il y a une utilité pratique par la facilité d'emploi, et les virtualités inépuisables de réemploi ; à propos du moindre effort permis par le détournement, nous avons déjà dit (*Mode d'emploi du détournement*, mai 1956) : « Le bon marché de ses produits est la grosse artillerie avec laquelle on bat en brèche toutes les murailles de Chine de l'intelligence. » Cependant, ces points eux-mêmes ne justifient pas le recours au procédé que la phrase précédente montrait « se heurtant de front à toutes les conven-

tions mondaines, et juridiques ». Il y a un sens historique du détournement. Quel est-il ?

« Le détournement est un jeu dû à la capacité de *dévalorisation* », écrit Jorn, dans son étude *Peinture détournée* (mai 1959), et il ajoute que tous les éléments du passé culturel doivent être « réinvestis » ou disparaître. Le détournement se révèle ainsi d'abord comme la négation de la valeur de l'organisation antérieure de l'expression. Il surgit et se renforce de plus en plus dans la période historique du dépérissement de l'expression artistique. Mais, en même temps, les essais de réemploi du « bloc détournable » comme matériau pour un autre ensemble expriment la recherche d'une construction plus vaste, à un niveau de référence supérieur, comme une nouvelle unité monétaire de la création.

*Achevé d'imprimer en mars 1998
sur presse Cameron,
par Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de la librairie Arthème Fayard
75, rue des Saints-Pères – 75006 Paris*

35-10-0300-02/0

Dépôt légal : mars 1998.

N° d'Édition : 8138. – N° d'Impression : 981564/4.

Imprimé en France

ISBN 2-213-60100-3



~~64~~ - 58 -

la véritable scission dans l'U.S. a été
celle-là même qui ~~doit~~ ^{doit} maintenant ~~opérer~~
~~l'acte~~ dans le vaste et informe mouvement
de contestation ^{la} ~~actuel~~ : la scission entre, d'une
^{part} ~~une~~, toute la réalité révolutionnaire de l'époque
et, ~~d'autre~~ ^{part}, toutes les illusions à son
propos.

Edition augmentée



9 782213 601007

35.0300.0

98.III

85,00 FF TTC



09-CDH-986